







5.I

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INDE
ANCIENNE ET MODERNE.

A PARIS,

A la Librairie Orientale

DE DONDEY DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Rue de Richelieu, n° 47, et rue Saint-Louis, n° 46.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,

Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

[Lacroix, de Marlès, J]

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INDE
ANCIENNE ET MODERNE,

DEPUIS L'AN 2000 AVANT J. C. JUSQU'A NOS JOURS ;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE GÉOGRAPHIQUE

ET DE TRAITÉS SPÉCIAUX SUR LA CHRONOLOGIE, LA RELIGION, LA PHILOSOPHIE, LA LÉGISLATION, LA LITTÉRATURE, LES SCIENCES, LES ARTS ET LE COMMERCE DES HINDOUS.

PAR M. DE MARLÈS,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE LA DOMINATION DES ARABES EN ESPAGNE, DE PIERRE DE LARA OU L'ESPAGNE AU ONZIÈME SIÈCLE, ETC.

AVEC UNE CARTE DE L'INDE ANCIENNE ET MODERNE.

TOME II



PARIS,

EMLER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 23.

A. JOHANNEAU, LIBRAIRE,

RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, N° 5.

1828.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INDE
ANCIENNE ET MODERNE.

DE LA RELIGION ET DE LA MYTHOLOGIE DES HINDOUS; DE LEUR PHILOSOPHIE ET DE LEUR MORALE.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

DE LA CRÉATION.

§ I. Des différens systèmes des brahmines sur la création.

Un peuple d'athées ne saurait exister sur la terre. A l'aspect des merveilles de la création, l'homme sent Dieu dans son cœur; tout l'annonce à ses yeux, et sa raison se repose sur cette idée que : l'intelligence suprême gouverne les mondes créés par la toute-puissance. Mais quand cette raison orgueilleuse veut soulever le voile dont la Divinité s'enveloppe, expliquer ce qu'elle

ne peut concevoir, soumettre à l'analyse l'essence d'un être dont le premier attribut est d'être incompréhensible; quand les sciences philosophiques, au lieu de produire la reconnaissance et la soumission, dégénèrent en esprit de système, quand les hommes veulent que la conviction s'attache à des résultats hypothétiques, les notions primitives s'altèrent et s'obscurcissent, les illusions naissent en foule, l'imagination s'élance dans une carrière qui n'a point de limites, l'erreur toute brillante de prestiges et de théories prend la place de la vérité.

Les brahmines sont tombés dans cet excès déplorable. Divisés en six grandes sectes qui se traitent respectivement d'hérétiques, ils ont eu sur la création autant d'opinions qu'ils forment d'écoles. Tous néanmoins s'accordent sur le fond des choses, et l'immuable principe de l'unité de Dieu opérant par ses trois grands attributs, créer, conserver, reproduire, a servi constamment de base à tous leurs systèmes.

Gardons-nous pourtant de prendre à la lettre tout ce qu'on trouve sur cette matière dans les pouranas, tissu incohérent de fictions monstrueuses. Extrêmement jaloux de toutes les connaissances que l'étude leur avait révélées, les brahmines prétendirent au domaine exclusif de la pensée; ils réservèrent pour eux l'ancien

dogme, ils firent pour le peuple une religion capable de parler aux sens ou de répondre aux besoins d'intelligences vulgaires; et s'entourant ensuite de leur doctrine comme d'une barrière que nul autre qu'eux ne pouvait franchir, ils vécurent dans un état d'abstraction et de détachement des choses terrestres qui, les rendant dupes de leur vanité, leur laissait croire qu'ils s'identifiaient avec la Divinité, tandis que les dieux créés (1) et leurs adorateurs restaient soumis à l'empire de la mort et aux lois de la transmigration.

Il serait trop long d'exposer tous les systèmes des brahmines sur la création, je me contenterai d'en citer quelques-uns.

« Vers la fin du dernier calpa, Vischnou se reposait sur les eaux du déluge; un lis (2) aquatique sortait de son nombril. De cette fleur naquit Brahma. Celui-ci, sous la forme de Narayan, créa par son ordre quatre hommes destinés à peupler la terre. Mais ceux-ci se livrèrent à la vie contemplative, et ne propagèrent pas leur

(1) Les brahmines donnent ce nom aux trois êtres immatériels que Dieu a créés et auxquels il a confié le soin de créer, de conserver et de détruire pour reproduire. Ce sont les trois grands attributs de Dieu personnifiés; on les appelle Brahma, Vischnou et Schiba.

(2) C'est le lotos.

espèce. Brahma se mit alors à prier l'Éternel, afin que l'œuvre de la création s'accomplît; ses prières ne produisant point d'effet, il versa un torrent de larmes; ces larmes enfantèrent quelques géans; le dieu Roudra provint de ses regards. Roudra continua l'ouvrage que son père avait commencé, mais il procédait avec tant de lenteur que Brahma fut obligé de le reprendre. Alors il créa l'eau, le feu, l'air, les cieux, le vent, la terre, les rivières, les mers, les montagnes, les arbres, les plantes, les divisions du temps, le jour, la nuit, les années, etc. Ensuite il forma Dakscha de son sein, Mariki et Atri de ses yeux, etc. Après quoi, prenant un corps qui produisait les ténèbres, il engendra les géans; quand le jour fut venu, il fit les dieux, et dans la matinée il forma de nouveaux hommes. Successivement il créa toutes les espèces d'animaux, quadrupèdes, reptiles, oiseaux, etc., donnant à chacun un nom propre. Mais voyant que les hommes ne produisaient pas, il divisa son propre corps en deux parties. L'une devint une femme qui s'appela Sata-Rupa, et l'autre devint un homme, Soua-Yambhouva. Cependant la terre demeurait toujours sous les eaux. Soua-Yambhouva obtint par ses prières une barque dans laquelle étaient les Védas, et où il entra avec deux sages qui avaient survécu au déluge.

Il attacha son vaisseau aux nageoires d'un poisson, et comme il continuait de prier, Vischnou prit la forme d'un sanglier et soulevant la terre avec ses défenses il la mit sur les mille têtes du serpent Ananta. »

Ce récit est celui du *Courma-Pourana*, l'un des pouranas le moins estimés des brahmines; c'est l'histoire mythologique du troisième avatar, mais ce n'est point, à proprement parler, la description de la création telle qu'ils la conçoivent. Les Institutes de Menou vont nous en donner une idée plus abstraite et beaucoup moins grossière.

« Ecoutez-moi, dit Menou aux sages qui le priaient de leur communiquer ses lois et sa doctrine: l'univers n'existait que dans la pensée divine, d'une manière imperceptible, indéfinissable, non susceptible d'être découverte par l'entendement, comme si elle eût été enveloppée d'ombres ou plongée dans le sommeil. Alors la puissance existante par elle-même créa le monde visible avec les cinq élémens et les divers principes des choses, étendit son idée et dissipa les ténèbres, sans diminuer sa gloire. Celui que l'esprit seul peut apercevoir, celui qui n'a point de parties, celui dont l'essence ne peut être sentie par nos organes, celui qui existe de toute éternité, enfin *lui*, l'ame de tout ce qui vit, est tout resplendissant de lumière. Quand il eut résolu

W. Jones. *Crawfurd.*

de tirer tous les êtres de sa propre substance, de sa seule pensée il créa les eaux et il mit dans leur sein un germe productif. Ce germe devint un œuf, brillant comme l'or et plein de lumière; dans cet œuf naquit la forme de Brahma, le père de tous les esprits. Les eaux furent d'abord appelées *nara*, parce qu'elles étaient produites par le nara ou l'esprit de Dieu, et comme elles furent aussi la matière sur laquelle eut lieu le premier *ayana* ou mouvement du créateur, elles reçurent le nom de *narayana*, mouvement sur les eaux. Le premier mâle, celui que dans tous les mondes on nomme Brahma, naquit de *ce qui est*, de la cause première. La grande puissance créatrice resta inactive, enfermée dans l'œuf pendant toute une année du créateur. Au bout de ce temps l'œuf s'ouvrit de lui-même; la moitié supérieure forma le ciel, et l'autre la terre; l'air eut sa place au milieu, de même que les huit régions et le réservoir des eaux. Quand Brahma eut terminé l'œuvre de la création, il fut de nouveau absorbé dans l'esprit de Dieu, changeant ainsi son temps d'énergie en temps de repos. »

Les brahmines de Bénarès et des bords du Gange ont un système de création plus étendu et peut-être même plus régulier, en ce qu'on y voit le principe de toutes leurs doctrines sur la nature de Dieu et des esprits célestes, sur la trans-

migration des ames et sur la formation des mondes. Je vais en donner un extrait.

« Dieu est un, éternel, tout-puissant, omniscient, excepté dans la prescience des actions des hommes libres. Semblable à un cercle, sans commencement et sans fin, il gouverne le monde par des lois immuables...... Absorbé dans la contemplation de son être, il résolut de faire participer à sa gloire et à ses perfections des créatures susceptibles de sentiment et de félicité. Ces êtres n'existaient pas, il voulut et ils furent. Il les tira de son essence, mais en leur donnant une volonté libre, il les rendit capables de perfection et d'imperfection. Ce furent les anges; ils se divisèrent en plusieurs légions, ayant chacune un chef, mais tous demeurèrent soumis à trois esprits d'un ordre supérieur : Brahma, Vischnou et Schiba. *Holwel.*

» L'envie s'empara de Moïsasour et des anges qu'il commandait. Ils renoncèrent à la faculté de perfectibilité dont Dieu les avait doués et ils dirent : *régnons nous-mêmes*; aussitôt ils s'éloignèrent du trône de Dieu. L'affliction saisit les anges fidèles, et la douleur fut connue pour la première fois dans le ciel. L'Éternel, dans sa miséricorde, voulut ramener les rebelles. Il leur envoya ses trois agens Brahma, Vischnou et Schiba. Sa bonté fut inutile, et ils persistèrent

dans leur révolte. Alors il arma Schiba de toute sa puissance, et lui ordonna de les chasser du ciel supérieur, *maha-sourgo*, et de les plonger dans l'abîme des ténèbres, *ondhérah*.

» Dieu les condamna d'abord à souffrir durant toute l'éternité ; mais Brahma et Vischnou ayant long-temps intercédé pour les coupables, il se laissa toucher et, bien qu'il ne pût pas prévoir l'usage qu'ils feraient de sa miséricorde puisqu'ils étaient libres (1), comptant sur leur repentir, il déclara qu'il les délivrerait de l'ondérah pour les soumettre à un état d'épreuve où ils pourraient travailler à leur salut. Ensuite il remit à Brahma le gouvernement du ciel, et il rentra en lui-même, se rendant invisible même aux esprits célestes.

» Au bout de cinq mille ans il se montra de nouveau, rayonnant de gloire; et comme les anges entonnaient ses louanges, il leur imposa silence, et il dit : Que les quinze globes de purification paraissent pour devenir la demeure des rebelles; et

(1) On dirait que les brahmines ont prévu l'argument qu'on aurait pu leur faire sur la doctrine de l'omniscience de Dieu, relativement aux actions libres des créatures : si dieu prévoit le mauvais usage que la créature fera de sa liberté, pourquoi ne la dirige-t-il pas vers le bien ? Ils ont cru que l'idée de la bonté infinie ne pouvait pas s'allier avec celle de la prescience sur cette matière.

les quinze globes parurent. Que Vischnou place les rebelles dans ces globes; et aussitôt Vischnou se présenta en disant : Éternel, j'ai rempli tes ordres. Et tous les anges fidèles furent remplis d'admiration à l'aspect des merveilles des nouveaux mondes.

» Ensuite Dieu créa quatre-vingt-neuf corps mortels, sujets aux maladies et à la mort; il voulût que les anges rebelles passassent successivement à travers tous ces corps sans pouvoir les détruire volontairement, sous peine de recommencer tout le cours des épreuves. Le terme de la grace fut alors divisé en quatre yougas, et Dieu dit que si à la fin du dernier il se trouvait des rebelles qui n'eussent pas atteint le neuvième globe (premier de purification) après avoir passé par les huit globes de punition, ils seraient plongés à jamais dans l'abîme.

» Dieu dit encore qu'il permettrait à Moïsasour et aux anges qui persévéreraient dans l'impénitence d'entrer dans les globes d'épreuve, pour tenter les coupables repentans afin d'augmenter pour ceux-ci le mérite de la résistance aux inspirations du mal; mais en même temps il permit aux anges fidèles d'y entrer aussi pour servir de soutien et de guide à leurs frères.

» Après avoir ainsi manifesté sa volonté, Dieu dit à Brahma : Va notifier mes décrets aux *dew-*

tahs, et fais-les entrer dans les corps que je leur ai destinés; et Brahma se prosternant devant lui, répondit : J'ai fait ce que tu m'as ordonné. Les dewtahs se réjouissent de ta miséricorde, et ils confessent ta justice; pleins de repentir et de remords, ils sont entrés dans les corps que tu as désignés. »

Dans les sastras cités par le colonel Dow, la création est considérée sous un autre aspect; il n'est pas inutile de les connaître, parce qu'on y voit le penchant qu'ont toujours eu les brahmines pour les idées abstraites et métaphysiques. *Narud*, la sagesse humaine, questionne Brahma sur la création; Brahma répond en ces termes :

« Je ne suis que l'instrument de la volonté du Grand-Être; je n'ai qu'une portion de son essence, et je suis envoyé pour exécuter ses desseins. Dieu est immatériel, invisible, sans forme et au-dessus de toute conception; mais, d'après ses œuvres, on peut juger qu'il est tout-puissant, éternel, présent partout, connaissant tout.

» *Maïa*, l'affection, résidait en lui de toute éternité; elle était créatrice, conservatrice et destructive. L'Affection produisit la Puissance; la Puissance s'unit avec le Temps et la Bonté; elle engendra la grande Substance ou la Matière. Les trois attributs de Maïa, agissant alors sur la

matière, formèrent l'univers de la manière suivante :

» De l'action opposée de la puissance productrice et de la puissance destructive naquit le Mouvement. Le Mouvement eut aussi trois attributs : force plastique ou génératrice, force de désunion et force d'inertie. Le choc des impulsions contraires produisit l'*Akash*, élément invisible, impalpable, qui transmet le son, mais qui n'oppose aucune résistance. C'est dans l'akash que les planètes se meuvent par suite de la première impulsion qu'elles reçurent du créateur, et elles ne s'arrêteront qu'au moment où, à la fin des âges, il les saisira dans leur course. L'akash produisit l'air, élément palpable, le feu, élément visible, l'eau, élément fluide, et la terre, élément solide.

» L'akash se répandit de toutes parts; l'air forma l'atmosphère; le feu, se réunissant en masse, alla briller dans le firmament, et la terre s'éleva au-dessus des eaux qui prirent la dernière place à cause de leur pesanteur. Les sept mondes supérieurs et les sept mondes inférieurs furent aussi formés pour durer jusqu'à la grande dissolution, par laquelle toutes les choses créées seront absorbées en Dieu.

» Dieu, voyant la terre en pleine végétation, envoya l'Intelligence pour donner des formes aux

animaux; les bêtes reçurent cinq sens ; l'homme eut de plus la réflexion qui le plaça au-dessus des bêtes. Les créatures furent formées mâles et femelles, afin qu'elles pussent perpétuer leurs espèces; les plantes furent pourvues de semence pour se reproduire.

» L'intelligence est une portion de la grande ame de l'univers, distribuée à toutes les créatures; après la mort de celles-ci, elle retombe dans l'océan immense d'où elle était sortie, ou bien elle va animer d'autres corps. L'ame de ceux qui auront fait usage de leur raison sera absorbée dans l'essence divine, et ne reviendra plus animer la chair; l'ame des méchans, revêtue d'un corps de feu, d'air ou d'akash, subira de justes châtimens pendant un temps proportionné à la gravité des fautes ; après quoi elle retournera sur la terre pour animer d'autres corps, et elle ne s'absorbera en Dieu que lorsqu'elle sera parvenue à l'état de pureté. Cet état d'absorption en Dieu est une participation à la nature divine, où l'ame est inaccesible aux passions, parce que tout sentiment intérieur se perd dans la contemplation de Dieu. »

L'auteur de ce sastra, pensant avec raison que son récit ne serait point compris par le vulgaire, en a fait un second où il personnifie les attributs divins, les passions humaines et les facultés

de l'esprit. «Dieu, dit-il, commença par créer Brahma, et il lui ordonna de créer à son tour les différens mondes.

» Au même instant Brahma aperçut l'idée de toutes les choses comme si elles avaient été flottantes devant ses yeux. Alors il dit: Que ces choses soient; et tout ce qu'il voyait reçut un corps réel. Il craignit qu'elles ne s'anéantissent, et il s'écria: Qui est-ce qui conservera tout ce que j'ai créé? Aussitôt un esprit de couleur bleue sortit de sa bouche, en disant: Ce sera moi. Brahma lui donna le nom de Vischnou, *providence*.

» Quand les animaux et les végétaux de toute espèce eurent été créés, les hommes eurent leur tour. Mais les premiers qui furent formés étaient des imbécilles qui ne différaient des bêtes que par la structure. Brahma, irrité contre eux, les détruisit et en produisit quatre de son sein: Corps, Vie, Durée, Intelligence, auxquels il ordonna de gouverner le monde et de prendre soin des animaux; mais ils ne firent que se livrer à la contemplation. Brahma s'indignait de ce qu'on ne lui obéissait point. Alors un esprit brun sortit de ses yeux et se mit à pleurer. Brahma lui dit que son nom serait Roudder ou le pleureur, puisqu'il naissait dans les larmes, et il le chargea de créer des hommes différens des premiers.

» Mais les hommes de Roudder, plus féroces

que le tigre, s'entredétruisaient réciproquement. C'estpourquoi Brahma, Vischnou et Roudder unirent leurs trois puissances et créèrent dix hommes : Raison, Ingénuité, Émulation, Modestie, Piété, Orgueil, Patience, Charité, Fraude, Mortalité; ils reçurent, outre leurs noms particuliers, le nom générique de *mouni*, inspiré.

»Ensuite Brahma produisit de sa poitrine *Dismo*, la fortune; de son dos *Adismo*, le malheur; de sa lèvre, *Loab*, l'appétit; et de son cœur, *Kam*, l'amour. Comme Kam était une belle fille, Brahma la regarda d'un œil amoureux; mais les mounis lui ayant fait observer qu'elle était sa fille, Brahma joignit les épaules et produisit *Koudja*, la honte, avec la rougeur sur le front. Ensuite, croyant que son corps était souillé parce que ses yeux s'étaient arrêtés sur Kam avec trop de complaisance, il en prit un autre et produisit dix femmes qu'il donna pour épouses aux mounis. »

Je ne pousserai pas plus loin l'examen des systèmes de la création, car il faudrait un volume pour rendre compte de tous ceux que renferment les sastras et les pouranas. Dans l'un, on voit Brahma sous la figure d'un enfant qui tient son orteil dans sa bouche, et flottant sur les eaux, couché sur une feuille de lotos; dans un autre, on le voit s'échappant d'une coquille recourbée; un troisième le représente soufflant sur le monde

avec un tube; ailleurs on lui donne la forme d'un serpent qui supporte le monde sur sa tête et qui s'appuie par l'autre extrémité sur une tortue, suspendue elle-même sur les eaux de l'abîme.

Tous ces systèmes, disent les brahmines, sont purement allégoriques. La figure de l'enfant indique l'état du monde à l'époque de la création; la feuille de lotos signifie l'instabilité des choses terrestres; l'orteil dans la bouche veut dire que la sagesse de Dieu subsiste par elle-même; le serpent est le symbole de la prudence; la tortue celui de la solidité et de la stabilité; les eaux de l'abîme indiquent la profondeur et l'immensité des desseins de Dieu. On peut voir par là que les brahmines ne reconnaissent qu'un Dieu créateur, se manifestant par ses trois attributs : sagesse qui crée, providence qui conserve, puissance qui détruit pour reproduire, lesquels sont en quelque sorte personnifiés dans Brahma, Vischnou et Schiba.

§ II. — De la cosmographie hindoue.

Qu'on ne cherche ici ni les résultats positifs de la science, ni même l'apparence de la raison. La description que les Hindous font de la terre ne ressemble à rien; c'est le produit de l'imagination la plus déréglée et la plus bizarre. On a

peine à concevoir comment les brahmines, chez qui l'astronomie est si ancienne et qui ont su mesurer avec tant de précision la marche des corps célestes, ont une cosmographie si défectueuse, et dont le moindre vice est dans la profusion des nombres infinis, comme pour leurs calculs des temps. Mais de même que leurs yougas ne sont que le résultat déguisé de quelques observations astronomiques dont on a trouvé enfin le secret, leur description de l'univers cache peut-être sous le voile des fictions quelques vérités positives. Par malheur on doit conserver aujourd'hui peu d'espérance de les découvrir, car il faudrait pour cela le secours des brahmines, et ceux de nos jours sont bien éloignés de la science de leurs ancêtres; tous les écrivains s'accordent à dire que leurs connaissances géographiques sont presque nulles.

Ward. « La terre, d'après les pouranas, est circulaire et plate comme la fleur du lis aquatique ; sa circonférence est de quatre milliards de milles (anglais). Au centre est la montagne de Souméro, qui a 600,000 milles de hauteur au dessus de la terre, et descend à 128,000 au-dessous de la surface. Cette montagne a aussi 128,000 milles de circonférence à sa base, et 256,000 de largeur au sommet. Là sont les cieux de Vischnou, de Schiba, d'Indra, d'Agni, d'Yama, de Varouna, de Kouvéra, d'Isha, etc. Les nuages ne s'élèvent

que jusqu'au tiers environ de la hauteur de la montagne. A sa base il y a quatre autres montagnes, sur chacune desquelles croît un arbre qui a 8,800 milles d'élévation. Sur chaque côté de Souméro sont diverses contrées séparées l'une de l'autre par des chaînes de montagnes; la plus éloignée est bornée par la mer de sel; les régions intermédiaires composent le Jambou-Douipa.

» Les géographes hindous ont ajouté plus tard qu'au-delà de la mer salée il y a six autres contrées de forme circulaire, également entourées chacune par une mer; Rakscha-Douipa, par une mer de jus de canne à sucre; Schalmala-Douipa, par une mer de liqueurs spiritueuses; Kouscha-Douipa, par une mer de beurre clarifié; Kroancha-Douipa, par une mer de lait caillé; Schaka-Douipa, par une mer de lait, et Pouschkara-Douipa, par une mer d'eau douce. Au-delà de ces mondes et de leurs mers, est une terre d'or, aussi vaste que tout le reste de l'univers, ceinte par une chaîne circulaire de hautes montagnes, au-delà desquelles on trouve la terre des ténèbres ou l'enfer.

» Le firmament est d'une dimension proportionnée à la surface de la terre; la terre est à 800,000 milles du soleil; l'espace intermédiaire s'appelle Bhouvar-Loka, et sert de résidence aux Siddhas, espèce de génies ou demi-dieux. La distance du soleil à la lune est égale à celle de la

terre au soleil. Dans les derniers jours de la lune, cet astre se trouve perpendiculairement sous le soleil; c'est ce qui empêche ses rayons de parvenir jusqu'à la terre. La distance de la lune aux constellations qui sont au-dessus d'elles, est aussi de 800,000 milles. A une distance double est la planète de Mercure, *Bouddha;* à une pareille distance de 1,600,000 milles au-dessus de Mercure, sont les planètes de Vénus, *Schoukra*, et de Mars, *Mangala;* Jupiter, *Vrihas-Pati*, est plus haut d'autres 1,600,000 milles; Saturne, *Schani*, est aussi éloigné de Jupiter que celui-ci l'est de Mars; et à 800,000 milles au-dessus de Saturne sont la grande Ourse et le ciel des sept rischis. Dhrouva, l'étoile polaire, est à 800,000 milles de la grande Ourse. On appelle sarga-loka la distance qui se trouve entre le soleil et Dhrouva; à la fin des âges, tout ce qui existe entre Dhrouva et la terre sera détruit.

» Le chef des dieux (probablement Indra, le dieu du ciel) réside à 8,000,000 de milles au-delà de l'étoile polaire. La demeure des fils de Brahma vient ensuite, et elle s'étend toujours en montant à 16,000,000 de milles. A 3,200,000 milles au-dessus des fils de Brahma, sont les régens des quartiers de l'univers. Enfin la résidence de Brahma lui-même est encore plus haute de 4,800,000 milles. On prétend que toutes ces

régions célestes auront le sort de la terre à la fin du calpa. »

On lit dans d'autres pouranas que lorsque Dieu eut créé le temps, séparé l'eau de la terre, formé les animaux et fait naître les plantes, il divisa le monde en trois parties : *Schouargam*, ou monde supérieur; *Mortiou*, la terre, et *Patàlam*, l'enfer. Au milieu de la terre est la montagne Mérou; c'est la même que d'autres appellent Sommeir ou Souméro ; autour de la montagne est le Zombou-Douipa ; au midi et au couchant il y a d'autres contrées, toutes habitées. Les fleuves, parmi lesquels on distingue le Brammoza (probablement le Brahmapoutre) et le Ganga, descendent de la montagne Mérou.

Il serait trop long de raporter les divisions du Zombou-Douipa avec leurs noms et ceux des rivières et des montagnes. La géographie des Hindous ressemble à leur histoire ; elle n'offre que des nomenclatures arides, excepté quand elle veut décrire les lieux qui sont du domaine exclusif de l'imagination; là ils sont intarissables: les détails s'entassent sous leur plume; ils peignent comme s'ils avaient vu de leur propres yeux. Je me bornerai à citer quelques traits de leurs descriptions des séjours célestes.

« Sous le ciel de Brahma, est le Veikountam; c'est un lieu de délices, où résident Vischnou et

Lakschimi, sa femme (la fortune), avec leurs enfans. Ce ciel est tout d'or, et il a 80,000 milles de circonférence. Tous les édifices sont construits en pierres précieuses. Des colonnes de diamans en supportent les voûtes. Du haut de ces voûtes, le Gange tombe sur la tête de Drougha, coule entre les tresses de ses cheveux, passe sur la tête des sept rischis et va former ensuite un grand fleuve qui traverse le Veikountam. Il y a aussi des étangs d'une eau très-limpide couverts de lotos bleus, rouges et blancs. Chaque fleur a cent pétales; quelques-unes en ont jusqu'à mille. Vischnou est assis sur des fleurs de lotos, tout rayonnant de gloire (1). Un peu plus bas est la ville superbe de Keilassan, demeure de Schiba et de Parvati, ainsi que de Gonecho et de Kartibo qui leur doivent la naissance. La cour de Schiba se compose de démons toujours nus et ivres comme Schiba lui-même, qui passe sa vie dans les voluptés tandis que son fils Gonecho passe la sienne dans la prière et la pénitence. Le palais du dieu est d'or massif, orné de pierres précieuses de toute sorte, et entouré de jardins, de forêts, de rivières, de prairies toujours vertes et fleuries.

(1) Cette description est extraite du poème de la *Grande Guerre* ou Mahabharat.

Le Schouargam est le lieu le plus élevé de l'univers. C'est là qu'habitent les génies fils de Kaschiapa et d'Aditi, et ceux qui président aux huit coins du monde et aux planètes. Le Patalam ou abîme est au centre de la terre; il se divise en sept régions. Les méchans y sont punis par des feux ardens qui brûlent sans consumer.

Le ciel de Brahma, d'après le Mahabharat, a 800,000 milles de long, 400,000 de large et 40,000 de hauteur. Il contient dans un degré supérieur ce qu'on voit dans les autres cieux. On y trouve aussi tout ce que Brahma a créé, depuis le plus petit insecte jusqu'à l'animal le plus grand. Le séjour d'Indra, le roi du ciel, est à peu près comme celui de Schiba ou de Vischnou. Ce sont des pierreries, des diamans, de l'or, des fleurs dont le parfum se répand à 100,000 lieues de distance. Après avoir placé dans le premier ciel que le poète a décrit tout ce que son imagination lui a montré de beau, de riche, de précieux dans la nature, il a bien fallu qu'il se répétât dans les descriptions suivantes; car que dire, qu'imaginer, après des voûtes d'or et des colonnes de diamant?

SECTION I.

DE LA RELIGION ET DE LA MYTHOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les brahmines n'ont eu le plus souvent que des admirateurs aveugles ou d'amers détracteurs. Prodigues de louange, les premiers dans l'excès de leur zèle auraient presque traité d'impies ceux que leurs assertions n'auraient pas pleinement convaincus de l'excellence et de la raison supérieure des philosophes hindous. Les seconds, juges trop sévères, les ont rabaissés autant qu'ils l'ont pu, soit en montrant leurs doctrines sous un jour odieux, soit en parlant de leur religion comme du produit monstrueux d'une imagination fantasque, égarée à la fois par le polythéisme et par l'athéisme. Ce conflit d'opinions ne peut que nuire à la recherche de la vérité; car chacun est entré dans la lice avec ses préventions ou son enthousiasme, sans y apporter toujours de la bonne foi. Il est des écrivains qui, forcés de rendre aux brahmines sur quelques points une justice que la passion seule pourrait leur refuser, se sont dédommagés amplement de cette contrainte toutes les fois que

l'occasion s'en est présentée, et n'ont pas dédaigné de leur opposer les dogmes et les principes d'une religion révélée, comme s'il fallait juger du culte de Brahma par les maximes du christianisme, et des védas par l'évangile.

Toutes les préventions, en pareille matière, sont également dangereuses parce qu'elles éloignent de la vérité. Pour arriver jusqu'à elle, quand il s'agit de la morale ou de la religion d'un peuple qui diffère de nous par le goût et par les mœurs, on doit se dépouiller de tout préjugé national ou héréditaire, et ne prendre pour guide que la raison. Comment connaîtra-t-on la religion des brahmines si l'on ne s'attache qu'aux doctrines particulières de certains d'entre eux, regardés par le plus grand nombre comme peu orthodoxes; si l'on choisit dans leurs livres tout ce qui s'y montre en opposition avec les idées générales; si l'on considère la mythologie livrée à l'adoration du vulgaire comme la religion elle-même; si l'on prend des abus pour des règles, des pratiques superstitieuses pour la base du culte; si l'on juge enfin les brahmines sur les opinions de quelque secte qui s'en est séparée et qui a corrompu ses doctrines primitives par le mélange des doctrines étrangères?

Parmi les écrivains peu favorablement disposés, et d'autant plus à craindre qu'ils ont plus de

talent, on doit compter M. Langlès parmi nous et M. Ward parmi les étrangers. Le premier saisit avec affectation toutes les circonstances où la censure peut s'exercer; le second s'est fait un système qu'il est permis de regarder comme étrange, puisque tout juste qu'il est dans le fond il est inutile dans ses résultats que personne sans doute ne cherche à lui contester: c'est de montrer sans cesse les Hindous inférieurs aux chrétiens, sous le double rapport de la morale et du dogme.

Si Thomas Maurice, avouant que les Hindous ont versé autrefois le sang des victimes humaines sur l'autel de leurs dieux, se montre étonné qu'un peuple naturellement doux et timide ait pu en aucun temps adopter ces pratiques barbares, M. Ward forme un seul faisceau de tous les actes de démence religieuse auxquels ce peuple s'est laissé entraîner, les sacrifices volontaires, celui de leurs femmes, les supplices, les crimes particuliers, et puis il s'écrie : « Voilà donc ce peuple doux et timide que vous prônez! »

Si d'autres écrivains vantent la poésie, la doctrine, la philosophie des habitans de l'Inde, M. Ward rassemble quelques traits incohérens ou grossiers de la mythologie vulgaire, quelques principes condamnables d'une secte, d'une école, d'un individu; et il dit encore :« Voilà ce peuple sage, moral et philosophe! »

M. Ward s'irrite surtout de ce que beaucoup d'Européens d'un très-grand mérite se sont faits voir partisans des Hindous; il est tenté de les soupçonner de paganisme. Il reproche avec assez d'aigreur à William Jones dont il reconnaît au surplus le rare talent et les vastes connaissances, d'avoir eu sur la table où il travaillait l'image d'un dieu des brahmines : c'était une concession criminelle aux opinions de son pandit. Il le reprend surtout d'avoir traduit en très-beaux vers deux odes de poètes hindous en l'honneur de leurs dieux, et il cite l'ouvrage de l'*incomparable* Foster qui décide qu'un chrétien est coupable d'une sorte d'apostasie et même d'idolâtrie, quand il fait servir son talent à chanter les dieux du paganisme. Mais c'est principalement sur Thomas Maurice qu'il laisse tomber sa verge censoriale. Cet écrivain estimable a eu le malheur de mettre de temps en temps de la poésie dans son style, et ce tort lui attire d'amers sarcasmes. « Puisque M. Maurice, dit-il, trouve si admirable la doctrine des brahmines, qu'il aille se joindre à eux pour danser en rond devant l'idole; qu'il s'écrie avec eux : Héri! honneur à Héri! au moment où la flamme enveloppe les membres de la jeune veuve; qu'il les assiste dans leurs sanglans sacrifices à Kali et à Dourga; qu'il se mette comme eux, en plein jour, dans

les rues, à danser tout nu devant la déesse, en présence de cent mille spectateurs de tout âge et de tout sexe.

« M. Maurice devait-il oublier, continue M. Ward, lui prêtre et ministre du vrai dieu, qu'il est dit dans l'Écriture : *Anathême sur le pécheur, eût-il plus de cent ans!* Devait-il parler en termes pompeux et fleuris de la religion des Hindous, de leurs pratiques *abominables*, du culte de leurs idoles? Ne se souvient-il plus de ces paroles des livres saints : *Si ton frère, ton fils, ta fille, ta femme bien-aimée, ton ami qui est un autre toi-même t'engagent à honorer les idoles.... tu n'auras point pitié d'eux, et tu leur donneras la mort.....!* » M. Ward cite là-dessus plusieurs passages analogues du Deutéronome, du Lévitique et des prophètes. Ensuite il ajoute : «Qu'un chrétien consciencieux...dise maintenant qu'il n'est pas grandement coupable, celui qui, d'une ou d'autre manière se rend fauteur de l'idolâtrie. »

Ne peut-on pas conclure des paroles de M. Ward, que s'il était né à Lisbonne ou à Séville dans le seizième ou le dix-septième siècle, il aurait condamné au feu et William Jones, et Thomas Maurice, et même tous ceux qui se sont avisés de traduire l'Iliade, l'Énéide, les odes de Pindare, les Métamorphoses d'Ovide, tous ceux en un mot

qui ont fait connaître aux chrétiens la mythologie païenne et passer dans leur langue les beautés, l'énergie des originaux. J'ai dû insister sur ce point, afin qu'en conduisant le lecteur à la conséquence que M. Ward tire de son immense travail, il soit plus facile de l'apprécier. « Je suis fortement convaincu, dit-il, qu'il n'y aura bientôt là-dessus qu'une opinion, et qu'on tiendra pour constant que le système hindou, beaucoup moins ancien que celui des Égyptiens, est le plus puéril, le plus impur et le plus barbare de tous les systèmes d'idolâtrie qui ont existé sur la terre. »

Pour moi, j'ose dire qu'une telle opinion n'a aucun fondement. Les Égyptiens sont de la même race que les Indiens; les uns et les autres sont sortis d'un point commun, dans le temps où les tribus trop pressées dans leur primitive patrie ont dû chercher des terres nouvelles. Les uns et les autres ont emporté de cette source unique des connaissances morales ou religieuses, les mêmes principes, les mêmes souvenirs du dogme de leurs pères. Ces souvenirs se sont plus ou moins effacés, ces principes ont reçu plus ou moins d'altération dans le cours des siècles, soit par l'influence du climat, soit par la fréquentation des autres peuples; mais loin d'avoir quelque raison pour accorder aux Égyptiens la priorité, on voit que les

présomptions se réunissent toutes en faveur des Hindous. Toutefois gardons-nous de la foi robuste de M. Halhed, qui s'écrie, en parlant de la durée des quatre youyas et de la vie des premiers hommes : « Au prix de cette antiquité, la création de Moïse paraît être d'hier, et la vie de Mathusalem n'est que d'un instant ! »

Quant à ce qui concerne les doctrines des anciens brahmines, sachons en les jugeant nous tenir également éloignés des sentimens extrêmes. L'imperfection se montre dans leurs ouvrages comme dans tous ceux qui sortent de la main des hommes ; mais si l'on considère qu'ils étaient privés du secours des doctrines révélées, tandis que les Hébreux, sous les yeux de leurs législateurs et de leurs grands-prêtres, devant l'arche sainte qui renfermait le Dieu vivant et ses préceptes sacrés, protégés contre leurs ennemis par une puissance surnaturelle, étaient grossiers, parjures, cruels, séditieux, idolâtres, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans les brahmines des qualités précieuses qui demandent grace pour leurs faiblesses.

Ils ont payé sans doute un tribut de faiblesse à l'erreur, à la superstition, au fanatisme, à l'intolérance; mais est-ce par là qu'on doit les juger? N'est-il donc parmi les chrétiens ni intolérans, ni fanatiques? Les doctrines les plus corrompues ne

sont-elles pas nées au sein même du christianisme? Que dirait-on de celui qui par cette raison rejetterait l'évangile? Qu'on suppose un homme, sans préjugés d'aucune espèce, libre même de toute influence religieuse comme le fut, dit-on, l'empereur Akber qui cherchait de bonne foi pour lui-même la meilleure religion parmi toutes celles dont il avait connaissance; et qu'on lui dise : Il est un peuple à qui ses législateurs commandent d'égorger sans pitié ceux qui ne pensent pas comme lui, un peuple chez qui un homme a des femmes et des concubines, chez qui les frères violent leurs sœurs, chez qui les rois font périr les maris pour s'emparer de leurs femmes, chez qui les plus sages ont des concubines et des idoles; un peuple qui toujours murmure, toujours se révolte, toujours se plonge dans les plus vils excès, un peuple qui massacre les vieillards, les enfans et les femmes des peuples qu'il a vaincus, et ce peuple a seul connu le vrai Dieu, assurément cet homme s'écriera: Je ne veux ni la religion ni le dieu de ce peuple. Que répondrait M. Ward aux brahmines qui lui tiendraient ce langage ?

Ces observations m'ont paru nécessaires dans une matière aussi sujette à de vives controverses. Si elles ne conduisent pas à la vérité, elles prouveront du moins que, dans le compte que je vais rendre de la religion des brahmines, j'ai cherché

constamment à me garantir des exagérations de tout genre.

J'ai dit que les Hindous sont divisés en un grand nombre de sectes; mais quelle que soit la divergence des opinions au sujet de l'esprit et de la matière, et sur la manière dont ces deux principes agissent l'un sur l'autre ou séparément, il est certain que la croyance en un être suprême, unique, infini, tout-puissant sert de base à leur religion. Tous professent également la doctrine de l'immortalité de l'ame et celle des peines et des récompenses futures; tous pensent que la pratique des vertus est nécessaire, même dans cette vie, pour jouir de quelque bonheur, et quelle seule conduit aux félicités éternelles.

L'existence d'un Dieu de qui toutes choses procèdent et en qui toutes doivent rentrer est clairement exprimée dans les institutes de Menou; on y voit de même la division des trois grands attributs de cette cause première concourant ensemble à la création, à la conservation et à la reproduction des êtres, la doctrine de la métempsycose ou transmigration des ames, et celle d'un mauvais principe qui contrarie de tout son pouvoir les vues de la Providence, en suscitant des obstacles aux génies chargés par elle de diriger les diverses opérations de la nature.

Ce Dieu, grand et tout-à-fait incompréhensible,

a été seul de toute éternité; tous les êtres animés et inanimés sont des émanations de sa nature. L'ame, le jugement, les facultés intellectuelles des dieux et des hommes ou des créatures qui sentent sont des portions détachées de la grande ame universelle; elles iront la rejoindre à la fin de la période de vie qui leur est donnée. Mais l'ame des êtres mortels est constamment frappée d'une suite d'illusions qu'elle regarde comme des réalités, et qui ne cesseront que lorsqu'elle rentrera dans le sein de Dieu, unique source de vérité. La principale de ces illusions est ce qu'on appelle *individualité*, ce qui signifie que l'ame de l'homme, dès qu'elle est détachée de la grande ame, perd la connaissance de sa propre nature et se considère comme ayant une existence particulière.

Cet être supérieur, existant par lui-même et qui n'a point d'égal, s'appelle *Brimh;* ce nom n'est d'aucun genre; il n'en peut avoir puisque Dieu n'a point de sexe. Les Hindous ne lui rendent au surplus aucune espèce de culte, et ne lui bâtissent point de temples. Mais une religion fondée sur des principes aussi abstraits ne pouvait suffire à un peuple dont l'imagination se meut et s'agite sans cesse. Les attributs de Dieu personnifiés sont devenus eux-mêmes des dieux. L'idée dominante des brahmines a toujours été

qu'il fallait offrir au vulgaire des objets sensibles qu'il pût concevoir, et c'est à cette idée qu'on doit attribuer la création de Brahma, de Vischnou et de Schiba.

Le nom de Brahma est, suivant M. Dow, le génitif de Brimh; suivant les auteurs de la *Revue d'Édimbourg*, ce nom vient d'un mot qui veut dire : étendre ou développer. Celui de Vischnou a pour racine le mot *vis* qui signifie pénétrer; celui d'*Issouara*, nom que l'on donne aussi à Schiba, signifie puissant. Le premier fut chargé de créer l'univers, le second de le conserver après qu'il eut été créé; le troisième reçut le pouvoir de détruire, ou pour mieux dire, de reproduire sous des formes nouvelles les corps atteints par la mort ou par la destruction; car, suivant les Hindous, détruire c'est recréer; cela explique comment le lingam (le phallus des Grecs) est l'emblême de Schiba.

Dieu forma aussi de sa propre substance *Pracriti* ou la nature. Cette déesse est, sous diverses formes et sous divers attributs, l'épouse des trois dieux qui régissent le monde. Comme femme de Brahma, Saressouati, elle est la pàtronne des sciences, la déesse de l'éloquence et de la musique: elle a inventé la lyre. Comme Sri, déesse de l'abondance et de la fertilité, elle est l'épouse de Vischnou. Sous le nom d'Isa, elle est la compa-

gne de Schiba ou Issouara, et elle a dompté les géans.

Les brahmines instruits justifient, par deux raisons, la *personnification* des trois grands attributs divins. Dieu, disent-ils, étant immatériel et invisible, il est impossible à l'homme de s'en former une idée par une image quelconque; c'est comme si l'on voulait mesurer une étendue qui n'a point de bornes, un temps qui n'a ni fin ni commencement. Chacun sent bien dans son cœur que Dieu existe, mais il y aurait de la démence et même de l'impiété à vouloir expliquer sa nature en la comparant à la nôtre. D'un autre côté, si l'on ne frappe par des images sensibles les esprits grossiers et inattentifs, le sentiment de la religion s'affaiblit et finit par s'éteindre.

Mais les brahmines qui, selon l'énergique expression de Crawfurd, ont le monopole de toutes les connaissances, n'ont enseigné aux autres que ce qu'ils ont voulu leur communiquer; et l'on peut croire qu'ils ne leur ont donné que des notions inexactes, obscures et enveloppées de mystères; de sorte que le vulgaire attribue à des causes surnaturelles des choses qui sont en elles-mêmes fort simples, et que, comprenant mal le principe fondamental que Dieu est l'ame du monde, il révère tous les objets naturels dont il ne conçoit pas la formation, comme étant des portions de cette

ame universelle qui est Dieu. Au surplus, les brahmines s'embarrassent peu de rectifier les idées de la multitude; en leur qualité de prêtres, ils se disent les seuls agens de Dieu sur la terre, de la même manière que les divinités inférieures le sont dans le ciel; et comme ils servent aussi de médiateurs entre ces divinités et les hommes, plus le nombre de ces dieux est grand, plus les brahmines sont nécessaires, et plus ils ont de moyens pour dominer sur le peuple et acquérir des richesses.

« Tout le système de la théologie hindoue, dit M. Ward, repose sur cette idée que l'esprit divin, ame du monde, s'unit à la matière dans tous les êtres animés; que l'ame humaine est Dieu même; que la connaissance de ces dogmes, conduisant l'homme à se soustraire à l'influence de la matière, donne le moyen de se réunir à la nature divine; qu'on peut obtenir ce résultat par la retraite, par les austérités et par la contemplation. »

Suivant certains brahmines, il existe pour l'homme une espèce de prédestination. Chacun apporte en naissant le germe de trois inclinations. La première, *schoto*, excite à la vertu; la seconde, *roso*, fait désirer les richesses et les biens de la terre, assujettit à l'empire des passions; la troisième, *tomo*, porte à la paresse,

à l'ignorance, et produit l'erreur et le péché. La future destinée de l'homme dépend de la combinaison diverse de ces trois qualités. La même doctrine est exprimée dans le Bhagavat-Gita. L'homme, dit Krischna, naît prédestiné pour le bien ou pour le mal. L'un a la bonté, la piété, la franchise; et l'autre a l'hypocrisie, l'orgueil, l'ignorance. L'ame du premier ira s'absorber à jamais dans la nature divine, celle du second passera de nouveau dans un corps mortel.

« De cette idée que l'ame de l'homme est Dieu, dit encore M. Ward, résultent les plus fâcheux effets; car c'est à Dieu que l'Hindou attribue toutes ses actions bonnes ou mauvaises, et dès lors il n'y a plus ni honte dans le crime ni mérite dans la vertu. » Cette conséquence serait juste si le principe était vrai; mais les brahmines ne pensent point, ne disent point que l'ame de l'homme est Dieu même; ils enseignent seulement qu'elle est une émanation, une partie détachée de l'ame universelle; laquelle, dans l'isolement où la place la matière qu'elle anime, ne garde plus le souvenir de son origine, et croit avoir une existence particulière. L'assertion de l'écrivain anglais est surtout contredite par la doctrine positive des brahmines sur le libre arbitre; doctrine professée par un grand

nombre d'écrivains sacrés et résultante de l'ensemble de leurs livres et de leurs dogmes (1).

Ce qu'on peut dire, c'est que les idées que se forment les brahmines de l'efficacité de la contemplation et de l'entière abnégation de soi-même pour obtenir la céleste béatitude, leur ont fait adopter un genre de dévotion qui va jusqu'à l'extravagance la plus complète; car, pour se mettre dans cet état d'abstraction totale qui suivant eux conduit à l'union intime avec Dieu, ils se condamnent aux austérités les plus rudes et souvent même les plus puériles. On

(1) Dieu, disent les brahmines, a créé les anges et les hommes capables de perfection, mais avec la faculté de perdre ce qu'ils ont reçu, afin que leur obéissance soit volontaire. Si Dieu ne leur avait pas donné la liberté, toutes leurs actions auraient été obligées, et il n'y aurait eu ni mérite ni crime à faire le bien ou le mal; privé de son libre arbitre, agissant par une impulsion surnaturelle, l'homme ne serait qu'une machine. Les brahmines nient encore que Dieu ait la prescience des actions futures des anges ou des hommes, parce que cette prescience répugnerait à la nature de Dieu dont il faudrait dire qu'il permet le mal qu'il prévoit, et à la nature du libre arbitre qui cesserait, dès que la prescience ferait agir pour empêcher le mal les autres attributs divins. Cependant la connaissance de Dieu s'étend sur toutes les pensées des hommes, et il ne s'en est pas plus tôt formé une dans leur esprit qu'elle se communique à Dieu immédiatement.

appelait autrefois yogis (1) les contemplatifs par excellence. C'étaient de superstitieux fanatiques auxquels n'appartenait pas tout d'un coup l'honneur de porter ce nom. Ils devaient l'acquérir par de très-longues épreuves, auxquelles ils s'exerçaient à soumettre leur corps, afin d'apprendre à subjuguer leurs passions. Ils devaient, par exemple, s'accoutumer à retenir leur respiration, à tenir constamment les yeux fixés sur le bout de leur nez, etc., etc. (2)

Voici comment des brahmines, plus raisonnables que les yogis, parlent de la véritable dévotion. « C'est en mettant un frein à ses passions que l'homme se rend propre à recevoir la lumière divine; heureux celui qui sait profiter des connaissances qu'elle donne! il remplira constamment les devoirs de son état. Cette fidélité aux saints préceptes lui méritera la bienveillance de Dieu, qui lui enverra la consolation et le bonheur. Libre des passions qui agitent les

(1) Je dis autrefois, parce qu'on ne voit plus ou presque plus de yogis, du moins dans les provinces soumises à la domination anglaise. Voyez au surplus au chapitre V, § IV, nombre III.

(2) Cela même prouve contre M. Ward; les yogis se seraient-il voués à d'aussi rudes exercices s'ils avaient pu croire que toutes leurs actions, bonnes ou mauvaises, venaient de Dieu et ne constituaient pour eux ni faute ni mérite?

hommes et les arment les uns contre les autres, il verra sans envie le bien de son prochain, il cherchera même à l'augmenter et il évitera soigneusement tout ce qui pourrait lui causer du dommage. Toujours attentif sur lui-même, il fuira toutes les occasions de se souiller. La prière et la lecture des védas feront sa principale occupation; et s'il lui arrive de commettre des fautes, car c'est le propre de la faiblesse humaine de faillir quelquefois, il tâchera aussitôt de les expier par la pénitence; la pénitence prévient et empêche les rechutes en réprimant la vivacité des passions.

» Le moyen de se soustraire aux peines de l'enfer, c'est de faire pénitence sans aucun délai; car celui qui attend le moment de la mort la fera éternellement dans l'autre vie. Mais la pénitence, pour être efficace, doit renfermer la volonté pleine et entière de ne plus retomber dans le péché. Demander le pardon pour le mal qu'on a fait et conserver l'intention de se rendre encore coupable, c'est faire comme l'éléphant qu'on mène au bord du fleuve pour le laver, et qui, en sortant de l'eau, se roule de nouveau dans la fange.

» L'amour de l'homme pour le créateur est de quatre espèces. La première consiste à n'aimer Dieu que pour lui-même, sans aucun désir de

réciprocité, sans aucun intérêt personnel; la seconde, à méditer constamment sur la grandeur de Dieu, à chanter ses louanges et à dompter ses propres passions; la troisième, à faire tous ses efforts pour secouer le joug des passions et à recourir à la bonté divine pour en obtenir du secours. La quatrième espèce d'amour en mérite à peine le nom; c'est celui des hommes qui se livrent à leurs penchans, et qui n'ont recours à Dieu que pour lui demander (1) l'objet de leurs désirs.

» Il faut donc aimer et adorer Dieu, n'aimer et n'adorer que lui; car lui seul mérite adoration et amour. La vie dure peu. Malheur à qui n'en profite pas pour pratiquer la vertu, seul bien qui peut nous survivre! Tous s'attendent à la mort; aucun ne sait dans quel moment elle arrivera. Ce qui est certain, c'est qu'elle frappe indistinctement les hommes, dans quelque état qu'ils se trouvent de péché ou de pénitence.

» Les plaisirs que l'on goûte dans le ciel sont des plaisirs tout spirituels, qui ravissent l'ame en rem-

(1) Ceci répond pleinement à l'assertion de M. Ward que les Hindous ne s'adressent à leurs dieux que pour en obtenir des biens terrestres et en général tous les objets de leurs désirs, même criminels.

plissant tous ses désirs; plaisirs purs et sans mélange, d'autant plus doux qu'on ne craint point de les perdre, parce qu'on n'est sujet ni aux douleurs ni à la mort. La vertu seule donne entrée dans ce séjour de délices, où le bonheur se fait sentir sans interruption, sans lacune et toutefois sans rassasier. Jouir de Dieu, voilà la mesure de la félicité des élus; avoir la certitude d'en jouir toujours, en voilà le comble.

» Tout dans le ciel est éternel. Les fléaux qui désolent la terre y sont inconnus; tout ce qui peut contribuer au bonheur suprême s'y trouve réuni. La lumière même du soleil y serait peu digne de l'éclairer; c'est Dieu qui, par sa présence et sa propre splendeur, en chasse la nuit et les ténèbres.

» Tâchons donc d'atteindre sur la terre à la perfection pour mériter les félicités éternelles. Or la perfection consiste à croire tout ce qu'il faut croire, et à chercher à plaire à Dieu, non aux hommes; à renoncer à tout (1); à voir les choses

(1) On a aigrement reproché aux Hindous cette doctrine qui; sous prétexte de se livrer à la contemplation de Dieu, fait négliger tous les devoirs de société et même de famille. Mais les censeurs auraient dû se souvenir que l'Église a mis au nombre de ses saints des hommes qui avaient renoncé à

de la terre sans en être ébloui et sans y attacher son cœur; à étouffer tous ses désirs et à se conserver dans un état d'indifférence parfaite pour les biens de ce monde; à servir Dieu pour lui-même et sans aucun intérêt personnel. »

« Il est maintenant bien prouvé, dit Aboulfazil, dont le langage ne saurait être suspect, tant à cause de sa croyance qui était celle de Mahomet, que parce qu'il a écrit dans un temps où il n'était pas même possible de prévoir l'état actuel de l'Hindoustan; il est maintenant bien prouvé que l'opinion de ceux qui accusent les Hindous de polythéisme est dénuée de tout fondement; et bien qu'on trouve dans quelques-uns de leurs livres des propositions qu'il serait difficile de défendre ou de justifier, il n'en est pas moins vrai qu'ils ne reconnaissent au fond qu'un seul Dieu. Ils honorent toutefois un grand nombre d'images; mais les ignorans seuls en concluent qu'ils sont

---

leur état, à leurs biens, à leur famille, pour s'enfoncer dans une austère retraite et se livrer aux plus rudes austérités. Si l'on était plus juste on dirait seulement que les brahmines ont voulu dire que l'homme religieux doit aimer Dieu plus que les créatures, et mettre l'amour pour le Créateur au-dessus de toutes ses affections terrestres.

idolâtres. J'ai souvent discouru moi-même sur ce sujet avec de savans brahmines, et j'en ai appris que les images ne sont regardées que comme des représentations des êtres célestes, et qu'ils ne tiennent les yeux sur elles pendant leurs prières qu'afin de se garantir des distractions.

» Quelques-uns, ajoute Aboulfazil, pensent en parlant de leur trinité, que Dieu a paru autrefois sur la terre sous cette triple forme, sans que sa nature en ait été altérée, à peu près comme les chrétiens le disent de leur Messie; mais d'autres brahmines croient que Brahma, Vischnou et Schiba ne furent que des hommes que leurs vertus firent mettre au rang des dieux. »

Nous avons dans nos temples, dirent au voyageur Bernier plusieurs brahmines de Bénarès, quantité de statues qui représentent Brahma, Bavany, Mahadéo, Vischnou, etc., et nous leur présentons des offrandes en nous prosternant devant elles; mais nous ne croyons nullement que ces statues soient ni Brahma ni Vischnou eux-mêmes; nous ne leur rendons nos hommages qu'à cause de ce qu'elles représentent. Nous plaçons ces images dans nos temples, afin qu'il y ait quelque chose devant nos yeux qui arrête l'esprit; et quand nous prions, ce ne sont point les statues que nous prions, mais celui qui est représenté par la statue. Au fond, nous reconnaissons

que c'est Dieu qui est le maître absolu et le seul tout-puissant.

On lit dans l'histoire des missions danoises que le missionnaire Ziegenbalg, qui mourut à Tranquebar en 1719, interrogeant les brahmines sur le motif qu'ils avaient pour ne rendre aucun culte au Dieu auteur de tout, ils lui répondirent que Dieu était un être sans forme, incompréhensible et dont on ne pouvait se faire une idée précise, et que l'adoration des idoles était censée s'adresser à lui-même. Ce missionnaire rapporte encore ce passage d'un de leurs livres: « L'Être suprême est le seul Dieu, présent partout en tout temps, éternel, renfermant en lui-même toutes les choses; *il est plus que Dieu ; il est* LUI. O souverain de tous les êtres, seigneur des cieux et de la terre, devant qui me plaindrai-je de ma faiblesse si tu m'abandonnes? »

Ce Dieu suprême, disent les brahmines, se fait connaître par ses préceptes et par ses œuvres; c'est pour cela qu'il a donné aux hommes la raison et le jugement. Aussi, le premier devoir de l'homme est-il de l'honorer et de l'aimer. Ces deux préceptes doivent être constamment sur ses lèvres et dans son cœur; ils doivent le diriger dans toutes ses actions, afin qu'elles soient toujours conformes aux vues et aux desseins de son créateur.

Le père de La Lane cite cet autre extrait d'un

livre qu'il nomme Panjanjeam, et qu'il dit avoir traduit textuellement: « J'adore cet être qui n'est sujet ni au changement ni à l'inquiétude, cet être dont la nature est indivisible, dont la simplicité n'admet aucune composition de qualité; cet être qui est la cause et l'origine de tous les êtres et les surpasse tous en excellence; cet être, soutien de l'univers et de la *triple puissance.* » Ces derniers mots se rapportent évidemment à Brahma, Vischnou et Schiba.

Le père Bouchet, qui a prétendu que les Hindous avaient tiré leurs doctrines des livres de Moïse et des prophètes, dit formellement que les brahmines du Karnatic reconnaissent un seul Dieu, éternel et rempli de perfections infinies; que les dieux auxquels ils rendent leur culte ne sont que des divinités inférieures, soumises aux volontés de l'Être suprême maître des dieux et des hommes.

M. Crawfurd a recueilli un grand nombre d'extraits des livres sacrés des brahmines. Nous voudrions pouvoir tous les citer, car tous prouvent invinciblement que l'unité de Dieu est la base de la religion qui depuis tant de siècles domine dans l'Inde, mais l'abondance des matières nous oblige à nous renfermer dans d'étroites limites.

« Celui qui sait que l'esprit qui l'anime est de même nature que l'esprit divin, peut-il devenir

le jouet de ses illusions quand il réfléchit sur les effets de cette identité ? L'esprit infini connaît le passé comme l'avenir ; il pénètre partout, il existe sans avoir d'autre cause que lui-même, il a créé l'univers ; et l'ame de l'homme est un rayon de cet esprit infini. Quiconque aura méconnu la noblesse de son origine ou altéré sa pureté primitive tombera certainement après sa mort dans ces régions obscures qu'habitent les mauvais anges.

» Celui qui ne s'attache qu'aux cérémonies superficielles du culte est enveloppé des ténèbres de l'erreur; celui-là seul peut acquérir la lumière qui se voue à la contemplation. Les simples pratiques de la religion lui aideront bien à franchir le terrible passage de la mort, mais, par la connaissance de Dieu, il aura l'immortalité. N'adorez donc pas les formes ou les apparences de la divinité, livrez-vous à la contemplation de ses perfections.

» Dieu, source de la sagesse, est aussi l'auteur du bonheur. Sa bonté sert de réfuge à l'homme qui a marché d'un pas ferme dans les voies de la vertu, qui a connu et adoré le grand Être.

» Adorons ce divin soleil qui éclaire tout, qui vivifie tout, de qui tout procède, en qui tout retourne. De même que le soleil visible donne sa lumière à la terre, de même la vérité éternelle

répand ses clartés sur le monde invisible; et tout comme nos yeux aperçoivent et distinguent les objets que le soleil éclaire, notre ame apprend à connaître les émanations de l'Être des êtres par le secours de la lumière de vérité. Cet Être voit tout, entend tout, connaît tout, et nul ne le connaît lui-même. C'est lui que le sage nomme le Grand-Esprit. »

Voici comment Rhadacant, le pandit de William Jones, définit Dieu à son tour : « Il est la vérité, le bonheur; il n'a point d'égal; il est immortel; il est unique. Aucune parole ne peut le peindre, aucun esprit ne peut le concevoir; il pénètre et remplit tout; il se complaît dans sa propre intelligence qui n'est limitée ni par le temps ni par l'espace. Il n'a point de pieds, et il se meut rapidement; point de mains, et il saisit tout; point d'yeux, et il voit tout; point d'oreilles, et il entend tout; point d'intelligence extérieure qui le conduise, et il connaît tout; point de principe, et il est le principe de tout; tout-puissant; créateur; conservateur; restaurateur de toutes choses : tel est le *grand Être;* c'est ainsi que les védas le déclarent (1). »

Sonnerat. Les brahmines de Coromandal n'ont pas une

---

(1) Assurément ce grand Être ne ressemble point aux

autre doctrine. « Dieu, disent-ils, est principe et cause de tout; il a tout créé par sa puissance, et il conserve tout par sa bonté; mais à la fin des âges il détruira tout. Il est le seul Dieu; les dieux subalternes sont ses créatures; il est immense et se répand partout; il fut toujours et il sera en tout temps, sans avoir jamais eu de principe, seul, sans éprouver aucune altération du temps ni du lieu, car il est immuable. Il est dans la matière, et il n'a aucune connexion réelle avec la matière, semblable à la lune dont les rayons semblent se mouvoir dans l'eau qui s'agite, sans qu'il y ait rien de réel par rapport à cet astre. Il se manifeste à la fois dans une infinité d'objets animés ou inanimés, comme le soleil qui est unique et qui montre sa face réfléchie dans plusieurs vases d'eau. »

Quand ces mêmes brahmines sont questionnés sur cette multitude de dieux qu'ils honorent sous tant d'images diverses, ils répondent que ces images n'ont été faites qu'en faveur des ignorans ou des esprits faibles, dont l'imagination grossière ne peut concevoir que des objets matériels et palpables. Ceux qui peuvent comprendre

---

idoles du paganisme dont parle le psalmiste. *Oculos habent et non vident; aures habent et non audiunt*, etc.

Dieu, ajoutent-ils, n'ont pas besoin d'images. Notre croyance peut n'être point parfaite, car nous ignorons la manière d'être plus agréables à Dieu; mais l'abondance et la grandeur de sa miséricorde suppléent aux imperfections du culte. Malgré toutes nos divisions en sectes, nous croyons tous que le bon et le méchant seront récompensés ou punis, chacun suivant ses œuvres. La justice de Dieu ne nuit pas à sa bonté, mais sa bonté n'arrête pas non plus le cours de sa justice. Ses desseins sont impénétrables: nous adorons cette incompréhensibilité même. Nous savons que, par sa seule puissance, il a formé tous les êtres du monde matériel; mais, quoique sa bienfaisance ait mis dans l'homme le foyer des lumières, afin qu'il eût l'empire de la terre et qu'il dominât sur les autres créatures, nous n'abusons pas de notre raison pour aller au-delà des limites qui nous sont tracées.

Robertson. Qu'on ne pense pas que toutes ces idées sont un raffinement des anciennes doctrines, dû aux brahmines modernes: ils sont incapables de faire aujourd'hui un seul pas dans les sciences, tant le joug musulman a flétri et abattu leurs esprits. Tout ce qu'ils savent, tout ce qu'ils disent, ils le puisent dans leurs livres.

Être éternel, s'écrie Arjoun dans le Bhagavat-Gita, ouvrage assurément très-ancien, tu es le

créateur de tout, le conservateur du monde, le Dieu des dieux! Ton être est incorruptible et distinct de toutes choses, quoique ce soit par toi que le monde est sorti du néant. Qu'on s'incline devant toi, car tu es tout en tout; ta puissance et ta gloire sont infinies!.... Je te salue donc et je m'humilie à tes pieds pour implorer ta miséricorde, ô Dieu seul digne d'être adoré! Tu me soutiendras comme un père soutient son enfant, comme un ami soutient son ami!

Il n'était guère possible que des hommes qui pensaient ainsi de la divinité fussent attachés à l'idolâtrie; l'auteur du Mahabarat a soin de faire sentir cette vérité. Mais, semblables aux anciens philosophes de la Grèce et de Rome, les brahmines jugèrent qu'il fallait pour le peuple autre chose que des abstractions; ils voulurent parler à ses sens, le détourner du crime par la terreur des supplices, l'encourager au bien par l'espoir des félicités éternelles et, pour dompter ses passions, l'attacher aux chaînes de la pénitence. Ils savaient que l'homme a besoin pour comprendre de tout ramener à ses sens; qu'il ne peut concevoir un esprit qu'en comparant ses effets à ceux d'un corps matériel : ils lui donnèrent des dieux et des idoles. Sans doute les brahmines sages ou éclairés méprisaient intérieurement ces simulacres du culte vulgaire,

mais en public ils les honoraient; et tandis qu'ils laissaient l'erreur et le mensonge régner sur le peuple, ils nourrissaient leur cœur (1) de la plus pure morale.

Terminons ce chapitre par un passage emprunté à M. Crawfurd.

« Dans un livre sorti des presses de la mission protestante de Sérampour, dans le Bengale, et publié en 1811 (2) sous le titre de *Relation sur*

---

(1) Quelques brahmines soutiennent que la religion des juifs et celle des mahométans sont empruntées à leurs védas. Ils disent à ce sujet que dans les premiers siècles du kali-youga un radjah nommé *Toura* eut un fils qui abandonna la religion de Brahma. Ils ajoutent que celui-ci, chassé par son père, porta ses pas vers l'occident et fixa son séjour dans un pays appelé Moghod, auquel il donna la religion juive qui dans la suite fut encore plus corrompue par l'imposteur Mahomet. Certains écrivains, un peu trop disposés à croire les brahmines sur parole, ont imaginé que cette histoire pouvait s'appliquer à Abraham, dont le père s'appelait Tharé. Ce qui est positif, c'est que depuis l'introduction du mahométisme dans l'Inde tous les brahmines ont rejeté un de leurs védas qui, disent-ils, a donné lieu au schisme de Mahomet.

(2) J'ai sous les yeux la seconde édition, publiée en 1818 dans la même ville de Sérampour, sous le titre de : *Aperçu sur l'histoire, la littérature et la mythologie des Hindous.* L'ouvrage a été abrégé en certaines parties, augmenté en d'autres : le fond est le même.

les écrits, la religion et les coutumes des Hindous, par W. Ward, on trouve beaucoup de détails sur les fêtes, les formes extérieures du culte, les pratiques et les coutumes des Hindous. Mais il est à craindre que *ces formes extérieures* n'aient eu trop d'influence sur les opinions de l'auteur qui, plus d'une fois, s'est laissé entraîner à des conséquences qu'aucun esprit impartial ne saurait admettre pour peu qu'il ait fait de recherches sur cette matière. Tout ce qu'on emploie ou qu'on invente en matière de religion pour exciter la superstition, la terreur ou l'étonnement dans les esprits vulgaires est assurément une chose très-condamnable, et c'est sous ce point de vue que nous considérons beaucoup de pratiques en usage parmi les brahmines. Mais leurs doctrines orthodoxes sont toutes fondées sur la croyance d'un seul Dieu; leurs pandits ne cessent de dire et d'affirmer que leur mythologie et leurs idoles ne servent qu'à représenter les différens attributs de la divinité; et, après des déclarations aussi formelles, on ne peut pas plus adhérer aux assertions de M. Ward quand il représente les Hindous comme de *monstrueux idolâtres*, qu'on ne peut, avec de trop zélés protestans, donner la même épithète aux catholiques, parce que ceux-ci ont dans leurs églises des crucifix, des images

et des peintures. L'église d'Angleterre pare aussi ses autels de peintures; et probablement les membres de cette église, de même que les catholiques, ne veulent, en exposant ces peintures aux yeux des fidèles, que leur retracer des souvenirs capables d'exciter leur dévotion. »

CHAPITRE II.

DE LA TRINITÉ HINDOUE ET DES NOTIONS DE LA TRINITÉ CHEZ LES ANCIENS PEUPLES ; DU CULTE DU FEU ET DES SUPERSTITIONS SABÉENNES.

§ I. — De la Trinité des Hindous, et des attributions particulières de chacun des trois dieux dont elle se forme.

Les religions sont toujours simples dans leur origine; le temps seul y ajoute les superstitions. A l'idée d'un Dieu créateur, infini, tout-puissant, immatériel, invisible et ne se manifestant que par ses œuvres a dû bientôt se joindre, dans l'esprit des hommes, celle de plusieurs agens subalternes, exécutant les ordres du Grand-Être. Ces agens, bien supérieurs à l'homme par leur nature puisqu'ils communiquaient directement avec Dieu, sont devenus à leur tour des divinités, et ils ont été honorés, soit pour eux-mêmes quand les traditions primitives se sont affaiblies ou effacées, soit comme des représentations, des symboles, des attributs de Dieu tant que ces traditions

ont conservé leur influence. De là à l'adoration des objets matériels il n'y a qu'un pas. Le soleil, dont la présence dissipe les ténèbres, a été regardé comme le symbole de la lumière éternelle; bientôt le symbole a passé pour la lumière elle-même, et le soleil a eu des adorateurs. De même les eaux limpides du Gange, qui lavaient et purifiaient le corps, furent considérées comme l'emblème de la pureté, et le Gange devint l'objet de la vénération publique.

A l'aspect des merveilles de l'univers, les brahmines sentirent qu'un pouvoir surhumain l'avait créé; en voyant les soins que la nature donne à la conservation de tous les êtres, ils conçurent l'idée d'une providence active et bienveillante; frappés par l'image de la destruction et de la mort, non moins que par l'admirable chaîne qui lie à l'être qui périt l'être qui reçoit la forme et la vie, ils crurent voir dans l'œuvre de la reproduction une troisième puissance qui n'était ni celle qui avait créé ni celle qui conservait. Ces trois puissances étaient des émanations de la puissance unique, des portions distinctes de la volonté de Dieu, ou, pour mieux dire, c'étaient les trois manières dont cette volonté suprême se manifestait. Dès lors, la pensée de Dieu ne put se présenter à leur esprit qu'accompagnée de ces trois attributs.

Tant que la religion garda sans altération sa

simplicité primitive, ces attributs du Grand-Être ne furent pas considérés séparément; lorsqu'on voulut que le vulgaire connût à son tour la divinité, il fallut la peindre à ses yeux par des images, et les trois attributs parurent personnifiés, mais avec des traits nécessairement si distinctifs, si caractéristiques des fonctions particulières de chacun d'eux qu'on dut les regarder comme des êtres indépendans et séparés l'un de l'autre, bien que procédant tous trois de la même source. Telle fut sans doute l'origine de cette trinité fameuse de l'Hindoustan, dans laquelle plus d'un missionnaire, trompé par les apparences, a voulu voir une imitation de la Trinité des chrétiens, comme si dès les premiers âges le dogme de la Trinité, né du besoin qu'ont eu les hommes d'avoir un médiateur entre eux et la divinité, ne se trouvait pas répandu chez tous les peuples de la terre.

I. Brahma est le premier membre de la Trinité hindoue, parce qu'il est nécessairement le premier dans l'ordre de la création. Les Hindous ne lui rendent aucun culte, et ce Dieu n'a point de temples particuliers: c'est qu'on suppose qu'après avoir créé par l'ordre de Brimh ou du Grand-Être les divers mondes dont l'univers se compose, il est rentré dans le repos où il doit rester jusqu'à une création nouvelle. Cependant son image se voit dans les temples consacrés aux

autres dieux. On le représente sous la forme humaine avec quatre visages de couleur jaune, vêtu de blanc et assis sur une oie. Il tient d'une main un bâton et de l'autre un kamandalou, espèce de bassin dont se servent les brahmines pour recueillir les aumônes.

Brahma créa d'abord un certain nombre de sages qui devinrent la tige des brahmines; ensuite il engendra Aditi qui fut mère des dieux, et Diti qui le fut des géans; les *Tschatriyas* naquirent plus tard de ses épaules, les *Veischyas* de ses cuisses et les *Schoudras* de ses pieds. C'est à cause de toutes ces créations qu'on l'appelle le père des dieux et des hommes. Au reste, les divers pouranas contiennent une foule de versions toutes différentes par les détails.

Malgré ce titre vénérable de père des dieux et des hommes, l'auteur du Mahabarat l'a peint comme sujet à des faiblesses peu dignes de son caractère. Il est dit dans ce poème que Brahma s'étant enivré attenta à la pudeur de sa fille, et que peu de temps après, élevant contre Schiba une querelle de prééminence, il excita la colère de ce dieu qui fut sur le point de lui couper une de ses têtes; que s'étant plaint à Dourgha de cette violence, celle-ci lui répondit que Schiba n'avait cherché qu'à le punir de sa conduite coupable envers sa fille, ce qui fit jurer à Brahma qu'il ne boi-

rait plus de liqueurs spiritueuses; en même temps il en prohiba l'usage aux dieux et aux génies.

On lit dans un pourana que Schiba, irrité contre Brahma qui se disait supérieur à lui, prit la forme d'un monstre terrible, et qu'avec ses défenses il lui coupa réellement une de ses cinq têtes, de sorte que Brahma humilié s'empressa de reconnaître la supériorité de Schiba qui prit à cette occasion le surnom de *Mahadéva*, ou Grand-Dieu.

M. Sonnerat rapporte différemment les circonstances de cette querelle, à laquelle Vischnou aurait pris également part: Brahma et Vischnou se battirent d'abord l'un contre l'autre. Durant cette lutte, Schiba parut au milieu de l'arène sous la forme d'une colonne de feu. Les deux premiers convinrent alors que celui qui atteindrait le plus tôt le sommet ou la base de la colonne aurait le pas sur l'autre. Vischnou, sous la forme d'un sanglier, descendit à travers la terre durant mille ans entiers, et parcourut trois mille lieues dans chaque clin d'œil; mais, ne pouvant trouver le pied de la colonne, il s'humilia devant Dieu. Brahma, sous la forme d'un oiseau, s'éleva dans les airs, faisant six mille lieues par clin d'œil; mais ce fut sans succès qu'il monta de la sorte pendant cent mille ans. Alors il fut forcé de s'humilier à son tour, comme Vischnou l'avait fait.

Dieu voulant l'éprouver fit naître sous ses yeux une fleur qui avait le don de la parole. Brahma prit la fleur, et de retour au lieu où Vischnou l'attendait, il se vanta d'avoir atteint le sommet de la colonne; la fleur affirma qu'il disait la vérité. Au même instant la colonne éclata, l'univers fut embrasé, et Schiba se montrant au milieu des flammes maudit Brahma et lui dit que les hommes n'érigeraient jamais de temples en son nom.

Cette fable est d'une absurdité révoltante; car dans l'ordre naturel la première puissance est celle qui crée, et il est plus difficile de créer quelque chose en le tirant du néant, que de conserver ou de détruire ce qui a été créé. Mais, outre qu'elle est vraisemblablement l'ouvrage d'un sectateur zélé de Schiba, elle fait voir combien les poëtes par leurs fictions ont altéré les doctrines primitives, et combien ces altérations remontent à une époque éloignée : le Mahabarat est antérieur de plusieurs siècles à l'ère vulgaire.

Le culte que les brahmines rendent à leur auteur se borne à répéter le matin et le soir une courte formule, et à lui faire à midi l'offrande d'une simple fleur. Dans le mois de magha, à l'époque de la pleine lune, on fabrique une statue de terre qui le représente; on met celle de Vischnou à la droite et celle de Schiba à la gauche. Sa

fête se compose de chants, de jeux et de danses; elle ne dure qu'un jour; le lendemain les trois statues sont jetées dans le Gange.

Brahma, comme tous les autres dieux, a un grand nombre de noms et de surnoms; on ne lui a jamais offert de sacrifices sanglans.

II. Vischnou est de couleur noire; il a quatre bras et porte des habits jaunes; on le représente assis sur le *garoura* qui est moitié homme moitié oiseau. Il tient d'une main une massue, de l'autre une coquille, de la troisième un chakrá, instrument de fer en forme de faux recourbée, et de la quatrième une fleur de lotos. Vischnou est, de tous les dieux, celui dont le culte est le plus répandu parmi les brahmines; et cela doit être, parce que tous ses actes sont d'amour et de bienveillance. La terreur seule a donné des adorateurs à Schiba; peut-être même le culte de ce dernier serait-il plus négligé s'il n'était considéré comme régénérateur, et s'il ne présidait à la faculté qu'ont tous les êtres de se reproduire.

Le quatrième avatar (1) porte le nom de *Nära Singh*, mots qui signifient homme-lion. Voici

---

(1) J'ai donné quelques détails sur les avatars dans l'un des chapitres précédens, principalement sur les trois premiers.

quelle fut l'occasion de cette incarnation de Vischnou.

Diti, l'une des femmes du brahmine Koschiapa, enfanta les géans. Ces géans avaient tous une force et une audace extraordinaires; mais parmi eux, deux surtout se distinguèrent par un grand nombre d'exploits; ils se nommaient, l'un *Hiranyakscha*, et l'autre *Hiranya-Kaschipou;* mais comme ils étaient sujets à la mort et qu'ils désiraient l'immortalité, ils se livrèrent pendant longtemps aux austérités de la pénitence, afin d'obtenir de Brahma l'objet de leurs vœux. Le Dieu, flatté de leur hommage, leur accorda un don qui, sans être ce qu'ils demandaient, pouvait leur en tenir lieu; c'était de ne pouvoir mourir ni le jour ni la nuit, ni dans la terre ni dans le ciel, ni par le fer, ni par le feu, ni par l'eau, ni par les coups d'aucun être ordinaire tel qu'un dieu ou un homme.

Fiers de cette grace, les géans devinrent encore plus entreprenans; ils firent la guerre aux dieux et aux hommes, conquirent toute la terre et détrônèrent Indra roi du ciel. Indra, suivi de tous les dieux, alla se plaindre à Brahma; celui-ci les renvoya à Vischnou, ne trouvant pas le moyen de détruire ceux qu'il avait lui-même rendus invulnérables : Vischnou promit d'en délivrer l'univers.

Hiranya-Kaschipou avait un fils qui honorait les dieux et passait sa vie entière dans la pénitence; il s'appelait Pralhada. Hiranya irrité tenta plusieurs moyens de le faire périr; mais Vischnou le préserva sans cesse de tous les dangers. Fatigué à la fin de tant d'essais inutiles, Hiranya dit un jour à son fils : Où est-il donc, ton protecteur Vischnou? et en même temps il vomit contre le dieu un torrent d'injures. Ne blasphémez point, mon père, lui répondit Pralhada, car il est présent puisqu'il est partout. S'il est partout, reprit le géant, il sera dans cette colonne; je vais m'en assurer; et, prenant une hache, il fendit la colonne par le milieu. Soudain Vischnou en sortit sous la forme de nara-singh; il prit le géant par les cuisses, et le déchira avec ses dents. Cela eut lieu le matin, pendant le crépuscule, temps où il n'est pas encore jour bien qu'il ne soit plus nuit, et Hyrania reçut la mort d'un être qui n'était ni homme ni bête; de sorte que la promesse de Brahma ne fut point violée. Vischnou tua immédiatement après l'autre géant.

Après la mort d'Hiranya, Pralhada reçut la couronne et il fut toujours fidèle à son dieu; mais Bali son petit-fils ne suivit pas son exemple, car il commit toute sorte de violences; au lieu d'adorer les dieux il se fit adorer lui-même, de plus il prétendit se faire reconnaître roi du

ciel. Indra eut recours à Vischnou qui, pour le secourir, naquit d'Aditi, femme de Koschiapa, sous la figure d'un nain; on l'appela Vamana; ce fut son cinquième avatar. Un jour que Bali faisait un grand sacrifice, Vamana se présenta devant lui pour lui demander une grace; c'était l'usage dans ces sortes d'occasions d'en accorder aux brahmines, et Vamana était de cette caste. Le roi, charmé de voir d'aussi belles proportions dans une aussi petite taille (1), lui promit sans hésiter de lui donner ce qu'il demanderait; Vamana lui demanda seulement autant de terre qu'il pourrait en mesurer avec trois pas. Bali y ayant consenti, Vamana plaça aussitôt un pied dans le ciel d'Indra, un autre pied sur la terre, et un troisième pied étant soudain sorti de son corps il demanda au roi où il le mettrait. Bali, confus et humilié, lui présenta sa propre tête; et comme Vamana demanda la petite offrande qui devait accompagner le don fait à un brahmine, Bali n'ayant plus rien à donner lui dit, par le conseil de sa femme, de prendre sa vie. Vischnou lui répondit qu'il avait promis à Pral-

(1) Il était si petit, disent les pouranas, qu'étant arrivé au lieu où se trouvait le roi, et rencontrant sur son chemin un creux fait par le pied d'une vache et rempli d'eau, il crut que c'était une grande rivière; de sorte qu'il pria un autre brahmine de le transporter au-delà.

hada son grand-père de ne détruire aucun individu de sa race, et qu'ainsi il ne pouvait le priver de la vie; mais qu'il lui laissait le choix de monter au ciel avec cinq ignorans, ou de descendre au patalam avec cinq sages (1); Bali choisit le dernier parti.

Les trois premiers avatars, dit W. Jones, se rapportent visiblement au déluge de Noé; de même les deux suivans désignent l'histoire de Nemrod et de l'impie Bélus. Thomas Maurice adopte cette opinion; ce qui paraît certain, c'est que Bélus fut le premier fauteur de l'idolâtrie et des superstitions qui corrompirent la religion primitive, et que, soit sous ce nom soit sous celui de Bal ou Baal, il a reçu les adorations des anciens peuples de l'Asie.

Dans la sixième incarnation, *Parassou-Rama*, Vischnou prit la forme du fils de Jamadagni. Celui-ci descendait du sage Brighou, et il possédait une vache merveilleuse de laquelle il obtenait tout ce qu'il désirait; de telle sorte que, bien qu'il vécût au milieu d'une vaste forêt, il avait le moyen de nourrir neuf cent mille dis-

---

(1) Les Hindons ont un proverbe qui dit qu'il n'y a point de plaisir que ne corrompe la compagnie d'un ignorant, et que le plus triste lieu devient au contraire un lieu de délices avec la société d'un sage.

ciples. Arjouna, roi des Tschatriyas, lequel avait mille bras, passant par cette forêt, demanda la vache à Jamadagni et sur son refus il lui fit la guerre, le vainquit et le tua. Parassou-Rama, ayant appris la mort de son père, alla trouver Schiba qui lui donna le parassou (1) et lui promit la victoire. Arjouna fut en effet vaincu à son tour, et il expia par sa mort celle de Jamadagni (2).

L'incarnation de Vischnou, sous le nom de Krischna, n'est pas considérée par les brahmines comme une simple incarnation; c'est l'apparition de Vischnou lui-même, et c'est pour cela qu'elle n'est pas rangée au nombre des avatars. J'en rendrai compte en parlant de Krischna et de ses aventures. Outre les dix grandes incarnations et l'apparition de Krischna, on trouve dans les pouranas un nombre infini de transformations de la même divinité. En général on peut dire qu'il n'existe pas dans l'histoire de l'Inde un seul guerrier, un seul personnage éminent par sa science ou par ses vertus qu'on ne regarde comme une forme de Vischnou. C'est ainsi que Dattatréya fondateur de la secte des yogis, Kourmara racontant les événemens arrivés dans

(1) Nom d'une arme ou instrument de guerre.

(2) Cette histoire est rapportée avec quelques différences dans le poème de Ramayan.

les calpas précédens, Prithou entr'ouvrant les entrailles de la terre pour en tirer des trésors, Hayagriva renommé pour sa sainteté, Danouantara guérissant toutes les maladies par de simples paroles, Viassa compilant et mettant en ordre les Védas sacrés, Sutyaséna terreur des méchans et des hypocrites, Narouda révélant le livre de Veischnava-Tantra, etc., etc.: c'est toujours Vischnou apparaissant sous des formes diverses.

Un grand nombre d'Hindous rendent un culte particulier à ce dieu, et le choisissent pour leur patron; ils forment une secte qu'on appelle *veischnava*. On les distingue à deux lignes dont ils se marquent le nez et le front; ils les tracent avec du limon du Gange et quelquefois avec de la poudre de bois de sandal. Ses adorateurs fabriquent et vendent de petites statues de pierre qu'on place dans l'intérieur des maisons, et qui le représentent sous quelqu'une de ses formes. Vischnou n'a au surplus ni fêtes publiques ni sacrifices sanglans; on se contente de lui offrir des fleurs, des fruits, des ornemens, du beurre clarifié, et le culte qu'on lui rend est en général fort simple.

Le nom de *Vischnou* signifie : celui dans lequel tout doit s'absorber ou rentrer à l'époque de la destruction générale. Le dieu a de plus mille autres noms, qui tous expriment les fonctions

qu'on lui attribue, les qualités qu'il possède ou les opérations auxquelles il se livre. Il a deux femmes : Lacschmi, déesse de la fortune, et Sarassouati, déesse des connaissances. Celle-ci est aussi femme de Brahma; la première naquit de l'écume de la mer, quand les dieux cherchaient l'amritam.

Un poète hindou dit que la société de ces deux femmes, dont l'une ne restait jamais en place et l'autre parlait continuellement, fatigua tellement leur époux, qu'il devint semblable à un morceau de bois, et que c'est pour cette raison qu'on l'adore à Jaggrenath sous la forme d'un tronc d'arbre; d'où il conclut que le plus grand malheur pour un homme c'est d'avoir deux femmes, surtout si elles sont dans la même maison.

III. Schiba, le pouvoir destructeur et régénérateur, est représenté très-diversement; tantôt on lui donne cinq têtes d'une couleur argentée, un troisième œil au milieu du front et un croissant sur chaque tête; tantôt on ne lui donne qu'une seule tête, mais avec trois yeux; quelquefois on le peint le visage bouffi et monté en couleur; sous la première forme il a quatre bras et quatre mains, avec deux desquelles il tient un parassou et un daim; la troisième est ouverte comme pour répandre des graces, la quatrième



fait un geste comme pour éloigner la crainte; il est assis sur une fleur de lotos, et couvert d'une peau de tigre. Sous la seconde forme il est nu, tout barbouillé de cendre et monté sur un taureau; il a le regard enflammé, tient d'une main une corne et de l'autre un tambour. Sous la troisième forme il a l'apparence d'un homme ivre. Dans quelques lieux, on le représente sous la figure du *Lingam* : c'est une pierre noire et polie de forme conique, ayant dans sa partie inférieure une saillie creusée comme une cuiller; ou bien on le peint sous les traits de Maha-Cali, c'est-à-dire d'un jeune homme de couleur brune, avec trois yeux et couvert de vêtemens rouges; sa chevelure est toute hérissée, ses dents sont très-larges. Il porte un collier de crânes humains; il a un ventre très-gros, et son aspect est bien capable d'inspirer la terreur. Maha-Cali, qui proprement signifie le grand temps, est un nom qu'on lui a donné pour exprimer sa puissance destructrice; cependant les Hindous sont persuadés que tous les êtres s'absorbent incontinent en lui après leur destruction pour être reproduits : c'est Saturne dévorant ses enfans, et les rejetant ensuite.

Schiba est comme Vischnou le patron d'une secte nombreuse d'Hindous; on les appelle seivyas; ceux-ci ont sur le front trois lignes courbes,

en forme de croissant et un cercle autour du nez. Ils ne lui offrent point de sacrifices sanglans, à moins qu'ils ne veuillent l'honorer sous les attributs de Maha-Cali; mais le genre d'adoration qu'on lui rend s'adresse le plus souvent au Lingam. Les pouranas expliquent de plusieurs façons l'origine de ce culte, sujet de scandale pour les Européens et qui, au fond et malgré les assertions de quelques écrivains passionnés, n'entraîne chez les Hindous aucun désordre, tant ils le regardent comme simple et naturel. M. Ward en parle comme d'une abomination; mais, abstraction faite de la chose en elle-même, il est certain que, dans beaucoup de fêtes religieuses de peuples qui ne vénèrent point le Lingam, il se commet plus d'indécences que dans celles des Hindous qui l'adorent comme emblème de la divinité.

Une lampe est entretenue constamment allumée devant cette image; mais quand on lui offre des sacrifices, on en allumé sept; ces sacrifices consistent en fleurs et en fruits. Les femmes mariées portent souvent un petit lingam d'or suspendu au cou ou attaché au bras: c'est pour obtenir la fécondité. Les prêtres qui se consacrent au culte du Lingam jurent de conserver une inviolable chasteté, et quoiqu'ils ne se mettent pas, dit Crawfurd, comme ceux d'Atys, dans l'impossibilité de violer leurs sermens, ils se gardent de

les enfreindre parce que tout coupable d'infidélité est puni de mort. Aussi les maris dont les femmes sont stériles n'hésitent point à les envoyer aux temples où l'on adore le Lingam.

Il y a plusieurs fêtes en l'honneur de Schiba, considéré comme dieu destructeur, et on y voit toujours un grand nombre de fanatiques qui, soit en expiation de leurs péchés soit dans l'espérance de plaire à leur dieu, se torturent d'une manière cruelle. J'en parlerai dans l'un des chapitres suivans (1).

Dourgha, femme de Schibá, est la même que Bhagavati, Saty et Parvati; elle n'obtint l'honneur de devenir l'épouse du dieu que par de longues et pénibles austérités qu'elle s'imposa pour lui plaire. Sous le nom de Parvati, elle est très-jalouse et toujours en querelle avec lui. Sous le nom de Saty, elle est morte de chagrin par excès de tendresse conjugale. Elle était allée voir le roi Dakscha son père qui s'était brouillé avec Schiba; quand ce prince aperçut sa fille il se

(1) Il y a un temple de Schiba dans la ville de Beydère. On y lit plusieurs inscriptions contenant la date de donations faites au temple. La plus moderne de ces dates répond à l'an 152 de J. C. M. Buchanan a vu de même à Gunkarna une inscription dont la date répond à l'an 132; il y est dit que le temple avait alors en fonds de terre douze mille pagodes de revenu.

déchaîna contre son gendre avec tant de violence que la tendre Saty ne put le supporter. Schiba n'eut pas plus tôt appris la mort de sa femme bien-aimée, qu'il créa un géant monstrueux auquel il ordonna de tuer Dakscha, ce qui fut exécuté. Les dieux touchés de son malheur lui donnèrent une tête de bouc à la place de celle que le géant lui avait coupée, et ils le rendirent à la vie.

Schiba a mille noms de même que Vischnou. Les plus remarquables sont ceux de *Mahessouara*, le grand Dieu; *Isschouara*, le Dieu glorieux; *Kápalabhrit*, celui qui fait un bassin d'un crâne; *Schouli*, celui qui porte un trident, etc., etc.

Ce nom de grand Dieu lui est donné, d'après certains brahmines, dans plusieurs sastras où il est désigné comme Mahadéva. Celui de Kapalabhrit se rapporte à sa querelle avec Brahma, dans laquelle, suivant quelques pouranas, il lui coupa une tête; il fit du crâne un bassin pour recevoir les offrandes des fidèles. On le représente ordinairement avec une tache bleuâtre à la partie extérieure du gosier. C'est la marque des ravages qu'y fit le poison que la mer produisit quand on cherchait l'Amritam, et qu'il avala pour l'empêcher de détruire l'univers; il en fut si incommodé qu'il faillit mourir, mais les soins de Dourgha sa femme le retinrent à la vie.

§ II. — De la doctrine de la Trinité répandue dans l'Asie, et de la conformité de ses caractères avec celle des Hindous.

M. Ward qui, ainsi qu'on l'a vu, n'est point disposé à prodiguer l'éloge à ceux qui ne partagent pas toutes ses opinions, appelle l'ouvrage de Thomas Maurice *sur les Antiquités de l'Inde*, un livre savant et unique, fait de main de maître, pour lequel il est plein d'admiration. Ce jugement n'est point suspect, et si mon sentiment pouvait être de quelque poids, j'ajouterais qu'il est juste et que le travail de l'infatigable et modeste Maurice est digne de la reconnaissance publique; car si pour donner du mérite à un livre il faut une érudition vaste, un jugement droit, une critique judicieuse, de l'élégance et de la correction dans le style, des recherches non moins profondes que curieuses sur une foule de matières presque neuves, et des opinions appuyées sur des autorités nombreuses et solides, peu de livres ont plus de mérite réel que les *Antiquités de l'Inde* de M. Maurice. On aurait désiré peut-être un peu plus d'ordre dans la classification des matières et moins de prolixité dans la discussion; mais l'ouvrage tel qu'il est n'en est pas moins précieux, et l'on sent aisément en le parcourant

ce qu'il a dû coûter de peine, de temps et de fatigue à son auteur.

Thomas Maurice a consacré un volume et demi à des recherches sur la matière qui fait l'objet de ce paragraphe, et il faut convenir qu'il accumule tant de faits, réunit tant de preuves qu'il est bien difficile de penser autrement que lui, surtout lorsqu'après avoir soigneusement vérifié la plupart des passages qu'il cite, on a pu se convaincre qu'ils sont fidèlement rapportés (1).

« Parmi les philosophes du paganisme, dit-il, il en est qui, se formant une fausse idée de la divinité en ont parlé comme d'un être sévère, inaccessible, qui se plaît dans les ténèbres et la solitude; et c'est probablement de cette opinion étrange qu'est née la théologie égyptienne, qui représente Dieu comme une puissance occulte et montre son trône flottant sur l'abîme. D'autres l'ont considéré sous un plus riant aspect; ils n'ont vu dans le Grand-Être qu'une source pure et inépuisable de biens.... Peut-être ces derniers ne devaient-

(1) Ce n'est qu'après cette vérification longue et pénible que j'ai adopté moi-même l'opinion de Thomas Maurice; je puis même dire que quelques-uns des auteurs qu'il cite, entre autres Basnage, auraient pu lui fournir plus d'argumens qu'il n'en a employé. Quant aux citations en hébreu, ignorant cette langue, j'ai dû m'en rapporter à sa bonne foi.

ils leurs doctrines qu'à des traditions descendues jusqu'à eux à travers les siècles depuis les premiers patriarches, et répandues sur les régions de l'Asie dans des temps postérieurs.... Mais une hypothèse extrêmement probable c'est que tous les systèmes de polythéisme de l'antiquité sont nés d'une tradition obscure dont l'origine se cache dans la nuit des temps et qui s'est altérée et corrompue dans sa marche : qu'il y a *unité* dans l'essence divine et *pluralité* dans les personnes, les pouvoirs, les qualités ou les attributs, mystères incompréhensibles pour l'homme. De ces notions confuses de pluralité sont sorties sans doute et les superstitions sabéennes, et l'adoration des génies ou êtres éthérés, et la personnification des attributs divins et l'apothéose d'une foule d'êtres subalternes. »

Ce qui doit sembler extraordinaire, c'est que presque tous les peuples qui ont admis la pluralité des dieux ont reconnu l'existence d'un Dieu supérieur à tous, régnant seul dans le ciel et sur la terre, mais se composant lui-même de *trois* personnes distinctes, quoiqu'unies entre elles dans la même essence. Ainsi non-seulement la doctrine de la trinité en un seul Dieu se retrouve chez les anciens Hébreux, mais elle est encore dans les *trois principes* des Chaldéens, dans le *Triplasios Mithra* des Persans; dans le dieu à *trois*

têtes d'Éléphanta, dans le dieu *triple* du Japon, dans *le seul Dieu en trois personnes* désigné par l'inscription de la fameuse médaille trouvée en Sibérie, dans le *Tanga-Tanga* ou trois en un des Péruviens, dans la mythologie grecque, dans le symbole significatif trouvé dans tous les anciens temples de la Thébaïde, *l'aile, le globe et le serpent.* Il est à remarquer que la trinité des Hindous est clairement énoncée dans le Bhagavat-Gita, dont la promulgation est antérieure de cinq ou six cents ans à la naissance de Platon.

« On peut donc penser, et pour moi j'en suis convaincu, dit ailleurs le même écrivain, que ce dogme des trois hypostases dans la nature divine, transmis par les premiers hommes à leurs descendans et aux patriarches, mais mal compris ou sensiblement altéré par le laps du temps, a servi de fondement à tous les systèmes de théologie, à toutes les théogonies de l'ancien monde. Comment expliquer autrement l'existence d'une doctrine répandue à la fois sur tant de régions et parmi tant de peuples, dans l'Inde et dans le Pérou, chez les Égyptiens et chez les sauvages de la Sibérie? Il est aisé, par exemple, d'arriver à la cause qui a produit le système des deux principes; c'est ce continuel mélange du bien et du mal qui se montre dans toutes les choses de la terre; mais, abstraction faite de ce que nous avons appris par

la révélation, pourquoi, pour la distribution des œuvres ou des bienfaits de la Providence, aurait-on supposé partout *trois* agens plutôt que quatre, que dix ou tout autre nombre? Existe-t-il différence sensible ou disparité de fonctions entre le conservateur Vischnou et le créateur Brahma; entre le médiateur Mithra et le premier principe Orosmade? Est-ce que le soin de conserver n'entre pas dans les attributs du dieu qui crée? Et le Dieu qui produit ne pouvait-il conserver que par l'intermédiaire d'une seconde personne? »

I. « Le christianisme, a dit Grotius dans son livre *de la Vérité*, est le complément nécessaire de la loi hébraïque; c'est la loi de grace annoncée par les prophètes et apportée par le messie. » Si cette proposition est vraie, et l'on ne saurait en douter, il faut nécessairement que le dogme de la trinité, base fondamentale de la religion chrétienne, se retrouve dans l'Ancien-Testament, puisque le Dieu d'Israël est aussi le Dieu des chrétiens. Les Juifs de mauvaise foi le nient avec obstination; d'autres, forcés de se rendre à l'évidence, conviennent que leurs ancêtres ont cru à la Trinité; ils confessent eux-mêmes son existence bien qu'ils refusent de reconnaître la mission de Jésus-Christ, dans lequel ils ne trouvent point les brillans caractères que doit avoir leur messie.

L'unité de Dieu est énoncée à chaque page des

livres sacrés; mais la division de l'essence divine en trois hypostases n'y est pas moins clairement exprimée: ce sont le Père, le Fils ou le Verbe de Dieu et le Saint-Esprit. Tous les attributs, tous les actes de la divinité appartiennent à ces trois personnes qui toutes trois assistèrent à l'œuvre de la création; on lit dans la *Genèse* que l'*esprit de Dieu* se mouvait sur les eaux, et le Psalmite dit que les cieux furent créés par le *Verbe* de Dieu.

» Le mot *Élohim*, dit M. Maurice, est un nom pluriel, et lorsqu'on trouve aux premières lignes de l'Ancien-Testament: Dans le principe, Élohim créa....., c'est comme s'il y avait *les dieux créa;* or, si un pluriel se compose au moins de deux, il est évident que la création est l'ouvrage du père et du *Logos*, le verbe de Dieu. L'esprit flottant sur les eaux y concourut également. »

On a vu que Brahma, Vischnou et Chiba ont coopéré de même à la création des sastras et des pouranas. Il n'est pourtant pas à présumer que les brahmines aient eu connaissance des livres de Moïse; mais s'il est vrai, comme j'ai essayé de le prouver, que les Hindous sont sortis de l'Iran peu de siècles après le déluge, il est plus que probable qu'ils emportèrent en émigrant les traditions que les enfans de Seth y avaient répandues.

Ces paroles du Créateur : *Faisons* l'homme à *notre* image, semblent à M. Maurice une preuve

nouvelle de cette pluralité de personnes. Et qu'on ne pense pas que Dieu a voulu se servir d'une expression faite pour donner une plus haute idée de sa majesté; il y aurait de l'impiété à croire que Dieu avait besoin d'employer le pluriel en parlant de lui pour paraître plus grand. Dieu, la vérité même, ne peut pas se servir de ces petits moyens par lesquels l'orgueil humain demande le respect et la considération.

Il est une foule de passages dans l'Écriture qui fournissent des argumens du même genre; tantôt c'est le Seigneur qui dit au Seigneur: *Assieds-toi à ma droite;* tantôt c'est le nom d'*Adonaï* qui signifie *mes seigneurs* employé au lieu de celui de *Jéhovah*, dont les Hébreux s'abstenaient par respect. Ici c'est Jacob qui donne à un lieu le nom de *Bethel*, parce que c'est là que *les dieux s'est* manifesté à lui; là, c'est l'Ecclésiaste qui dit : Souviens-toi de *tes créateurs* dans les jours de ta jeunesse, ou le Psalmiste qui s'écrie : « Qu'Israël se réjouisse *en ses créateurs.* »

A l'objection que les septante ont rendu le mot *Élohim* par *Théos* au singulier, on trouve la réponse dans les Talmuds. Les septante agirent ainsi de peur que Ptolémée-Philadelphe, par l'ordre duquel la version était faite, n'imaginât que les Juifs adoraient plusieurs dieux; et saint Jérôme affirme que les traducteurs eurent réellement ce motif,

parce que Ptolémée imbu des principes de l'école platonicienne était adorateur d'un seul Dieu.

D'autres circonstances fortifient les inductions qui naissent de tous ces passages : ce sont les paroles formelles de Philon Juif; les sentimens tout aussi peu équivoques des anciens rabbins; les doctrines répandues dans leurs livres, le *Séphir-Jetzirah* et le *Zohar;* les symboles ou hiéroglyphes où la trinité se trouvait clairement désignée; le premier symbole de *Séphiroth* ou les trois grandes lumières; la manière d'écrire le mot Jéhovah par trois *Jods* renfermés dans un cercle; les anciens caractères sacrés révélés par les anges, comme le Dévanagari des Hindous, et parmi lesquels le jod, première lettre de Jéhovah, est accompagné d'un triangle; les fréquentes comparaisons que font les rabbins des trois personnes de l'essence divine aux trois branches de leur lettre *schin;* la manière symbolique avec laquelle le grand-prêtre bénissait le peuple, prononçant par trois fois la formule sacrée et élevant les trois doigts du milieu de la main droite, coutume que les mahométans de l'Inde ont encore, s'il faut en croire le rapport du capitaine Innys, de Madras.

Il serait beaucoup trop long de suivre l'auteur anglais dans la discussion à laquelle il se livre sur

tous ces sujets, et principalement sur le symbole des chérubins décrits dans la vision d'Ézéchiel et sculptés dans le temple de Salomon, d'après Bochart, Calmet et Prideaux; il doit suffire des preuves que j'ai rapportées pour établir que l'idée de la trinité ne fut pas étrangère aux anciens Juifs, et qu'elle est exprimée dans leurs livres comme dans leurs monumens.

II. La même idée se retrouve dans les anciens oracles de Zoroastre; elle y est même rendue en termes très-précis. Ces oracles qu'on peut regarder comme la source de la théologie persanne, égyptienne et grecque, ne sont pas autre chose que les préceptes de morale et de religion donnés par l'ancien Zoroastre à ses disciples, ou plutôt à ses sujets (1). Ces oracles, écrits d'abord

(1) Il ne faut point confondre ce Zoroastre avec le réformateur de la religion des mages, le Zoroastre contemporain de Darius Hystaspes, le Zardusht des Indiens. Le premier beaucoup plus ancien fut, suivant quelques-uns, roi de la Bactriane et détrôné par Ninus qui le fit mourir. Au reste, on ne sait rien de positif sur son compte. Stanley, dans son Traité de la philosophie chaldéenne, dit que son nom dérive du mot hébreu *schur* qui a produit le chaldéen *zor* et qui signifie *contempler*, et du mot persan *isther*, qui veut dire étoile, et a servi probablement de racine au grec *αστρον*. Le nom que l'Écriture donne aux Chaldéens est *Chusdim*, ce qui pourrait faire croire que cet ancien Zoroastre, le Baal

en chaldéen, et traduits ensuite en grec par Bérose ou par Julien-le-Philosophe, ne nous sont parvenus que par fragmens (1).

» Partout où se trouve le Μονας Monad paternel ou primitif, lit-on dans ces oracles, ce Monad se multiplie et engendre deux personnes.... La Trinité de Dieu brille par tout l'univers, le Monad en est le chef.... Il fut conçu dans l'esprit du *Père* que toutes les choses seraient divisées *en trois* (ou entre trois), et toutes les choses furent divisées.... La Trinité se compose de la vertu, de la sagesse et de la vérité qui connaît toutes choses. »

Plusieurs autres passages de ces oracles, re-

ou Bélus qui fut suivant Pline l'inventeur de l'astronomie dans la Chaldée, est *Chus* fils de Cham, ou Bélus fils de Chus.

(1) On a prétendu qu'ils avaient été composés beaucoup plus tard par des chrétiens grecs, mais cette objection est sans fondement, puisque leurs fragmens se sont conservés dans les écrits des anciens philosophes de la Grèce. Stanley se montre persuadé que ce sont les restes de la théologie chaldéenne, théologie qui, suivant Proclus, fut révélée aux patriarches par la divinité même; et si cette conjecture de Stanley est vraie, il est plus que probable que c'est à cette source antique que Platon et Pythagore puisèrent une partie de leurs doctrines.

latifs soit à la création soit aux diverses fonctions des trois hypostases, correspondent si bien avec diverses énonciations de l'Écriture sur le même sujet, qu'on ne saurait douter que la doctrine qu'ils renferment ne soit sortie de la même source que la trinité hébraïque, c'est-à-dire de la doctrine des premiers hommes; et c'est incontestablement de la Chaldée que cette doctrine a passé dans l'Inde, si l'on peut raisonnablement fonder son opinion sur la ressemblance frappante qui existe entre les principes philosophiques des Chaldéens et ceux des brahmines. Chez les uns et chez les autres, ce sont les mêmes notions sur la lumière, sur les opérations du feu, sur la classification des élémens. Ils croyent de même à l'action des bons et des mauvais anges, à l'influence des astres, à la transmigration des ames par les sept *bobouns* ou globes de purification, à l'existence d'un enfer plein de serpens et de reptiles venimeux et à l'effet des enchantemens et des sortiléges.

III. La trinité égyptienne était représentée par un globe, un serpent et une aile; le globe était l'emblème de Dieu, parce son centre est partout et que sa circonférence ne peut être mesurée; le serpent désignait l'éternité et en même temps la sagesse; l'aile était le symbole de l'air ou de l'esprit. Ce système fut jadis attribué à Hermès

Trismégiste, le Taut ou Thot des Phéniciens, et très-vraisemblablement le premier Bouddha vivant au commencement du kali-youga (1).

Les peuples de la Thébaïde, qui se vantaient d'avoir reçu de lui toutes leurs connaissances, adoraient le Dieu incréé, tout-puissant, infini, *Cneph*, sous la figure d'un esprit de couleur bleue comme Vischnou, portant une ceinture et un sceptre et produisant un œuf par la bouche. De cet œuf sortit un autre dieu, nommé *Ptha*. Ce dernier mot est encore en usage, dit

---

(1) Taut passait pour l'inventeur des lettres ou caractères; mais il n'est pas facile de déterminer l'époque à laquelle il vivait. C'est dans ses écrits que Sanchoniathon, antérieur à la guerre de Troie, a trouvé, à ce qu'il dit lui-même dans les fragmens conservés par Eusèbe, ses matériaux pour l'histoire de Phénicie. S'il faut en croire Philon de Biblos, commentateur de Sanchoniathon, Taut se rendit de la Phénicie dans la Basse-Égypte où il fonda un puissant empire qui, d'après Eusèbe et Porphyre, avait Saïs pour capitale. Mis au rang des dieux après sa mort, il devint l'Anubis des Égyptiens.

Une circonstance à remarquer, c'est qu'il fut l'inventeur de la harpe ou lyre, placée ensuite au nombre des constellations sous le nom de *Testudo* tortue; et l'une des incarnations de Vischnou est celle de la tortue. Quant à l'ancien Hermès, car il y en a eu plusieurs comme on a vu plusieurs Bouddha et plusieurs Zoroastre, il fut aussi l'inventeur des lettres, et c'est encore à lui que les Égyptiens rapportent leurs premières connaissances théologiques.

le docteur Cudworth (1), parmi les Cophtes modernes pour exprimer l'idée de la divinité. Cneph reçut pendant long-temps un culte pur et sans mélange d'idolâtrie; mais enfin Cneph devint le dragon ailé, le serpent *Cnuphis* qui avait dans Éléphantine un temple superbe. Les Égyptiens, comme les Hindous, ne voulurent d'abord offrir aux regards qu'un emblème de la divinité; ils finirent par adorer la représentation à la place de l'objet représenté.

Cependant Cneph n'était point la grande divinité des Égyptiens; c'était Osiris, le grand Εικτον, source première de tous les êtres, créateur des dieux et des hommes, et première personne de la trinité. Dans un grand nombre de sculptures égyptiennes, il est représenté sur un bateau avec ses deux adjoints auprès de lui, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche.

Suidas, Eusèbe, Porphyre pensent que le dieu Ptha fut le même que le Vulcain de Memphis, ce qui prouverait encore que les Égyptiens avaient reçu leur philosophie des Chaldéens; car, chez ces derniers, Ptha est le grand principe du feu émané du soleil et répandu par tout l'univers. Le soleil lui-même n'était qu'Osiris, qui régna

(1) Dans son livre du *Système de l'univers.*

trente mille ans suivant Manéthon (1), et la trinité se composait de la lumière, du feu que plus d'une fois on appelait l'ame du monde et de l'esprit répandu dans tous les objets.

Au surplus le système de la trinité semble être inhérent à la théologie égyptienne, car indépendamment d'Osiris, de Cneph et de Ptha, on trouve encore les trois hypostases dans Osiris, Isis et Orus, infatigables adversaires du cruel Typhon. Plutarque explique cette seconde trinité par l'image de la terre que fécondent les rayons du soleil. Isis était considérée comme la mère de tout ce qui existe; sur le frontispice du temple qu'on lui avait érigé à Saïs on lisait ces mots: « Je suis ce qui a été, ce qui est et ce qui sera; nul mortel n'est capable de soulever le voile qui cache à l'œil des hommes ma divinité. »

Kircher dit avoir tiré des livres d'Hermès le passage suivant : « Il y a eu toujours une seule *lumière* intellectuelle devant la lumière intel-

(1) C'était le temps que les anciens astronomes, ceux au moins de l'école de Platon, croyaient nécessaire pour la grande révolution du soleil, en y ajoutant néanmoins 6525 ans que Manéthon distribue entre ses dynasties de demi-dieux et de Pharaons. Dans leur système de précession des équinoxes, ils pensaient que cet astre ne s'avançait d'un degré que dans l'espace de cent ans au lieu de soixante-douze.

lectuelle, et cette lumière a toujours été l'entendement lumineux de l'entendement; et leur union n'est pas autre chose que l'esprit qui lie toutes les choses (1). » Tous ces mots ne sont pas très-clairs, et ils ne semblent faits que pour peindre l'incompréhensible Eicton; on peut, je pense, les traduire ainsi : La *lumière* éternelle a dirigé ou éclairé l'*entendement* ou l'ame du monde, et l'union de cet ame avec la lumière a produit l'esprit qui constitue la chaîne des êtres. Je ne suis pas sûr que cette interprétation soit plus intelligible que le texte, mais évidemment elle donne l'idée positive d'unc trinité. Cela s'explique au reste par le passage de Jamblique *de Mysteriis* où, parlant d'Hermès et de ses opinions théologiques, il dit : « Hermès place à la tête de tous les dieux le dieu *Emeph* qui a produit l'ame céleste ou puissance créatrice; mais la première de toutes les intelligences, celle qu'il faut adorer en silence est, suivant Hermès, l'éternel Eicton. » Il ne me reste qu'à faire observer qu'Emeph produisant l'ame céleste, *Ammon*, *Ptha* et quelquefois *Osiris* suivant les diverses

(1) Una sola *lux* fuit intellectualis ante lucem intellectualem, et fuit semper *mens* mentis lucida ; et nihil aliud fuit ejus unio, quam *spiritus* omnia connectens. *OEdip. Ægyptiacus*, T. III, p. 576.

Macrobe. *cabirim*, devinrent les dieux pénates des Romains. Cicéron leur donne le nom de *Tretopatræus*, *Eubaleus* et *Dionisius*; on les considérait comme les *trois grandes puissances* qui veillaient à la conservation de l'univers physique. C'était du moins sous ce rapport qu'on les adorait dans Eusèbe. la Samothrace depuis un temps bien antérieur à celui d'Abraham. Les Romains semblaient avoir pour le nombre trois une sorte de prédilection : ils avaient les trois Parques, les trois Euménides, Varron. les trois Graces, et les Muses ne furent d'abord que trois.

La théologie grecque naquit incontestablement de celle des Chaldéens, des Indiens et des Égyptiens, et la doctrine de la trinité était trop accréditée chez ces divers peuples pour que les philosophes grecs ne l'eussent point transportée dans leurs livres et dans leurs écoles. Il paraît même évident que Platon avait eu connaissance des livres de Moïse et qu'il les avait lus, non dans une traduction grecque (1), mais dans l'original même qui ne différait que par le dialecte du

le culte qu'on rendait aux trois divinités du capitole, Jupiter, Junon et Minerve.

(1) Ceux qui l'ont dit ainsi n'ont pas réfléchi à ce que la première version grecque de ces livres n'eut lieu qu'au temps de Philadelphe deux cents ans après Platon.

Orphée fut le fondateur de la théologie grecque. Proclus (1) parle de plusieurs philosophes grecs qui avaient adopté très-expressément la doctrine des trois principes : Phanès, Uranus et Chronus. Un trait frappant de ressemblance entre Orphée et l'auteur du Bhagavat-Gita se trouve dans ce qu'ils disent l'un et l'autre de la nature de Dieu : « Je suis le père et la mère du monde, dit Krischna; je produis par ma propre nature; j'engendre et je reproduis tous les êtres. » D'après Damace et Proclus, Orphée enseignait que Dieu était mâle et femelle : c'est bien là le Brimh des Hindous dont le nom n'a point de genre.

On sait que les Grecs avaient leur triple hécate (2), et qu'ils célébraient tous les ans une fête en son honneur dans un lieu où se faisait aussi celle des trois Ἄνακες, ou dieux *Cabiri*, qu'on regardait comme étrangers, probablement comme Égyptiens, puisque Hérodote rapporte qu'ils avaient un temple à Memphis (3).

Ces trois *Cabiri*, dont le nom vient de l'hébreu

(1) Dans ses observations sur le Timée de Platon.

(2) Potter, dans son *Archœologie grecque.*

(3) Le docteur Horsley croit que ce dieu triple avait été apporté de la Samothrace dans la Phrygie par Dardanus plus de douze siècles avant J. C., et qu'ensuite les Troyens le firent passer avec eux en Italie. Il ajoute que des traces sensibles de la connaissance de la Trinité se retrouvent dans

Plotin, Numénius, Amélius, Porphyre, Jamblique et plusieurs autres philosophes contemporains ou postérieurs ont tous professé une doctrine à peu près semblable ; ils n'ont varié que dans la distribution de leurs hypostases et pour la nature des fonctions qu'ils leur ont attribuées. Leurs opinions se sont transmises aux philosophes latins de la même école.

V. La trinité persane est bien connue ; elle se composait des trois grandes divinités, Orosmade (1), Mithra et Ahriman ; les deux dernières étaient, à ce qu'il paraît, regardées comme inférieures à l'autre, et leurs fonctions même étaient souvent en opposition. On donnait à la seconde personne les fonctions de médiateur bienveillant entre Dieu et la créature ; souvent on le désignait par ce nom de *médiateur*. On peut remarquer dans cette doctrine la marche ordinaire de l'esprit humain, qui juge par les choses qu'il connaît de celles qui lui sont inconnues. C'est une idée assez naturelle de croire que, sur trois êtres, celui en qui réside le pouvoir sans limites de tout créer par sa volonté doit être le premier, le plus indépendant ; d'un autre côté, l'homme qui convaincu de sa propre faiblesse a levé ses yeux vers le ciel, a

(1) Le nom persan est Ormuzd ; ce sont les Grecs qui l'ont altéré en l'adoucissant.

dû penser que pour arriver jusqu'à cet être suprême dont il est si éloigné, il lui fallait une puissance intermédiaire qui lui prêtât son appui. De là, sans doute, sont nés Mithra et Vischnou dont les attributs sont les mêmes; de là encore ces génies qui président sur les planètes et sur les étoiles et qui, chez les peuples adonnés de bonne heure à l'astronomie comme les Chaldéens, ont reçu les premières adorations, d'abord regardés comme simples intercesseurs et bientôt placés par la superstition et par l'ignorance au rang des dieux mêmes.

Cette croyance qui faisait de Mithra un dieu médiateur était si générale parmi les Persans, qu'ils donnaient le nom de *Mithra* à tout individu Plutarque. qui leur servait de patron auprès d'un autre personnage, ou même à quiconque se trouvait placé entre deux personnes. Une autre épithète par laquelle ils désignaient souvent Mithra était celle de Τριπλασιος, ce qui indique bien clairement qu'ils supposaient dans ce dieu un triple caractère. Conformément à ces notions, ils croyaient qu'il y avait trois mondes, le *sensible* ou la terre, l'*aérien* ou le firmament, et l'*éthéré* qui est l'*akas* ou essence subtile des Hindous. Les propriétés de ces trois mondes étaient : *figure*, *lumière* et *mouvement*, ou bien *matière*, *forme* et *énergie*. Plus tard les rabbins

juifs ont divisé la nature humaine en esprit, en ame vitale et en forme corporelle.

VI. La doctrine de la trinité n'était point particulière à l'Inde, à la Perse, à l'Égypte et à la Grèce; on en voit des traces dans le Thibet, dans la Tartarie et jusque dans l'Amérique méridionale. On assure que le Lama du Thibet, qui est lui-même prêtre, patriarche et souverain, distribue au peuple des médailles sur lesquelles est empreinte la figure d'un dieu en trois personnes; et quelques missionnaires catholiques disent y avoir trouvé des notions vagues de la Trinité. Comme il n'existe point chez les Thibétiens de
M. Parsons. monumens qui indiquent qu'ils aient reçu dans aucun temps la connaissance du christianisme, il est probable que ces notions leur viennent de traditions plus anciennes. Quant aux Tartares, il y a parmi eux une race nombreuse qui s'étend dans une grande partie de la Sibérie, laquelle adore un dieu indivisible sous trois dénominations : *Artougon*, *Schougo-Teugon* et *Tangara*, créateur de toutes les choses, dieu des armées, amour divin procédant des deux autres.

M. Parsons a déposé dans le cabinet impérial de Saint-Pétersbourg une médaille qu'il dit avoir trouvée dans un château ruiné de la Sibérie, et qui d'un côté représente un dieu à trois têtes, et sur l'autre face porte une inscription en ca-

ractères du Thibet; dans cette inscription, il est fait usage du pluriel et du singulier; l'une des trois têtes est couronnée d'une espèce de tiare, et les deux bras qui y répondent sont croisés, comme pour indiquer que cette première personne a créé le monde et qu'elle en laisse le gouvernement aux deux autres.

La triple divinité représentée par cette médaille paraît être la même que celle d'Éléphanta; cela fait présumer que le système théologique des Hindous a été jadis répandu sur la plus grande partie de l'Asie. Mais il ne suffit pas d'avoir prouvé que l'Oden ou Woden tant célébré des Scandinaves est le Taut de Phénicie, l'Hermès d'Égypte, l'ancien Bouddha de l'Inde et le Mercure des Grecs pour établir que tous ces peuples ont eu originairement les mêmes doctrines religieuses; il faut démontrer encore que la Scandinavie a eu sa trinité; or elle est clairement exprimée par les trois personnes d'Odin, de Fréa et de Thor. *Thom. Maurice.*

La seconde personne Fréa se rapporte évidemment à la déesse Syria de Babylone ou à la Vénus Uranie des Persans; c'est d'elle que sortent tous les êtres comme d'une source féconde et inépuisable. De même que Voden ou Bouddha a donné son nom au jour que les Grecs et les Romains appelaient le jour de Mercure, de même Fréa a donné le sien au jour de Vénus : freytach, jour *Mallet, antiquités du Nord.*

de Fréa, le friday des Anglais. La troisième personne ou Thor est le Taranis des Celtes, le dieu du tonnerre, le *Jupiter tonans*; c'est aussi l'Indra des Hindous, quelquefois Vischnou, souvent Mahadéva ou Schiba. Les nations du nord de l'Europe ont appliqué le nom de cette redoutable divinité au jour que les Romains avaient consacré à Jupiter. Le Torsdag ou Thorsdag des Suédois et des Danois, et le Thursday des Anglais répondent à notre jeudi, *dies Jovis*. La doctrine de la trinité scandinave est développée dans le poëme runique d'*Edda* qui, comme le Bhagavat-Gita, renferme le précis de la mythologie du nord.

Cette idée si générale d'une trinité primitive avait franchi les limites de l'Océan; et, sans qu'il soit besoin d'examiner par quelle voie l'Amérique a reçu des habitans, il suffit de dire, d'après Acosta dans son *Histoire des Indes*, que les Péruviens adoraient le soleil sous trois formes : *Apomti* père ou seigneur soleil; *Chourounti* fils du soleil et *Intiquaoqui* frère du soleil. Ils avaient à Cuquisaco un temple où l'on voyait une grande idole qu'ils appelaient *Tangatanga*, un en trois et trois en un; ce qui excite dans le pieux écrivain une véhémente indignation contre le démon qui a ainsi abusé de nos saintes doctrines.

Je ne dirai qu'un mot des Chinois. Ils sont di-

visés en deux grandes sectes : celle des *immortels* qui est la plus ancienne, et celle des partisans de Fo, le second Bouddha. Ceux-ci passent en général pour athées; on croit toutefois qu'ils adorent Dieu sous l'image d'une pierre. Il est très-difficile de connaître positivement leurs opinions; car semblables aux anciens Égyptiens ils ont une doctrine exotérique ou externe, et une doctrine esotérique ou intérieure qu'ils ne communiquent pas. Les immortels moins nombreux reconnaissent pour fondateur Lao-Kiun, qui vivait six cents ans environ avant J. C. et professait, dit-on, les mêmes principes qu'Épicure; ses disciples actuels sont matérialistes. L'une de ses principales maximes renfermait pourtant, bien qu'obscurément, le dogme de la trinité : « *Tao*, la raison éternelle, a produit *un*, un a produit *deux*, deux a produit *trois*, trois a produit toutes choses. » C'est là du moins ce que rapporte Le Comte dans ses *Mémoires de la Chine*.

VII. On vient de voir le dogme d'un Dieu en trois personnes ou en trois attributs dans toutes les religions de l'Asie, formant une partie plus ou moins essentielle de la croyance et du culte. Toutefois, il faut convenir qu'il n'est exprimé nulle part avec autant de précision et de clarté que chez les brahmines; que nulle part on n'a eu une idée aussi nette des trois pouvoirs de *créer*

de *conserver* et de *reproduire*. Quant à l'époque à laquelle remonte l'établissement de ce dogme, elle échappe à toutes les recherches, car le dogme existait incontestablement avant les constructions d'Éléphanta, et il est impossible de dire quand ces constructions furent faites.

Les brahmines ont pour le nombre *trois* autant de prédilection qu'en eurent les Romains; ils n'ont que *trois* védas originaux, le dernier (l'Atarva) étant regardé comme apocryphe; ils doivent accomplir leurs devoirs pieux *trois* fois le jour et dans leurs cérémonies d'ablutions ou de purifications se plonger *trois* fois dans les eaux; ils portent constamment le *zennar*, cordon composé de trois tresses. Chaque tresse, dit Aboulfazil, a vingt-sept fils, tordus ensemble par trois et ensuite par neuf; les trois cordons qui en résultent sont tortillés de nouveau pour ne faire qu'un seul cordon qui se termine à chaque bout par un nœud. Ce nœud a la forme du jod des Hébreux (1).

Ils ont, comme les Juifs, une figure mystique qui peint à l'esprit et à l'œil la divinité en trois personnes. Les Juifs se servaient de trois jods, et

(1) Il est à remarquer que les Juifs portent sous leurs habits deux morceaux carrés d'étoffe qu'ils appellent *arbakanfoth* (les quatre coins), l'un sur la poitrine, l'autre sur le dos; c'est à ces deux morceaux d'étoffe que sont attachés les fran-

il leur était défendu de prononcer le nom de Jéhovah. Les brahmines ont le mot *Om*, formé de la conjonction des trois lettres A, U, M, qui désignent Vischnou, Schiba et Brahma, nom si vénéré parmi les Hindous que jamais il ne sort de leur bouche; ils se contentent d'en faire l'objet de leurs méditations. Les Égyptiens avaient aussi leur *On*, qui signifiait le soleil. Krischna s'exprime ainsi dans le Bhagavat : « Je suis l'*un* sacré qui seul est digne d'être connu. Je suis la figure *om*. Je suis le *Reig*, le *Yajusch*, le *Saman Véda.* » Ces trois derniers noms sont ceux des trois premiers védas, et ils forment le nom composé de *Rigyajuschama*, qui s'applique à la collection entière, l'*Atarva* non compris.

Sur la côte d'Orissa on donne à la trinité hindoue le nom de *Sariharabrama*; et sur la côte de Coromandel celui de *Trimourti*, *Trétratréyam* en sanscrit. Dans le royaume de Travancor, elle est adorée sous la forme d'un serpent à trois têtes. On y célèbre annuellement une grande fête qu'on appelle *Anandavourdon;* elle attire toujours un concours prodigieux, ce qui n'arriverait *Sonnerat.*

ges qu'ils doivent aussi porter d'après la loi, et ils baisent ces franges à trois reprises pendant leurs prières. Quelque cause semblable a pu faire ordonner l'usage de l'arbakanfoth et du zennar.

pas sans doute si les Hindous n'adoraient pas les trois pouvoirs. A la vérité, entraînés par goût dans le vaste champ des fictions mythologiques, ils ont multiplié les symboles figuratifs de leur trinité, comme ils ont varié sur les attributs qu'ils prêtent à ses membres. Forster parle d'une trinité composé de *Narayen*, de *Maha Lacschimi* et d'un serpent (1).

Cet article paraîtra peut-être un peu long; mais plus on cherche aujourd'hui à représenter les Hindous comme de grossiers idolâtres, plus il convient à celui qui, en écrivant, n'obéit à l'impulsion d'aucun préjugé ni d'aucun parti, de mettre sous les yeux des lecteurs les preuves nombreuses de la justesse de l'opinion qu'il a lui-même embrassée, et de démontrer que dans tous les temps les Hindous n'ont adoré qu'un seul dieu en trois personnes.

---

(1) Le Narayen est sans contredit le dieu suprême; la seconde personne, qui est une belle femme, ressemble à l'*Imma* des Hébreux. On a vu qu'Orphée faisait Dieu mâle et femelle. Quant au serpent, c'est le symbole dont se servaient ordinairement les Égyptiens pour exprimer le *Logos* ou le Verbe de Dieu.

§ III. — Du culte du feu ou du soleil, et des superstitions sabéennes.

Les deux sources principales de toutes les mythologies sont, d'une part, l'admiration excessive pour les corps célestes et principalement le soleil, de l'autre, la vénération profonde que les hommes ont eue pour leurs ancêtres, surtout pour les conquérans et les législateurs. Cette opinion est pleinement confirmée par le fait ; la Chaldée, la Phénicie, la Perse, l'Inde, l'Égypte en fournissent la preuve incontestable. Peint sous diverses formes, représenté sous plusieurs aspects, l'astre brillant du jour a reçu, dès les premiers âges, le tribut des adorations de l'homme.

Le siége de ce culte religieux fut dans la Chaldée. La ville d'*Ur* ne tire pas seulement son nom d'un mot qui signifie *feu* ou *lumière*, mais encore l'adoration du feu y était si généralement pratiquée, que Nemrod fit jeter dans une fournaise ardente le pieux Abraham qui refusa d'adorer le soleil, et qui ne fut sauvé de cet affreux danger que par sa confiance dans le vrai Dieu. Les temples de la Chaldée s'appelaient *chamanim*, mot dérivé de *chaman* qui signifie feu allumé par les rayons du soleil. Au lieu de ces cha-

Bochart, géog. sacr.

manim, qui n'étaient guère que des sanctuaires portatifs où brûlait sans cesse le feu sacré, les Persans et les Hindous érigèrent plus tard des temples superbes (pyrœias ou puratheias). Thomas Maurice rapporte qu'un de ses compatriotes qui avait visité un de ces temples de Parsis dans le Guzzerat, entendit les prêtres qui le desservaient se vanter d'y entretenir le feu depuis huit cents ans, sans l'avoir laissé jamais s'éteindre.

Les patriarches qui séjournaient dans la Chaldée avaient également pour le feu une vénération profonde; ils voyaient en lui une image de la divinité, une de ses plus belles productions et l'agent universel de Dieu dans toutes les opérations de la nature. C'est à ces idées mal entendues par le vulgaire, qu'on doit attribuer ce penchant presque irrésistible qui poussait constamment les Juifs vers l'idolâtrie; et de même que les autres peuples de l'Asie prenaient le feu pour le symbole de la divinité, ils donnaient à leur propre dieu le nom de *feu dévorant*, tandis que d'un autre côté ils donnaient au soleil celui de dieu, car ils l'appelaient *Él*, d'où peut-être est venu, par le canal des Phéniciens, le grec *Aellios*, dont les latins firent leur *Hélius* (1).

(1) Cette vénération des Juifs pour le feu était si profonde et si bien enracinée dans leurs cœurs que lorsqu'ils se réuni-

A mesure que l'homme s'est enfoncé dans la recherche des causes secondaires et dans l'analyse des objets matériels, il a dû négliger l'idée de cette cause primitive, déjà si élevée au-dessus de lui par sa nature incompréhensible, et substituer peu à peu le culte du symbole au culte de l'être représenté. Les Chaldéens croyaient que le soleil, la lune et les autres planètes étaient des intelligences, ministres du dieu suprême, et qu'elles avaient sous leurs ordres trente étoiles qui faisaient les fonctions d'assesseurs ou de conseillers, *boulaious theous*, et veillaient les unes sur les choses de la terre, les autres sur les régions supérieures. *Diodore.*

Ces trente étoiles séjournaient dans le grand cercle du zodiaque; mais il y en avait parmi elles douze principales autour desquelles les planètes faisaient leur révolution. Une partie de ces mêmes étoiles se trouvait dans l'hémisphère nord, l'autre dans l'hémisphère sud. Elles avaient le nom de *Juges suprêmes de toutes choses;* les douze qu'on pouvait voir étaient censées étendre leur juridiction sur ce qui avait vie; les douze qu'on

---

rent en corps de nation et que des lois leur furent données, il fallut leur permettre de conserver l'espèce de culte qu'ils rendaient à cet élément, à la charge, dit Thomas Maurice, de purifier ces pratiques par l'intention.

ne voyait pas avaient les morts dans leur domaine. Deux de ces étoiles remplissaient les fonctions de messagers, montant et descendant alternativement une fois tous les dix jours, et parcourant ainsi toute l'étendue céleste. Ces messagers étaient appelés αγγελος. Quatorze de ces étoiles avec un angélos étaient toujours au-dessus de l'horizon; les autres étaient dans la partie inférieure. Tel était le fond des superstitions sabéennes.

Après Dieu, ce feu éternel et vivifiant qui pénètre partout, les Chaldéens plaçaient la lumière au milieu de laquelle flottaient les corps célestes; c'était la matière éthérée des philosophes de l'école de Zénon, et l'air subtil ou l'akash des brahmines. De cette lumière, émanation de Dieu, s'étaient formées les monades et toutes les divinités inférieures, les anges, les bons génies et les ames des hommes. Ces êtres surnaturels étaient gouvernés par Ormuzd, dieu de la lumière et de la bienveillance. Mais tout comme il y avait des anges de lumière, il y avait des anges de ténèbres. On en comptait six principaux ; les deux premiers habitaient sous la lune et près de la terre; ils formaient les nuages, la tempête et la nuit; le troisième, esprit impur et malin, rôdait autour de la terre; le quatrième résidait dans l'océan, dont il soulevait les flots à son gré; le cin-

quième, habitant des cavernes souterraines, produisait les tremblemens de terre; le sixième, peu actif, n'était point sorti du milieu du chaos. Ces mauvais génies avaient pour chef Abriman.

Les Hindous avaient adopté des Chaldéens ou tiré de la même source leur division des esprits en bons et mauvais : savoir les *Sours* qui tenaient probablement leur nom de *Sourya*, le soleil, et les *Assours*, qui obéissaient au superbe Moïsassour, le Lucifer indien. Les premiers reconnaissaient pour leur supérieur Brahma ou Vischnou, et se montraient toujours remplis de bienveillance et de zèle pour l'homme.

Le feu était si vénéré parmi les Persans qu'il leur était défendu d'y jeter de l'eau, lors même que leur maison serait devenue la proie d'un incendie. Cependant les anciens mages ne niaient point l'existence d'un premier principe; mais ils regardaient le soleil comme son image visible, ou, pour mieux dire, ils croyaient que Dieu avait son trône dans le soleil et que les bienheureux y auraient leur paradis. Les anciens bracmanes montrèrent pour cet astre la même vénération; une secte d'Hindous, nommés *sauras*, fait encore aujourd'hui de Sourya l'objet particulier de son culte. Le biographe du fameux Apollonius de Thyane décrit pompeusement un temple du soleil qui se trouvait dans les ét[illegible] d'un successeur

Le docteur Hyde.

de Porus. Aboulfazil cite comme une merveille un autre temple situé près de Jaghernaut (1).

On a vu deux races de souverains, issues du soleil et de la lune, tenir pendant le second, le troisième et une partie du quatrième âge, l'antique sceptre d'Ayodhya et de Pratschitzana; preuve manifeste de la vénération que les anciens habitans de l'Inde eurent pour la lune et pour le soleil. L'Ayin-Akbéri fait mention d'un lieu célèbre de l'Oude, nommé Sourya-Kounnd, extrêmement fréquenté par les adorateurs du feu. Holwell parle d'une grande fête, appelée Sourya-Podja, qu'on célèbre tous les ans le septième jour de la lune de janvier.

Quand on examine attentivement les caractères distinctifs des dieux du paganisme, on commence par se convaincre que tous ces dieux mâles ou femelles peuvent se réduire à un seul, et bientôt après on reconnaît qu'ils ne sont pas autre chose que la personnification des pouvoirs de la nature et principalement du soleil. Le mot mystique *om*, que les modernes brah-

---

(1) M. Gladwin, son traducteur, observe qu'il ne reste pas même des vestiges de ce monument, dont il croit au surplus qu'Aboulfazil exagère la magnificence; mais il voit dans ce fait la preuve non équivoque du culte que le soleil reçut autrefois dans l'Hindoustan.

mines appliquent à la trinité de Brahma, Vischnou et Schiba, était considéré par leurs ancêtres comme un symbole mystérieux du soleil.

Les Sauras ne sont pas les seuls, parmi les Hindous, qui conservent des restes des superstitions sabéennes; on en trouve des traces sensibles dans une foule de pratiques religieuses des brahmines eux-mêmes. Lorsqu'ils mettent pour la première fois leur zennâr ou cordon sacré, ils récitent le gaytéri, espèce d'hymne au soleil. Au lever de l'aurore ils se tournent vers l'orient, et prenant de l'eau dans le creux de leurs mains ils attendent que le soleil paraisse pour faire des libations en son honneur. Quand il naît un enfant dans leurs familles, ils ne manquent pas de l'exposer aux rayons de cet astre. Ils conservent aussi dans leurs pagodes une espèce de feu sacré; ils l'allument par le frottement de deux morceaux de bois qu'ils font tourner rapidement l'un sur l'autre, et c'est de ce feu qu'ils se servent pour toutes leurs cérémonies.

« Dieu, dit Krischna à son fidèle Arjoun dans le Bhagavat, Dieu est dans *le feu* de l'autel, et ceux qui font leurs offrandes au feu, les font à Dieu même. » L'ouvrage entier est plein d'allusions au feu, au soleil et à la lumière. Il est dit, dans l'Hitopades, que *le feu* est supérieur aux

brahmines, autant que les brahmines le sont aux autres hommes. Wilkins observe à ce sujet que le feu a été regardé anciennement comme une divinité, et que les védas enjoignaient aux Hindous d'avoir chez eux, et d'entretenir durant tout le temps de leur vie, un feu allumé par le frottement de deux morceaux de bois. La manière d'honorer ce dieu n'était pas toujours la même; si l'hommage s'adressait au soleil, il fallait se coucher sur le dos; s'il avait le feu pour objet, on se plaçait dans une situation contraire.

Le drame de Sacontala offre des preuves aussi claires et non moins nombreuses de l'opinion des anciens Hindous sur la nature divine du feu, et sur le dieu à *mille rayons de lumière;* je n'en citerai qu'un passage. « Ma bien-aimée, dit à sa fille le vieux Canna, viens avec moi auprès de ce feu sacré qui brûle sur l'autel. Puissent ces feux divins te protéger! feux qui naissent dans les cœurs purs et religieux; feux qui consument le bois consacré et les faisceaux mystérieux de l'herbe *coussa;* feux qui détruisent le péché, quand le beurre offert en sacrifice s'exhale en fumée! »

Les livres sanscrits fourniraient beaucoup d'autres preuves de l'existence d'un culte public rendu au soleil et aux étoiles; mais il faut convenir que depuis bien des siècles il a été

remplacé par un culte plus raisonnable, et que le soleil et le feu n'ont été enfin considérés par les brahmines sages que comme des objets créés, indignes de l'adoration de l'homme.

« Le soleil n'est qu'un corps sans vie et sans connaissance, placé entre les mains de dieu comme un flambeau dans celle d'un homme. » Les Égyptiens de Canope ne paraissaient pas plus convaincus que le brahmine qui tenait ce langage de la divinité du feu, bien que la première personne de leur trinité fût Osiris ou le soleil. Le fait suivant ne permet pas d'en douter. Les prêtres de la Chaldée parcouraient avec leur dieu les contrées voisines de celle qu'ils habitaient, soutenant que le feu était le premier et le plus puissant de tous les dieux; et lorsque, pour montrer cette supériorité, ils le mettaient aux prises avec les idoles des autres peuples, le feu, produisant son effet ordinaire, ne manquait pas de détruire ces idoles. Les Chaldéens arrivèrent à Canope, ville située auprès de la mer, non loin du bras occidental du Nil, et sur l'emplacement si tristement célèbre dans notre histoire de la moderne Aboukir. On y adorait le dieu Canope, c'est-à-dire l'eau déifiée; ses prêtres acceptèrent sans balancer le défi qu'on leur présenta. Ce dieu était représenté sous la forme d'un grand vase surmonté d'une tête humaine

Suidas.

et orné de deux bras en guise d'anses. Il fut percé de deux petits trous qu'on boucha avec de la cire, et les cavités de son corps furent remplies d'eau. Ce fut dans cet état qu'on plaça Canope au milieu d'un brasier ardent. La cire fondit sur-le-champ, l'eau coula, le feu s'éteignit et Canope fut proclamé vainqueur.

CHAPITRE III.

DE LA MYTHOLOGIE DES HINDOUS.

La mythologie des nations est presque l'histoire de leur enfance; c'est le tableau des faiblesses et des erreurs de l'esprit humain dans les premiers âges. Quand l'homme sortit des mains de la nature, rempli de passions et de besoins, et qu'il entra sans guide et sans appui dans la carrière orageuse de la vie, toute son attention dut se porter sur lui-même. Éprouvé successivement par la douleur et par le plaisir, il chercha la cause des sensations qui arrivaient à son ame, et cette étude le conduisit à la contemplation des objets physiques. Pour obtenir le plaisir, pour éloigner la douleur, il interrogea tout ce qui l'entourait, tout ce qui agissait sur ses organes; ce qui lui parut grand, merveilleux, incompréhensible obtint des hommages déterminés par ses propres affections; il divinisa tout ce qu'il aima, tout ce qu'il craignit. Mais ces dieux, enfans de ses préjugés, durent répondre par leur caractère à ses espérances ou à ses ter-

reurs : ils eurent, comme lui, des passions et des vices.

Un petit nombre de sages conservèrent au fond de leur cœur quelques rayons affaiblis de la raison primitive, et cédant à la secrète impulsion de leur conscience ils tâchèrent de s'élever à la connaissance des vérités éternelles. Mais que pouvaient les lueurs incertaines qui les éclairaient contre les ténèbres qui couvraient le monde? Que pouvaient leurs fragiles vertus contre le débordement général de l'idolâtrie sur les esprits? Que pouvaient pour eux-mêmes leurs propres efforts lorsque, de toutes parts pressés par l'erreur, ils voyaient les vérités qu'ils tâchaient de saisir glisser devant leurs yeux et se perdre au milieu des ombres; lorsque les plus sages des hommes recevaient la ciguë des mains du fanatisme et de l'intolérance?

Pour arrêter les progrès du mal, il fallait un pouvoir surhumain. L'évangile parut, et la face du monde fut changée; le culte du vrai dieu se dégagea de l'impur alliage des superstitions. Toutefois quelques peuples, trop éloignés des lieux où la parole divine épurait la morale et l'intelligence, ou ne connurent pas ou ne reçurent que tard les vérités révélées. Les Hindous furent de ce nombre; il est très-douteux que l'apôtre Thomas leur ait apporté des connaissances, que

d'ailleurs l'orgueil des brahmines aurait rejetées. On a vu combien les Hindous et surtout leurs prêtres sont attachés à la religion de Brahma; les premiers par conviction et peut-être par indolence, les seconds par intérêt et par vanité.

J'ai cru qu'on ne lirait pas sans une surprise mêlée de curiosité, les détails mythologiques de la religion qui depuis tant de siècles domine sur les peuples de l'Hindoustan; de cette religion qui, aussi ancienne que celle des Persans et des Égyptiens et bien antérieure aux dieux de l'Olympe et du Capitole, survivant aux révolutions politiques, triomphant de l'intolérance mahométane, se montre encore pleine de vie quand toutes les autres ont disparu de la terre. Mais l'étonnement sera porté au comble, lorsqu'auprès des plus saines doctrines sur la nature et les attributs de la divinité, auprès d'une morale toujours pure et souvent sublime, on trouvera les conceptions mythologiques les plus étranges, tout ce qu'une imagination délirante peut enfanter de plus incohérent et de plus bizarre. L'esprit qui a présidé aux opérations chronologiques des brahmines, se retrouve en entier dans les pouranas; on voit partout l'homme flottant dans le vague et pour ainsi dire perdu dans les régions inconnues de l'immensité.

Ce chapitre contient l'histoire des divinités du

second ordre et des trois grandes déesses des Hindous; il sera terminé par l'analyse de quelques parties assez extraordinaires de leur mythologie, et par la description de leurs fêtes principales. La seule chose que je prie le lecteur d'observer, c'est que les connaissances philosophiques furent l'apanage exclusif des brahmines et que l'histoire des dieux ne fut inventée que pour le vulgaire.

§ I. — Des dieux du second ordre.

Ganesha (1) est un dieu bienfaisant, dont l'emploi consite à offrir à l'Éternel les prières des hommes; il est représenté sous les traits d'un homme petit, ramassé, ventru, de couleur jaunâtre, ayant quatre bras et une tête d'éléphant avec une seule défense. Il perdit l'autre, dit-on, en défendant contre Parassou-Rama l'entrée du palais de Schiba.

---

(1) Suivant M. Jones, Ganesha est le dieu de la sagesse; M. Holwell dit qu'il donne la pureté et la sincérité du cœur; M. Ward le nomme le dieu de la sottise, parce qu'on le représente avec une tête d'éléphant et que cet animal, dit-il, est regardé par les Hindous comme stupide. Si la chose était vraie, elle ferait peu d'honneur au jugement des Hindous qui ont tous les jours sous les yeux la preuve cent fois répétée de l'admirable instinct de cet animal.

Il est fils de Dourga. Voici comment on rapporte l'histoire de sa naissance : cette déesse, sortant du bain, voulut s'essuyer avec une herbe dont le suc est jaune; elle en pétrit dans ses doigts quelques feuilles tendres; elle en fit par distraction une espèce de pâte à laquelle elle donna la forme d'un enfant. Elle réussit assez bien pour être tentée d'animer cette figure, ce qu'elle exécuta; Ganésha fut le nom qu'elle donna à ce nouveau-né. Les dieux étant venus la visiter quand ils eurent appris qu'elle avait un enfant, Schani, l'un d'eux, se tenait à l'écart pour ne pas le regarder; il savait que si ses yeux s'arrêtaient sur l'enfant, celui-ci resterait sans tête. Dourga ne voulut point le croire; elle imagina que Schani n'agissait ainsi que par mépris, de sorte que Schani, irrité par les injures qu'elle lui adressa, regarda Ganésha dont la tête fut aussitôt consumée et réduite en cendres. La déesse éclata en menaces; Brahma, voulant tout concilier, dit à Schani d'aler prendre la tête du premier animal qu'il trouverait couché et tourné vers le nord (1); Schani obéit et rencontra un éléphant, la tête de cet animal remplaça aussitôt celle

(1) Les Hindous croient que si un individu s'endort la tête tournée vers l'orient, il obtiendra des richesses; la tête tournée vers le midi lui promet une longue vie, vers l'occi-

de l'enfant. Dourga n'était pas trop satisfaite, mais pour la consoler entièrement Brahma lui promit que son fils recevrait les adorations des hommes, toutes les fois qu'ils voudraient invoquer les dieux.

Ganésha est regardé en effet comme un génie protecteur placé entre les dieux et les hommes. Toutes les fêtes religieuses, toutes les cérémonies, tous les sacrifices, les actes même de la vie civile commencent par une invocation à Ganésha. Les Hindous n'écrivent pas une simple lettre que le nom de ce dieu ne soit mis en tête; ils n'ouvrent pas un livre pour le lire, que Ganésha ne reçoive un tribut d'adoration; ils placent son nom en grosses lettres sur le seuil de leurs portes, et plusieurs le choisissent pour leur patron et leur gardien. Ceux-ci portent le nom de *ganapatyas*.

Ce Dieu n'a point de temples dans le Bengale; mais il en a du côté de Bénarès; son idole se trouve d'ailleurs presque toujours à côté de celle de Schiba.

II. *Kartikéya* est le dieu de la guerre; on le représente tantôt avec six visages, tantôt avec un

---

dent des traverses et des malheurs; mais si par accident il la tourne du côté du nord, c'est le plus fâcheux pronostic, car il mourra bientôt.

seul; il est de couleur jaune, à un paon pour monture, et porte dans ses mains un arc et des flèches. On ne sait pas trop pourquoi les Hindous en ont fait leur Mars, car à peine parle-t-on de lui ou de ses exploits. On lit dans un livre intitulé *Koumara Sambhava* qu'un géant nommé Taraka ayant obtenu la bénédiction de Brahma abusa tellement de sa puissance, que les dieux tremblans pour eux-mêmes eurent recours à Brahma, qui leur dit qu'il ne pouvait pas retirer à Taraca le don qu'il lui avait fait; mais il leur conseilla d'attendre que Kartikéya fût né de Schiba. On ne dit pas si Kartikéya tua le géant.

Ce dieu est fils de Schiba et de Dourga. On raconte que cette déesse voulant obtenir la main de Schiba et ne pouvant lui inspirer de l'amour, parce que Schiba (dans ce temps-là) passait sa vie au sein de la retraite, des austérités et de la pénitence, elle tenta de lui plaire en se livrant au même genre de vie. Lorsqu'elle prit le chemin de la forêt où Schiba se tenait séparé des dieux et des hommes, sa mère lui dit : Comment peux-tu te déterminer à courir au milieu des bois pour accomplir tes devoirs religieux? Crois-moi : fais tes prières à la maison, et certainement tu obtiendras le dieu que tu désires. Songe que tu es trop délicate pour supporter les austérités auxquelles tu vas te condamner. *La jeune fleur*

soutient le poids d'une abeille; mais si un oiseau vient se percher sur sa tige, la tige se rompt. Dourga ne suivit point le conseil de sa mère, et elle obtint le prix de sa persévérance.

Kartikéya n'a point de temples ni de culte particulier; sa statue se voit communément auprès de celle de sa mère; on célèbre pourtant une fête en son honneur. La principale cérémonie de cette fête consiste à lancer dans le Gange la statue du dieu; ce qu'on fait avec beaucoup d'appareil. On s'adresse souvent à lui pour obtenir la santé et pour avoir des enfans, car on lui croit le pouvoir de faire cesser la stérilité des femmes.

III. Agni, fils de Kaschiapa et d'Aditi, est le dieu du feu; il est représenté sous la forme humaine; on le fait petit et gros, avec le teint jaune, les yeux, les sourcils, les cheveux et la barbe rouge-brun foncé. De son corps jaillissent sept rayons de gloire, et de la main droite il tient une lance. Il a, comme les autres dieux, un culte particulier; mais c'est au moment de consommer le sacrifice ou l'holocauste que les brahmines lui adressent leurs prières. On l'invoque de même toutes les fois qu'il s'agit d'entreprendre un ouvrage où le secours du feu est nécessaire, comme lorsqu'on doit chauffer un four à briques ou à chaux.

Les brahmines qui, dans leurs cérémonies,

se servent de feu sont appelés *sagnicas;* ils sont censés s'attacher plus spécialement au service d'Agni. On dit qu'autrefois un de ces brahmines, nommé Brighou, maudit son dieu parce qu'il n'avait pas protégé sa femme contre les entreprises d'un géant, et l'effet de cette imprécation fut tel qu'Agni eut besoin de recourir à Brahma. Les Hindous paraissent, en général, persuadés que les prières des hommes pieux ont une très-grande efficacité, et que les dieux même ne peuvent point se garantir des malédictions d'un sage qu'ils auront offensé. Si les Hindous adoraient leurs idoles, comme le soutient M. Ward, s'ils regardaient même comme des dieux tout-puissans les personnages qu'elles représentent, ils ne pourraient penser, sans avoir tout-à-fait perdu la raison, que l'anathême proféré par un homme fût capable de les atteindre. Il est néanmoins certain qu'ils attribuent à la prière un pouvoir sans limites; long-temps avant M. Ward, Holwell et le colonel Dow en avaient fait la remarque; et cela doit faire supposer que la prière s'adresse à un être supérieur aux dieux, car ne pouvant devenir efficace que par la volonté de celui auquel on l'adresse, il serait trop ridicule, trop insensé de la diriger vers celui-là même qu'on veut maudire.

Agni est un époux très-complaisant pour sa

femme Souaha, ce qui lui attire beaucoup d'invocations de la part des femmes qui sont moins heureuses que la sienne. Il est aussi considéré comme un des gardiens de la terre; il préside au sud-est.

IV. Pavan est le dieu des vents, et de plus le messager des dieux. Comme sa mère Aditi avait obtenu par ses prières la promesse qu'il deviendrait plus puissant qu'Indra, dieu du ciel, celui-ci s'introduisit dans le sein d'Aditi avant la naissance de Pavan, et il divisa l'enfant en quarante-neuf parts; Pavan naquit en conséquence sous quarante-neuf formes (1). Il est, comme Agni, l'un des dieux gardiens de la terre, et il préside au nord-ouest. Les brahmines font des libations d'eau en son honneur, quand ils accomplissent leurs dévotions journalières.

Ce dieu fut une fois en guerre avec le génie de la montagne Somméir ou Soumérou, qui prétendait être au-dessus de lui. Pavan attaqua la montagne par des tempêtes si violentes que la terre trembla; la montagne craignit d'être renversée, elle demanda et obtint du secours; mais Pavan profita du moment où tous les dieux se

(1) La rose des vents chez les Hindous a 49 points au lieu de 32. Cela vient, disent les pouranas, de la division en 49 parties du corps de Pavan.

trouvaient à la noce de Schiba pour redoubler d'efforts, et il finit par enlever le sommet de la montagne, qui tomba dans la mer et forma l'île de Lanca ou Ceylan.

V. Varouna est le dieu des eaux; il est blanc, a pour monture un poisson, et tient un roseau dans la main droite. Le peuple l'invoque dans les temps de sécheresse pour obtenir de la pluie; il est au nombre des gardiens de la terre. Le géant Ravan, roi de Ceylan, faisait trembler tous les dieux, parce qu'il tenait de Schiba un talisman qui lui donnait le pouvoir de tout faire. Varouna s'introduisit dans son corps et le fit enfler si prodigieusement que Ravan fut obligé, pour se débarrasser de son hôte incommode, de déposer le talisman dans les mains d'Indra qui s'était caché sous la figure d'un brahmine.

VI. Yama est le Pluton et le Minos des Hindous; c'est lui qui juge les morts. Il est de couleur verte, et vêtu de rouge; il a l'œil enflammé, l'aspect effrayant. On le représente monté sur un buffle, armé d'une massue et la couronne sur la tête. En sa qualité de juge suprême, il reçoit tous les jours les adorations des Hindous; comme dieu gardien de la terre, il préside au sud. Beaucoup d'Hindous n'adorent que lui; ils donnent pour raison que Yama seul décide irrévocablement du sort qui les attend dans l'autre vie, qu'ils

n'ont donc rien à craindre, rien à espérer que de lui.

Les ames des morts, disent les Hindous, emploient quatre heures quarante minutes (1), ou cinq heures moins cinq minutes à parcourir la distance qui sépare la terre du lieu où se tient Yama; c'est pour cette raison qu'ils ne brûlent aucun mort avant l'expiration de ce temps. Ce dieu a un assesseur nommé Chitra-Goupta, qui tient note de toutes les actions des hommes; il a aussi des officiers qui conduisent les ames en sa présence; et souvent les Hindous, à leur dernière heure, croient voir ces officiers autour d'eux attendant leur ame pour s'en saisir.

On lit dans le Mahabarat qu'après que Brahma eut créé les trois mondes, c'est-à-dire le ciel, la terre et le patalan, il s'aperçut qu'il lui manquait un lieu pour rendre la justice aux morts; qu'alors il ordonna à Vischouakarma, l'architecte des dieux, de construire un palais. Quand il fut fini, Brahma l'alla voir; les génies et les géans qui l'accompagnaient le trouvèrent si beau qu'ils le demandèrent pour eux; et comme sur le refus de Brahma ils menacèrent de s'en emparer de force, le dieu ordonna à son architecte de l'entourer d'un large fossé plein d'eau. Agni reçut

(1) J'ai dit que l'heure est de 45 minutes.

ensuite le commandement d'entrer dans cette eau qui devint bouillante. Les ames sont obligées de traverser ce fleuve brûlant pour arriver jusqu'à Yama. Aussi les Hindous ne manquent pas de faire des offrandes pour obtenir un passage facile; ils croyent que le don d'une vache noire aux brahmines suffit pour refroidir l'eau. Dans le Bengale, il est très-ordinaire de voir des Hindous traverser les rivières en s'accrochant à la queue d'une vache, et beaucoup d'entre eux tiennent une queue de vache à la main quand ils se sentent près de mourir.

Le pouvoir d'Yama s'exerce sur toutes les ames des morts, excepté néanmoins sur celles des dévots qui meurent en invoquant le nom de Vischnou. On rapporte à ce sujet qu'un homme, nommé Ajamila, souillé des plus grands crimes, ayant vécu dans la débauche et tué sans scrupule des brahmines et des vaches, se trouvait sur son lit de mort; tourmenté d'une soif violente, il appela un de ses enfans par trois fois afin qu'il lui donnât de l'eau: celui-ci s'appelait *Narayana*. Cet homme n'eut pas plus tôt rendu le dernier soupir, que les serviteurs d'Yama se mirent en devoir d'emporter son ame; mais les serviteurs de Vischnou se présentèrent aussitôt pour la leur disputer, et ils obtinrent la victoire; l'ame d'Ajamila fut conduite au veikuntam. Yama se

rendit en personne auprès de Vischnou pour se plaindre de cette violation de ses droits; Vischnou lui répondit qu'il n'aurait pas dû ignorer que quiconque en mourant invoque le nom de Vischnou (1), fût-ce même sans intention, est nécessairement sauvé, quelques péchés qu'il ait commis durant sa vie.

Quelquefois les officiers de Yama commettent des méprises. En voici un exemple rapporté dans un pourana: il y avait dans un village deux hommes de même nom. L'un était parvenu au bout de la carrière que les dieux lui avaient marquée; il restait encore à l'autre plusieurs années de vie. Chitra-Goupta examinant ses registres et trouvant que l'heure du premier était arrivée, expédia de suite ses messagers pour prendre son ame. Ceux-ci se trompèrent et prirent celle du voisin. Heureusement Chitra-Goupta s'aperçut de l'erreur; il leur ordonna de ramener l'ame sur la terre, leur recommandant de se presser afin de ne pas laisser aux parens le temps de brûler le corps; ce qui s'exécuta. A son retour, cet individu raconta que, tandis qu'il était dans le yamalaya, il avait vu divers supplices qu'on infligeait aux méchans. Les uns étaient plongés dans des fosses pleines de matières infectes, de

(1) *Narayan* est un de ses mille noms.

vers et d'insectes, et même de feu; les autres (apparemment ceux qui avaient péché par la gourmandise) devenaient extraordinairement gros et avaient un ventre immense, mais leur bouche n'était pas plus grande que le trou d'une aiguille; quelques-uns étaient condamnés à ronger des boules de métal rougies au feu; on punissait les libertins et les adultères en les tenant enfoncés jusqu'aux aisselles dans une espèce de moule creux représentant une femme, aussi rougi au feu; ceux qui avaient vécu sagement jouissaient dans un lieu magnifique de toutes sortes de biens. Il y vit beaucoup de femmes qui s'étaient brûlées avec leurs maris défunts.

Les ames ne demeurent dans le yamalaya que pendant un temps déterminé, durant lequel elles sont traitées suivant leurs mérites. Ensuite elles retournent habiter d'autres corps, pour être soumises à une épreuve nouvelle de purification.

VII. Indra, le roi du ciel, est représenté sous la figure d'un homme blanc, monté sur un éléphant et armé du tonnerre. Son règne n'est point éternel, il ne doit durer que cent ans divins. Il paraît que la dignité de roi du ciel est élective et temporaire. Les pouranas donnent les noms de plusieurs prédécesseurs d'Indra, et ils désignent comme son successeur présomptif le géant Bali,

dont on a vu l'histoire dans celle des avatars. En sa qualité de roi du ciel Indra préside à tous les élémens, et on le prie, surtout en temps de sécheresse, de même que Varouna. Il est aussi l'un des gardiens de la terre, et il domine sur l'est. On l'invoque pour en obtenir des plaisirs ou des richesses.

Comme les dieux et même les hommes qui vivent dans la pratique des austérités sont éligibles à sa place, on dit qu'il est très-jaloux de tous ses confrères et des dévots pénitens. Pour se délivrer de la concurrence de ces derniers, il cherche à les séduire en leur envoyant des femmes de sa propre cour. Il n'est pas lui-même de mœurs irréprochables, suivant l'auteur du Ramayan qui l'accuse d'avoir séduit la femme du sage Goutama. A la vérité, il en fut cruellement puni, car Goutama s'étant aperçu de l'infidélité d'Ahalya, prononça une imprécation terrible qui réduisit le dieu à implorer sa clémence. Goutama se laissa toucher, et les mille marques ignominieuses dont il avait stigmatisé le corps d'Indra furent changées en autant d'yeux.

Indra, quoique dieu du ciel, a été souvent battu à la guerre, tantôt par des géans tantôt par des dieux rivaux. Le fils de Ravan fut un de ses vainqueurs, mais il ne dut l'avantage qu'à

la précaution qu'il avait prise de s'envelopper d'un nuage qui le déroba aux coups d'Indra et à ses mille yeux. Vischnou est venu plus d'une fois à son secours, et l'a replacé sur le trône d'où ses ennemis l'avaient fait tomber. Une fois pourtant le même Vischnou, sous la forme de Krischna, lui a fait une guerre opiniâtre qui aurait fini par la ruine complète d'Indra s'il n'avait pris le parti de se soumettre, comme les autres dieux le lui conseillaient. Ce fut, dit le Mahabarat, au sujet d'une fleur que Narouda avait cueillie dans le ciel d'Indra, fleur dont le parfum s'étend à une grande distance; Narouda l'avait donnée à Krischna qui à son tour en fit don à l'une de ses femmes, excitant ainsi la jalousie des autres et surtout celle de Satya-Bhama qui occupait le premier rang. Krischna fut obligé, pour l'adoucir, de lui promettre la plante même qui produisait cette fleur, et il la fit demander à Indra qui la refusa. Une déclaration de guerre fut la suite de ce refus; et comme Krischna avait une arme dont les traits infaillibles allaient toujours frapper son ennemi dans quelque lieu qu'il pût être, le dieu du ciel acheta la paix et son salut par le sacrifice de la plante.

VIII. On a vu dans le chapitre précédent que les Hindous ont rendu autrefois un culte religieux au soleil et aux étoiles; des traces sen-

sibles de ce culte subsistent encore dans leur mythologie et même dans leurs propres préjugés, car ils croyent à l'influence des astres sur la destinée des hommes et sur la nature des choses terrestres. Cela est au point que ceux d'entre eux qui sont nés sous l'influence d'une constellation qu'ils regardent comme contraire sont tristes et mélancoliques; que souvent même ils s'abandonnent au désespoir, ou du moins à un découragement qui les rend incapables de tout, persuadés qu'ils sont, que rien ne saurait détourner les présages funestes qui les menacent. Ils n'honorent, au surplus, dans les planètes que le génie qui les gouverne, car ils n'imaginent pas que l'astre lui-même soit une intelligence.

Parmi les corps célestes le soleil, SOURYA, a la première place. On le représente sous la forme d'un homme de couleur rouge, tenant dans chaque main des fleurs de lotos, et monté sur un char que traînent sept chevaux, verts suivant les uns, jaunes suivant les autres. Le char est guidé par Arouna ou l'aurore. On lui offre en sacrifice des fleurs, du riz et de l'eau, et son culte en général est fort simple; on l'invoque pour avoir la santé. On raconte à ce sujet que Mayoura-Bhatta, savant brahmine, étant malade et couvert de lèpre lui demanda sa guérison dans une pièce de cent vers qu'il fit à

sa louange, et que sa prière fut exaucée au moment où il achevait le dernier vers.

On trouve dans le Ramayan le trait suivant: Durant la guerre de Rama contre le géant Ravan, Lakschmana fut blessé par une flèche. Rama, inquiet pour sa vie, lui prodigua les plus tendres soins; mais les dieux déclarèrent que Rama ne pourrait rendre la santé à son frère que par l'application de certaines feuilles, cueillies sur la montagne de Candhra-Madhana avant le retour du soleil. Cette montagne était très-éloignée et la nuit s'approchait; Hanouman, général de Rama, partit sur-le-champ; de son côté, Ravan ordonna au soleil de paraître à minuit sur la montagne. Hanouman y étant arrivé et ne trouvant pas les plantes qu'il cherchait, voyant au contraire le soleil qui commençait à se montrer, fut transporté de courroux, et saisissant le dieu tout tremblant il le mit sous son bras, plaça la montagne sur sa tête et la transporta dans le camp de Rama; on ne permit au soleil de continuer sa marche, ou pour mieux dire de la commencer, que lorsqu'on eut trouvé les feuilles merveilleuses et qu'on les eut appliquées sur la blessure de Lakschman.

Sourya est réputé fils du sage Kaschyapa; il a deux femmes, une infinité de noms et plusieurs enfans, parmi lesquels on distingue les Adityas,

au nombre de douze; les noms de ces derniers indiquent les différens pouvoirs du soleil dans chaque mois de l'année.

Soma ou Chandra, la lune, est une divinité mâle représentée sous la forme d'un homme blanc, assis sur le lotos qui lui sert de char, et traîné par dix chevaux ou selon quelques-uns par des gazelles. Les Hindous regardent l'influence de cet astre comme très-favorable. Soma fut une fois enlevé par Garoura, l'oiseau de Vischnou, et livré aux géans qui voulaient acquérir l'immortalité, et s'imaginaient que le précieux nectar qui la procurait était renfermé dans les parties brillantes de cette planète; mais au moment où les géans allaient prendre la liqueur céleste, ils furent attaqués et défaits par le dieu du ciel Indra.

Mungala ou Mars est de couleur rouge et vêtu d'étoffes de même couleur; il a pour monture un mouton. On lui donne quatre mains: dans l'une il tient une arme de guerre, dans l'autre une massue; les deux autres sont étendues. Celui qui naît sous l'influence de cette planète est poursuivi, dit-on, par des visions fâcheuses; il est exposé à recevoir des blessures; il éprouve des malheurs de tout genre.

Bouddha ou Mercure a quatre bras comme Mars; il tient un disque, un glaive et une mas-

sne; de la dernière de ses mains il donne la bénédiction. Il est fils de Chandra et de Tara, femme de Vrihaspati; il rend heureux ceux qui naissent sous son influence, et il leur procure d'excellentes femmes.

Vrihaspati ou Jupiter, fils d'Angira, est de couleur jaune, a quatre mains et pour siége une fleur de lotos. Il est le précepteur et le prêtre des dieux; il règle les cérémonies religieuses et explique les védas aux habitans du ciel; il donne les richesses et les honneurs, mais il favorise moins les brahmines que ceux des autres castes; la raison en est qu'étant brahmine lui-même, il pense que ceux de sa propre caste n'ont pas besoin d'être exhaussés. Ce fut de sa femme que Chandra fit naître Bouddha par un adultère. Il s'en vengea en maudissant Chandra qui tomba dans la mer sous la forme d'un charbon éteint et y demeura pendant deux calpas entiers, laissant pendant ce temps la terre privée de sa lumière.

Schakra ou Vénus, divinité mâle, est fils de Brighou; il a quatre bras et des vêtemens blancs; il procure la connaissance du passé, du présent et de l'avenir; il est l'instituteur et le prêtre des géans. On le représente borgne; voici pourquoi: quand Vischnou se présenta devant Bali sous la forme du nain Vamana, Schakra conseilla à Bali de ne rien accorder à cet étranger; mais Bali,

méprisant son avis, fit un don à Vamana et ordonna à Schakra de préparer ce qui était nécessaire pour le ratifier. Il s'agissait de faire une libation avec de l'eau; Schakra, qui voulait garantir Bali du danger qui le menaçait, s'introduisit dans le vase sous une forme invisible pour empêcher l'eau de tomber. Vamana, qui se douta du fait, plongea son bâton dans le vase et atteignit Schakra sur un œil avec tant de force qu'il le lui creva; la douleur qu'eut Schakra le força de quitter son poste, de sorte que l'eau ayant coulé aussitôt, le don de Bali fut pleinement confirmé.

Schani ou Saturne est de couleur noire, a quatre bras et un vautour pour monture. Il est fils du soleil et de Chaya. Comme son influence passe pour très-dangereuse, les Hindous lui offrent pour s'en préserver de nombreux sacrifices. Ils considèrent comme le plus grand des malheurs de naître sous cette planète qui, par le séjour qu'elle fait dans sa neuvième maison, est cause de tous les désastres dont la terre souffre à cette époque. On ne lui donne probablement le vautour que pour marquer son pouvoir destructeur; on a déjà vu qu'un de ses regards réduisit en cendres la tête de Ganésha.

Rahou et Kétou sont les deux dernières des neuf planètes des Hindous. Rahou était un géant qui,

après la découverte de l'amrita, parvint par la fraude à s'en procurer. Le soleil et la lune le dénoncèrent à Vischnou qui lui coupa la tête; mais comme il ne pouvait pas mourir parce qu'il avait bu de cette liqueur précieuse, son corps et sa tête furent placés dans le ciel sous les noms de Rahou et Kétou. C'est lui qui, cherchant sans cesse à se venger de ses dénonciateurs, produit les éclipses de soleil et de lune, en les avalant quand il peut s'en approcher. Il n'est pas nécessaire de dire que cette astronomie n'est point celle des brahmines ni des auteurs du Sydhanta-Sourya.

Les sept planètes précédentes ont donné leurs noms aux sept jours de la semaine : ravi-vara, soma-vara, mungala-vara, bouddha-vara, vrihaspati-vara, schoukra-vara et schani-vara; jours du soleil, de la lune, de mars, de mercure, de bouddha, etc., et en d'autres termes, dimanche, lundi, mardi, etc.

IX. Les géans, quoique frères des dieux puisqu'ils sont comme eux fils de Kaschiapa, sont leurs ennemis déclarés et saisissent toutes les occasions de leur faire une guerre à outrance. Cette haine profonde est née de ce que les dieux les ont exclus de la succession ou plutôt du droit d'être élus au trône du ciel, et surtout de ce qu'ils les ont privés de la portion d'amrita qui leur aurait donné l'immortalité.

Les Rakschasas sont une race de géans plus féroces encore que les autres. Ils ont la faculté de se transformer en tigres, en lions, en chevaux, et plusieurs ont cent têtes, d'autres ont cent bras; ils ont aussi le rare privilége d'avoir toute leur force et toute leur vigueur aussitôt après leur naissance; ils dévorent leurs ennemis quand ils les ont vaincus. Neirita, l'un d'eux, est regardé comme l'un des dix gardiens de la terre. Koumbha-Karna, de la même famille, frère de Ravan, était d'une grandeur si démesurée que son lit seul avait neuf ou dix mille lieues de long. Tout en lui se trouvait en rapport avec sa taille: en un seul repas il mangeait dix mille moutons, dix mille chèvres, six mille vaches, cinq cents buffles et cinq mille daims.

Les Gandharvas et les Kinnaras sont les musiciens et les choristes du ciel; les *Upsuras* en sont les bayadères; elle sont renommées pour leur beauté. C'est parmi elles que les dieux choisissent les femmes qu'ils envoient sur la terre pour tenter les dévots et leur faire perdre le mérite de leurs austérités. On lit dans un pourana que le fils d'Indra devint si éperdument amoureux d'une upsura que son père irrité le chassa du ciel et l'envoya sur la terre sous la forme d'un âne, forme qu'il ne perdait que la nuit et qu'il reprenait le lendemain. Malgré cet inconvénient, il parvint à

obtenir la main de la fille du roi Dhara. Celle-ci s'étant aperçue que son époux laissait toutes les nuits son corps d'âne pour revêtir les formes humaines, et qu'alors le corps abandonné paraissait mort, elle donna l'ordre de le brûler tandis que son époux était auprès d'elle, comptant ainsi forcer l'ame à rester dans le corps humain. Mais à peine cet ordre eut-il été exécuté que le fils d'Indra déclara que son exil finissait avec son supplice, et il s'en retourna dans les cieux.

Les Yakschas sont les serviteurs ou ministres de Kouvèra, qui est le dieu des richesses; ils veillent à la conservation des trésors des hommes. Kouvéra fut roi de Lanka jusqu'au moment où Ravan le déposséda; il se retira sur la montagne de Keilassan. Brahma lui avait donné un char qui avait la propriété de se rendre de lui-même au lieu où son maître voulait aller.

Les Pischaras sont des génies qui gardent par l'ordre des dieux tous les lieux saints ou consacrés. On en compte six mille sur les bords du Gange, sans cesse occupés à éloigner les profanes.

Il y a encore beaucoup d'autres espèces de génies d'un ordre inférieur, des deux sexes, lesquels remplissent auprès des dieux et des déesses les fonctions de serviteurs.

§ II. — Des trois grandes déesses des Hindous.

Les déesses sont beaucoup moins nombreuses que les dieux dans la mythologie hindoue; on peut même dire qu'elles se réduisent à trois principales: Dourga, Kali et Lakschmi, et que toutes les autres ne sont que des formes diverses de Dourga.

I. Dourga est la même que Prakriti dont il est parlé dans les sastras comme du pouvoir créateur femelle. Elle naquit de Dakscha qui est l'un des grands ancêtres de la race humaine, et sous le nom de Sati elle fut mariée à Schiba. Morte de chagrin en entendant les reproches que son père faisait à son mari, elle reçut de nouveau le jour de la montagne Hymalaya, et elle épousa une seconde fois Schiba sous le nom de Parvati. Le nom de Dourga lui fut donné en mémoire d'un exploit qui surpasse tout ce que Mars, Bellone et Pallas ont pu faire.

Il y avait un géant nommé Dourga qui, ayant obtenu la bénédiction de Brahma par ses longues austérités, devint tellement puissant qu'il fit la conquête des trois mondes et détrôna tous les dieux. Ceux-ci se plaignirent à Schiba, qui chargea sa femme Parvati d'aller combattre et tuer le géant. Ce n'était pas une chose facile, car le géant avait une armée dont la seule avant-

garde se composait de trente mille géans si monstrueux qu'ils couvraient de leurs corps la surface de la terre. Parvati n'en montra que plus d'ardeur; elle prit une forme sous laquelle elle avait mille bras, et suivie de toutes les milices célestes elle s'avança fièrement vers Dourga. Le combat fut long et terrible; mais à la fin, Parvati remporta la victoire, à la grande satisfaction des dieux qui recouvrèrent chacun leurs domaines.

Dans une autre occasion, les dieux mis en fuite par Mahischa, roi des géans, furent réduits à un tel état de détresse qu'ils couraient le monde comme des mendians vagabonds. Ralliés à la fin par Indra, ils s'adressèrent, et toujours sans succès, d'abord à Brahma, puis à Schiba; ils eurent alors recours à Vischnou. Celui-ci s'indigna de voir leur misère et leur lâcheté; des rayons de gloire sortirent de sa face et formèrent, en se réunissant, une femme qui s'appela Maha-Mayá et reçut un corps de lumière semblable à une montagne de feu. Les dieux remirent leur cause et leurs armes aux mains de Maha-Maya, qui attaqua et vainquit le roi des géans. Les dieux célébrèrent son triomphe par des hymnes, et elle en fut si flattée qu'elle leur promit de les défendre à l'avenir contre leurs ennemis; Maha-Maya est la même que Dourga.

Cette déesse est représentée ordinairement

avec dix bras, et tenant sous ses pieds le géant Mahischa qu'elle perce de sa lance. Ses mains sont pleines d'instrumens de guerre; un lion est couché à sa droite. Le culte qu'on lui rend est très-ancien; les Hindous prétendent qu'il date du premier âge; Rama, au commencement du troisième, l'établit sur le mont Assouina, dans le Bengale. Le sang ne coule jamais dans les sacrifices qu'on lui offre; ils se composent de fruits, de fleurs et de racines.

Dourga a pris, dans un grand nombre d'occasions, des formes différentes pour combattre et terrasser des géans et des monstres. Dans la guerre qu'elle fit aux deux géans, Schambha et Nischambha, et qui se termina par la mort de tous deux, elle se montra successivement sous dix formes diverses.

II. Kali est plus terrible encore que Dourga; elle ne se plaît que dans le carnage et elle boit le sang de ses ennemis. Elle est représentée avec quatre bras, tenant d'une main un glaive et d'une autre la tête sanglante d'un géant; la troisième et la quatrième sont tout ouvertes. Deux cadavres sont suspendus à ses oreilles, en guise d'ornemens; un large collier de crânes descend sur sa poitrine, et sa langue tombe jusque sur son menton. Ses cheveux descendent à terre; elle porte à la cheville du pied des bracelets

composés de mains de géans; ses yeux sont tout tachés de sang; enfin tout ce que l'imagination peut concevoir de plus hideux se trouve réuni dans sa personne.

La plus grande partie des brahmines ne considèrent Kali que comme une transformation de Dourga; car il est dit positivement dans les livres hindous que durant la guerre que fit cette dernière aux géans Schambha et Nischambha, elle prit la forme de Kali pour venir à bout de les tuer.

On lit dans un ramayana, autre que celui de Valmic et beaucoup moins estimé, que lorsque Rama, vainqueur de Ravan, s'en retournait vers Ayodhya avec sa femme Sitti, prônant devant elle sa victoire, Sitti lui dit: Vous tirez vanité d'avoir tué Ravan à dix têtes: qu'auriez-vous donc fait s'il en avait eu mille? Je l'aurais tué de même, répondit Rama. Ce second Ravan à mille têtes existait réellement; le courageux Rama courut à sa rencontre; mais trois flèches lancées par le géant dispersèrent en un instant sa nombreuse armée. Rama, frappé d'étonnement et déplorant la perte de ses compagnons, se prit à pleurer; alors Sitti, se moquant de lui, prit soudain la forme terrible de Kali et attaqua le géant avec fureur. Le combat dura dix ans entiers; à la fin elle le tua, but son sang et dans l'i-

vresse de sa joie causée par la victoire, se mit à danser avec tant de violence que la terre en fut ébranlée jusqu'en ses fondemens. Les dieux alarmés prièrent Schiba de faire cesser cette danse. Schiba ne trouva pas d'autre moyen que de se mettre lui-même au milieu des cadavres. Alors Brahma, s'approchant de Kali, lui dit : « Que fais-tu, ô déesse? ne vois-tu point que tu foules aux pieds le corps de ton mari? » Kali fut si étonnée de voir Schiba étendu devant elle qu'elle s'arrêta sur-le-champ; après quoi elle reprit sa forme de Sitti, et elle continua sa route avec Rama et ses frères.

Le culte de Kali est très-répandu parmi les Hindous ; cela doit être. Des hommes qui trouvent dans leur religion une divinité plus terrible que bienveillante, armée de tous les pouvoirs, semant autour d'elle la destruction, l'épouvante et la mort, une divinité dont le nom seul inspire la crainte, ces hommes doivent par tous les moyens chercher à désarmer sa colère; ils ne lui demandent point de bienfaits, mais il redoutent la foudre qu'elle tient dans ses mains: ils la conjurent de la retenir. Le culte qu'ils lui rendent doit ressembler au caractère qu'elle déploie elle-même dans ses actions. Elle aime le carnage, le meurtre, le sang, c'est du sang qu'il faut faire couler sur ses autels. Mais ce ne seront pas seu-

lement des animaux qu'on devra immoler; si un tel sacrifice ne suffit point pour détourner ses coups, des hommes seront égorgés pour lui plaire. Les Hindous, il faut bien le dire, ont offert à Kali des sacrifices humains. Le kali-pourana contient une sorte de tarif qui fixe les avantages qu'on retire des sacrifices sanglans. Celui d'un tigre donne droit pour cent ans à l'indulgence de la redoutable déesse; celui d'un lion, d'un daim ou *d'un homme* vaut dix fois autant. Le sang de *trois hommes*, versé à la fois, la rend favorable pour cent mille ans, etc.

Kali a, de même que Dourga, un grand nombre de noms et de formes; et comme chacun de ces noms se rapporte à un attribut différent, on l'invoque sous l'un ou sous l'autre, suivant l'espèce de faveur qu'on veut obtenir.

III. Lakschmi est la déesse de la prospérité, de l'abondance et de la fortune, aussi aimable que les deux premières sont effrayantes. On la peint sous les traits d'une femme au teint jaune, assise sur une fleur de lotos, tenant dans sa main droite un cordon et dans la gauche une guirlande. Les uns la disent fille de Brighou, d'autres prétendent qu'elle naquit de l'écume de la mer, produite par la rotation de la montagne Mandar. Tous les dieux, charmés de sa beauté, voulaient l'avoir pour épouse, Schiba surtout

s'en montra très-épris : Vischnou la garda pour lui-même. Le culte qu'on lui rend s'unit presque toujours à celui de Vischnou, et c'est à elle que les Hindous attribuent tous les événemens heureux de leur vie. Ses autres noms les plus communs sont ceux de Shri (qui sert de refuge) et d'Haripriya, femme d'Hari.

IV. Outre les trois grandes déesses que je viens de nommer, il y en a quelques autres parmi lesquelles on distingue Sarassouati, fille de Brahma, femme de Vischnou et patronne des savans. On la représente sous la figure d'une femme blanche, jouant du luth. Quiconque sait lire et écrire honore cette déesse et célèbre religieusement les fêtes qui lui sont consacrées, car c'est d'elle qu'émane toute science. Les Hindous disent d'un homme éloquent que Sarassouati réside sur sa langue; l'éloquence passe chez eux pour un don très-précieux du ciel, et ils font souvent dépendre le succès des affaires de la manière de s'exprimer. Ils citent à ce sujet l'exemple de Ravan. Quand Rama l'eut vaincu et qu'il se disposait à le tuer, Ravan sut le flatter si à propos par ses paroles que Rama lui laissa la vie; mais les dieux, effrayés des suites que la clémence de Rama pouvait avoir pour eux, envoyèrent Sarassouati qui, s'introduisant dans le gosier de Ravan et conduisant sa langue à son gré, le força de

proférer de sanglantes injures contre son vainqueur; celui-ci, plein de courroux, le frappa du coup mortel.

Schitala est de couleur jaune et vêtue de rouge; elle donne le sein à un enfant. C'est elle qui préserve de la petite vérole et généralement des maladies cruelles qui affligent l'enfance. Elle partage le soin de la protéger avec Schaschti qui est représentée de la même manière, mais assise sur un chat. Dans le Bengale elle n'a point de temples; on se contente d'une idole de pierre, grossièrement taillée et barbouillée de rouge.

Manasa ne remplit pas des fonctions moins utiles, car elle guérit ceux que des serpens ont mordus; son culte est très-répandu. Les Hindous rapportent qu'un marchand, nommé Chanda, refusant non-seulement d'honorer Manasa mais encore de reconnaître sa divinité, ses six enfans les plus jeunes moururent en fort peu de temps de la piqûre de ces reptiles. L'aîné, craignant d'avoir le même le sort, quitta le toit paternel et se fit une maison de fer où il s'enferma; mais sa précaution fut vaine : un serpent envoyé par la déesse s'introduisit par une crevasse, le mordit et le fit périr. Sa veuve, sa mère, tous les voisins de son père lui reprochèrent son endurcissement qui causait la mort de tous ses enfans. Plutôt entraîné que convaincu, Chanda con-

sentit enfin à faire un sacrifice à Manasa; encore ne voulut-il le lui offrir qu'avec la main gauche. La déesse indulgente daigna s'en contenter, et elle rendit la vie aux sept fils de Chanda.

§ III. — De quelques traits détachés de la Mythologie hindoue.

I. De tous les dieux que les Hindous révèrent, celui dont ils parlent avec le plus d'enthousiasme, c'est Krischna. Aussi disent-ils que Krischna n'est pas seulement une incarnation de Vischnou, mais encore Vischnou lui-même, venu sur la terre sous la forme humaine pour combattre et détruire des tyrans, oppresseurs des hommes. Les femmes surtout en font leur dieu favori, leur dieu de prédilection, et elles ne l'aiment peut-être qu'à cause de ses faiblesses et du penchant qu'il a montré pour leur sexe. Bienfaisant sans orgueil, sensible par caractère, volage par goût, Krischna est un de ces libertins aimables qui ne respectent pas trop les femmes, mais qui font le bien sans intérêt toutes les fois que l'occasion s'en présente; qui courent sans hésiter du plaisir aux armes et déposent de même les armes pour le plaisir; qui font passer leurs folies en faveur de leurs bonnes qualités, et plaisent par leur enjouement, même à l'austère sagesse.

Krischna naquit à Mathoura; il eut pour père Vassoudéva de la caste des Tschatryas, et pour mère Dévaki sa femme. Voici ce que les pouranas rapportent de sa naissance : le roi Ongoschinou fut détrôné par son fils Kangsa, et celui-ci n'usa du pouvoir qu'il venait d'usurper que pour opprimer et pour nuire. La Terre ne pouvant plus supporter sa tyrannie prit la figure d'une vache et s'alla plaindre à Brahma. Brahma la conduisit à Rouder ou Schiba, et celui-ci se joignant à Brahma tous trois allèrent se présenter à Vischnou. La Terre renouvela ses plaintes en présence du dieu, et elle lui demanda la mort de Kangsa. Brahma fit observer qu'il avait autrefois accordé à ce prince un don qui consistait dans le privilége de ne pouvoir mourir que de la main de son propre neveu. Vischnou promit à la Terre de la délivrer du tyran; mais pour ne pas priver Kangsa de la faveur que Brahma lui avait accordée, il s'incarna dans le sein de Dévaki, sœur du prince. Celui-ci tenait toujours auprès d'elle des espions et des gardes; averti de sa grossesse et de son accouchement, il donna ordre qu'on se saisît de l'enfant. Mais Vassoudéva, qui voulait le sauver, avait eu la précaution de le porter secrètement à la campagne, où il le confia au berger Nanda dont la femme venait de mettre au monde une fille; et comme durant

tout le temps de l'accouchement elle avait été plongée dans un profond sommeil, on substitua Krischna à cette fille sans qu'elle s'en aperçût.

Les pouranas ne tarissent point sur le compte de Krischna, et ils contiennent un grand nombre d'histoires qui le concernent. Encore à la mamelle, il étouffa un géant qui avait mis du poison sur le sein de sa nourrice. A huit ans, il chargea sur ses épaules la montagne de Govardhana, afin que les villageois qui se trouvaient avec lui s'abritassent eux et leurs troupeaux sous cette masse énorme contre une tempête violente que le roi du ciel avait suscitée. Il créa par sa seule parole de nombreux troupeaux et plusieurs bandes de garçons et de jeunes filles; il détruisit une hydre qui avait corrompu les eaux de la rivière Yamouna; ensuite il se retira pendant quelque temps dans les déserts de Vrinda, où il eut seize mille maîtresses. Il en sortit pour aller combattre Kangsa qu'il tua, et il rétablit le vieux roi détrôné; enfin après beaucoup de combats où il fut toujours vainqueur, il bâtit le fort de Douakara où il passa quelques années. Il reprit de nouveau les armes en faveur de Youdhischtir contre l'usurpateur Douryodhan. La victoire qu'il remporta sur le tyran Schishou-Pala fut son dernier exploit; peu de temps après il subit lui-même les lois de la mort, ayant été atteint par la flèche

d'un chasseur maladroit, tandis qu'il se reposait sous un arbre.

Krischna est adoré sous plusieurs formes; la plus vénérée parmi les Hindous est celle de Jaghernaut, Jaggrenat ou Jagannatha, mot qui signifie *Seigneur de la création.*

II. Jaghernaut est une idole de pierre ou de bois, sans bras ni jambes et très-grossièrement travaillée; elle a un temple fameux sur la côte d'Orissa. On lit dans les pouranas plusieurs histoires fort singulières sur le compte de cette idole. Quelques dévots, disent les uns, ayant trouvé le corps de Krischna à la même place où il avait été tué, ses os furent mis dans une caisse et ils y restèrent jusqu'à ce que le roi Indra-d'Houmna, agissant par le conseil même de Vischnou, fit faire l'image de Jaghernaut et plaça les restes de Krischna dans le corps de l'idole; après quoi il invita tous les dieux à la cérémonie de l'installation dans le temple. Brahma, qui fit lui-même les fonctions de grand-prêtre, donna à l'idole des yeux et une ame; de là vient la grande vénération dont elle jouit parmi les brahmines. Suivant d'autres pouranas, la chose s'est passée autrement.

Indra-Dhoumna, y lit-on, était fort dévot à Brahma qui lui révéla qu'il y avait sous le sable, dans un lieu qu'il lui indiqua, un temple d'or

bâti par ses aïeux ; le dieu ajouta que s'il parvenait à le retrouver il assurerait sa félicité. Le roi se mit aussitôt en marche. Arrivé auprès d'un étang, il aperçut une tortue d'une grandeur prodigieuse; cette tortue s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il cherchait. Dès qu'il se fut expliqué, elle lui dit que le temple avait existé en effet à peu près sur l'emplacement où ils se trouvaient, mais que ce lieu avait été couvert depuis long-temps par les eaux et que Dieu s'était retiré dans le Veikountan. Elle ajouta que son grand âge ayant affaibli sa mémoire, elle ne pouvait lui donner des renseignemens bien positifs ; mais elle lui conseilla de les demander à une corneille qu'il rencontrerait non loin de là.

La corneille était si vieille que son plumage était devenu blanc; elle ne laissa pas de répondre fort juste aux questions du roi; elle fit plus, elle le conduisit sur le lieu même où le temple se trouvait enseveli, et faisant avec son bec dans le sable un trou qui avait une lieue de profondeur elle lui procura la vue de ce magnifique édifice qu'elle recouvrit aussitôt après. Le roi consulta de nouveau Brahma, qui lui conseilla de bâtir un nouveau temple au-dessus de l'ancien, moins magnifique pourtant que le premier, parce que, s'il le faisait d'or, le peuple plus pauvre alors qu'autrefois l'emporterait par pièces ; il lui con-

seilla aussi de construire auprès du temple une ville qu'il nommerait Pourou-Chottama.

« Il y avait sur la montagne Nila, dit encore Brahma au roi, un arbre fort ancien : cet arbre était Vischnou, qui prit cette forme après que le temple eut été couvert par les eaux. Le dévot Markoundéo qui faisait pénitence sur la montagne, voyant que cet arbre ne donnait pas d'ombre, le maudit et souffla sur lui, ce qui le réduisit en cendres à l'exception du tronc qui, étant dieu, ne pouvait périr. Quand vous aurez bâti la ville et le temple, ce tronc viendra de lui-même, apporté par les flots de la mer. Vous le ferez façonner par Vischoua-Karma, qui est l'architecte des dieux.... »

Lorsque les travaux furent terminés, le roi s'étant levé un jour de très-grand matin vit flotter sur la mer le tronc d'arbre; il alla au-devant de lui, suivi de cent mille hommes qui le mirent sur leurs épaules et le portèrent au temple. Peu de temps après arriva Vischoua-Karma; celui-ci promit de donner au tronc la figure de Krischna dans l'espace d'une nuit, à condition pourtant que personne ne l'irait voir travailler. Le roi, qui n'entendait pas le bruit des outils, craignit que Vischoua-Karma ne remplît pas sa promesse et il s'avisa de l'épier par un petit trou; Vischoua-Karma s'en aperçut et il se retira sur-le-champ,

laissant son ouvrage imparfait. Le roi fut d'abord très-affligé, mais il n'en fit pas moins placer l'idole au lieu qui lui était destiné, et Brahma lui promit qu'elle deviendrait fameuse dans tout l'univers.

Les Chingulais vénèrent aussi un arbre nommé Rogâhab, parce qu'ils croient que Bouddha s'est manifesté sous cette forme. Les Hindous de la côte de Malabar ne révèrent pas moins l'arbre Arajou; ce n'est pas seulement Vischnou, c'est leur trinité tout entière qui réside dans cet arbre. Les anciens Persans avaient de même un très-grand respect pour l'arbre *hom*, qu'ils regardaient comme sacré.

M. Anquetil dit que le père Tachard, missionnaire, parle d'une poutre de bois rouge jetée par la mer sur la côte d'Orissa, et il prétend que c'est de cette poutre qu'on a fait l'idole de Jaghernaut. Mais il est difficile de faire accorder la vénération des Hindous pour ce temple, le plus fréquenté de l'Inde, avec l'événement tel que ce missionnaire le rapporte. Il est évident que ce lieu était déjà célèbre avant l'époque indiquée par lui.

III. Rama est trop fameux dans l'Inde par ses aventures et ses exploits pour que je ne consacre pas ici quelques lignes à son histoire mythologique. (1)

(1) Extrait du poème si renommé de Valmic.

Ce prince avait été associé à l'empire par le vœu du peuple et du consentement de Dascharata, son père. La femme de ce dernier qui le haïssait obtint par ses importunités qu'il fût exilé; le roi n'y consentit qu'à regret, et seulement parce qu'il était lié envers sa femme par une ancienne promesse de lui accorder la première grace qu'elle demanderait. Rama partit, emmenant sa femme Sitta et son frère Lacschmana. Dascharata mourut de chagrin, et un ennemi de Rama fut placé sur le trône. Cependant Sourpa-Nakha, sœur de Ravan roi de Ceylan, éprise de Rama, lui proposa d'être son épouse; cette offre fut rejetée; Sourpa fut même maltraitée par Lacschmana qui lui coupa le nez. Elle se retira auprès de deux de ses frères qui déclarèrent la guerre à Rama; celui-ci les défit et les tua.

Ravan, instruit de ces désastres et voulant d'abord venger sa sœur de l'humiliation qu'elle avait reçue, envoya vers Rama le géant Maricha sous la forme d'un beau daim afin que, tandis que Rama le poursuivrait pour le prendre, il eût lui-même le temps d'enlever Sitta. Maricha fut blessé par les chasseurs, et il poussa un grand cri, imitant si bien la voix de Rama, que Sitta qui l'entendit crut qu'il venait de son époux; elle envoya Lacschmana pour le secourir. Ce fut l'instant que Ravan choisit pour accomplir ses

projets. Il s'en retournait fier du succès, emportant Sitta comme le tigre sa proie; mais il fut rencontré par le vautour Jatayou, ancien ami de Dascharata. Ce noble et courageux oiseau fit d'inutiles efforts pour délivrer Sitta; il put du moins avertir son mari.

Celui-ci se mit avec son frère à la poursuite du ravisseur. Il fut d'abord arrêté par le géant Kabhanda qui voulut s'opposér à sa marche. Rama le tua; mais soudain Kabhanda naquit sous une autre forme, et il apprit à Rama que deux frères (c'étaient des singes), Sougriva et Bali étaient en guerre; il ajouta que s'il venait à bout de tuer ce dernier il aurait Sougriva pour allié, et que cette alliance pouvait seule lui donner les moyens de recouvrer son épouse. Rama suivit le conseil de Kabhanda et détruisit Bali et son armée. Sougriva par reconnaissance rassembla toutes ses troupes et les donna à son allié pour le faire réussir dans son entreprise.

On ne savait trop de quel côté se diriger; heureusement Sampati, vautour sans ailes et frère de Jayatou, dit qu'il avait vu Sitta à Ceylan; le fameux Hanouman, général des singes, sauta aussitôt par dessus le bras de mer qui séparait la côte du séjour de Ravan, et il trouva Sitta dans les jardins du palais; il lui donna un anneau de la part de Rama, et reçut pour lui en échange

une tresse de cheveux. Hanouman se mit ensuite à détruire les jardins; il tua tous les soldats qui tentèrent de s'opposer à sa fureur; un fils de Ravan eut le même sort; mais enfin il fut pris et conduit devant le roi, qui ordonna qu'on attachât du feu à sa queue. Ce fut pour le malheur de la ville et des habitans, car Hanouman sautant de maison en maison mit le feu partout (1).

Quand Hanouman fut de retour et qu'il eut raconté tout ce qu'il avait fait, Rama donna l'ordre de marcher sur Lanca. Parvenue au bord de la mer, l'armée s'occupa sur-le-champ de faire un pont ou plutôt une digue ou chaussée pour la traverser. On y parvint en peu de temps, malgré les efforts de Ravan pour l'empêcher. Les généraux donnaient l'exemple du travail; Hanouman seul portait à la fois trois montagnes sur la tête, chacune de vingt lieues de circonférence, une sur chaque épaule, une sous chaque bras, une sur chaque patte et une sur la queue.

---

(1) Hanouman se plaignit à Sitta de ce qu'il ne pouvait éteindre le feu qui dévorait sa queue, et Sitta lui conseilla de cracher dessus. Hanouman le fit, mais en tournant la tête il se brûla le visage, ce qui le rendit noir. Sitta pour le consoler et lui ôter la crainte qu'il montrait que les autres singes ne se moquassent de lui, l'assura que lorsqu'il serait de retour au camp de Rama, il trouverait tous les singes avec la face noire; ce qui en effet arriva.

Vibischana, frère de Ravan, voyant que les ennemis étaient près d'exécuter leur descente à Lanca, conseillait prudemment à son frère de renvoyer Sitta, mais ce conseil fut très-mal reçu. L'attaque ne tarda pas à commencer, et beaucoup de géans périrent sous les coups des assaillans; un second frère de Ravan nommé Koumbhakarna rétablit les affaires par sa présence; c'était un géant monstrueux, haut de deux mille quatre cents coudées, et dévorant ses ennemis à mesure qu'il les saisissait. Ceux qui ne périssaient pas au passage se sauvaient par les narines et les oreilles du géant. Cependant les singes commençaient à se décourager; mais Rama vint en personne combattre le géant, et il lui coupa les bras et les jambes avec ses flèches (1). Alors Koumbhakarna se leva comme un serpent, cherchant à dévorer tout ce qui se trouvait à sa portée; Rama le frappa d'un coup mortel à la gorge.

Le fils de Ravan, Indrajit, se présenta pour venger son oncle, et, à l'aide de ses enchantemens, il s'empara de Rama qu'il transporta au Patalam; mais le fidèle Hanouman vola à son secours; il coupa la tête à Indrajit et ramena son ami sur

(1) Cela semblerait difficile si l'on ne savait que ces flèches étaient celles d'un dieu; car Rama est une incarnation de Vischnou.

la terre ; Ravan dut enfin combattre lui-même. La lutte dura sept jours entiers. Rama lui coupa jusqu'à cent fois consécutives ses dix horribles têtes ; elles n'avaient pas plus tôt touché la terre qu'elles allaient d'elles-mêmes se replacer sur ses épaules. Rama, poussé à bout, lui lança une flèche qui avait la propriété de se multiplier jusqu'à mille avant d'arriver au but, et jusqu'à un million si elle entrait dans le corps de l'ennemi. Ravan évita le coup par le secours de Schiba; mais effrayé des suites que pouvait avoir ce combat, il parla de paix à Rama. On a vu à l'article de Sarassouati pourquoi Rama le tua.

IV. Kama-Déva est le dieu de l'amour et de l'hyménée. D'après M. Ward, on le représente sous la figure d'un beau jeune homme armé d'un arc et de flèches faites de fleurs. M. Legoux de Flaix dit qu'il l'a vu peint sous les traits d'un homme nu, tenant d'une main une canne à sucre de l'autre un faisceau de fleurs, et portant sur la poitrine un carquois garni de six flèches, dont cinq sont privées de pointe. La sixième qui occupe le milieu est armée d'un dard très-aigu, mais couvert d'un gâteau de miel.

On suppose qu'il parcourt sans cesse les trois mondes, accompagné de sa femme Rati, du printemps personnifié, du coucou, de l'abeille et des zéphirs. Ce dieu n'a point d'idoles dans le

Bengale, mais on y célèbre une fois tous les ans une fête solennelle en son honneur, et on ne manque jamais de l'invoquer dans les cérémonies du mariage afin qu'il protége les époux et qu'il leur donne des enfans.

Le *Kalica-pourana* rapporte l'histoire suivante : aussitôt après sa naissance, Kama-Déva pria Brahma de lui donner ses ordres, et Brahma, satisfait de cette marque de déférence, lui dit qu'avec ses cinq flèches il subjuguerait tous les cœurs dans les trois mondes et que les dieux eux-mêmes ne pourraient se soustraire à sa puissance. Le dieu malin commença par essayer ses flèches sur Brahma lui-même; il le remplit d'amour pour sa propre fille et lui donna ses fils pour rivaux. Schiba reprocha à Brahma cette passion criminelle, et celui-ci en fut si honteux que tout son corps se couvrit de sueur. De cette sueur naquirent cent quarante-neuf mille hommes qui peuplèrent la terre. Voulant ensuite punir Kama-Déva, il le maudit et le condamna à être réduit en cendres par le feu qui sortirait de l'œil que Schiba a sur le front.

Cette imprécation produisit son effet : quand le géant Taraka menaçait tous les dieux de les détrôner, il leur fut déclaré par Brahma qu'ils consultèrent que Taraka ne pourrait être mis à mort que par le fils qui naîtrait de Schiba; mais

Schiba était garçon; pour avoir cet enfant si vivement désiré, il fallait d'abord le marier et pour cela le rendre amoureux. On eut recours à Kama-Déva. Celui-ci ne s'engagea qu'à regret dans une entreprise dont le caractère de Schiba lui faisait craindre les suites; cependant il céda au vœu général. Schiba, se sentant blessé, tourna ses regards vers le midi, aperçut Kama-Déva et le réduisit en cendres comme Brahma l'avait dit. Schiba se laissa pourtant adoucir quelque temps après, et lorsqu'il eut épousé Dourga il permit à l'amour de reprendre son corps.

V. De même que les brahmines ont une religion pour eux et une mythologie pour le vulgaire, ils ont aussi des divinités qu'ils livrent à l'adoration des castes inférieures et auxquelles ils ne rendent eux-mêmes aucun culte. De ce nombre est le dieu Panchanana, à cinq têtes; le peuple le prend pour une forme de Schiba, parce qu'il a trois yeux sur chaque face. On fait ses images d'argile ou bien de pierre, et on les place communément sous un arbre. Ces idoles sont peintes en rouge et on a grand soin de les arroser d'huile. Les mères le redoutent beaucoup pour leurs enfans, parce qu'elles ont peur que ceux-ci ne commettent quelque irrévérence capable d'attirer la vengeance du dieu. Elles ne manquent pas de les conduire là où ces idoles se

tournèrent vers Vischnou qui naquit alors au fond de la mer même sous la forme d'une tortue (c'est le symbole de la stabilité), et mit la montagne sur son dos (1). Le travail fut repris aussitôt; mais soudain le serpent vomit par la bouche tant de venin que beaucoup de géans périrent. Ceux qui restaient dirent alors aux dieux de prendre à leur tour le serpent du côté de la tête. Vischnou, qui favorisait ces derniers aux dépens des géans, ordonna au serpent de reprendre tout son venin; après quoi les dieux le saisirent par la tête, les géans par la queue, et la montagne continua de tourner.

Dès que la mer commença de mousser, il naquit d'abord un très-beau cheval; Vischnou dit aux dieux de le donner à leur roi. Trois jours après le serpent rendit encore une grande quantité de venin; les dieux et les géans effrayés se mirent à fuir. « Où courez-vous? leur cria la tortue; faites venir Schiba, il avalera ce venin en votre présence. » Schiba l'avala en effet sans en

(1) La montagne, en tournant sur le dos de la tortue, lui causait une douce sensation qui finit par l'endormir. C'est ce mouvement de rotation qui a causé le flux et le reflux de la mer, phénomène qui dure encore quoique la tortue ne soit plus. C'est encore là de la physique des pouranas, c'est-à-dire faite pour le vulgaire.

se plongèrent dans l'eau tout entiers; ensuite ils se relevèrent, tenant les mains tendues vers le ciel et récitant de ferventes prières; les prières finies ils prirent de l'eau dans le creux de la main et ils la jetèrent vers le soleil.

VII. L'amritam, dont j'ai souvent parlé, est une liqueur semblable à l'eau la plus pure; il donne l'immortalité à ceux qui en boivent. Les dieux, souvent en guerre avec les géans et souvent vaincus, ne cessaient de demander l'amritam pour se garantir de la mort. On leur dit enfin que, pour l'obtenir, il fallait faire mousser la mer de lait; et comme pour ce travail les géans pouvaient leur être extrêmement utiles à cause de leur force extraordinaire, on leur conseilla de contracter alliance avec eux, ce qu'ils firent. Puis ils allèrent tous ensemble trouver Vischnou pour qu'il leur apprît ce qu'ils devaient faire. Prenez, leur dit Vischnou, la montagne Mandar et portez-la dans la mer; elle vous servira de moussoir, et vous la ferez tourner au moyen du serpent Assouki. Vischnou recommanda aux dieux en particulier de ne point prendre le serpent du côté de la tête, parce qu'elle était pleine de venin.

Les dieux et les géans se mirent avec ardeur au travail, mais à peine eurent-ils commencé que la montagne s'enfonça dans la mer; ils re-

tournèrent vers Vischnou qui naquit alors au fond de la mer même sous la forme d'une tortue (c'est le symbole de la stabilité), et mit la montagne sur son dos (1). Le travail fut repris aussitôt; mais soudain le serpent vomit par la bouche tant de venin que beaucoup de géans périrent. Ceux qui restaient dirent alors aux dieux de prendre à leur tour le serpent du côté de la tête. Vischnou, qui favorisait ces derniers aux dépens des géans, ordonna au serpent de reprendre tout son venin; après quoi les dieux le saisirent par la tête, les géans par la queue, et la montagne continua de tourner.

Dès que la mer commença de mousser, il naquit d'abord un très-beau cheval; Vischnou dit aux dieux de le donner à leur roi. Trois jours après le serpent rendit encore une grande quantité de venin; les dieux et les géans effrayés se mirent à fuir. « Où courez-vous? leur cria la tortue; faites venir Schiba, il avalera ce venin en votre présence. » Schiba l'avala en effet sans en

(1) La montagne, en tournant sur le dos de la tortue, lui causait une douce sensation qui finit par l'endormir. C'est ce mouvement de rotation qui a causé le flux et le reflux de la mer, phénomène qui dure encore quoique la tortue ne soit plus. C'est encore là de la physique des pouranas, c'est-à-dire faite pour le vulgaire.

ressentir d'autre incommodité qu'une légère inflammation au gosier qui en resta tout noir.

Lakschsmi naquit ensuite; tous admirèrent sa beauté, dieux et géans; Vischnou voulut la garder pour prix de ce qu'il faisait pour eux. Pleins de dépit de n'avoir travaillé que pour un autre, ils se prirent à murmurer; Vischnou se contenta de leur dire que ce n'était qu'avec des peines infinies qu'ils pouvaient espérer l'amritam et l'immortalité. Ils travaillèrent donc de nouveau; et ce fut pendant si long-temps qu'à la fin ils vieillirent. Accablés sous le poids de l'âge et de la fatigue, ils se découragèrent. L'amritam, disaient-ils, devait nous rendre immortels, et nous touchons tous au moment de la mort. Travaillerons-nous encore? l'amritam nous rendra-t-il la vie quand nous l'aurons perdue? Vischnou touché de ces plaintes leur communiqua une partie de son essence, ce qui leur rendit le courage et la force.

Enfin parut la liqueur précieuse. Elle était en petite quantité; les géans voulaient en boire les premiers et ils l'auraient épuisée. Vischnou parut alors sous la forme de *Mohini*, très-belle femme, et surtout complaisante. Les géans en furent tellement épris qu'ils ne songèrent plus guère à l'amritam. Il y eut quelques désordres; Schiba lui-même y prit part, ce qui fit beaucoup

rire Dourga sa femme et Lakschmi femme de Vischnou. Mohini fut chargée de distribuer la liqueur; elle fit asseoir les dieux et les géans sur deux lignes, et elle leur dit : « Vous savez que, dans un repas, ceux qu'on veut honorer sont servis les derniers; dites-moi par qui je dois commencer. » Aussitôt les géans, inspirés probablement par Vischnou, répondirent : « Commencez par les dieux. »

Mais à peine Mohini fut-elle arrivée à la fin de la ligne des dieux qu'il n'y eut plus d'amritam. Impatient d'obtenir l'immortalité, le géant Rahou-Kétou s'était mêlé furtivement parmi eux; comme il s'aperçut que l'amritam était près de finir, il avertit ses frères qui pleins de courroux attaquèrent les dieux; mais leurs coups restaient sans effet, tandis qu'ils recevaient la mort; obligés de céder, ceux qui survécurent à leur défaite coururent se cacher dans les entrailles de la terre.

VIII. On voit dans quelques temples des idoles d'un genre particulier. Tantôt ce sont Schiba et Dourga unis ensemble dans un seul corps, moitié blanc moitié jaune; tantôt ce sont Schiba et Vischnou unis de la même manière, ou bien Krischna et Kali sa maîtresse.

Schiba avait forcé Dourga sa femme à l'abandonner parce qu'il la laissait manquer de tout, n'ayant rien lui-même dans la profession

de mendiant qu'il avait embrassée, sans doute pour donner aux hommes un exemple d'humilité. Un jour qu'il n'avait pas même trouvé une poignée de riz, Narada lui conseilla de retourner auprès de sa femme. Celle-ci en eut tant de joie qu'en le recevant dans ses bras elle resta attachée au corps de son mari. D'autres disent que Schiba et Dourga n'ont pris cette forme que pour montrer que Schiba est Brahma, réunissant en soi les deux pouvoirs mâle et femelle. Au reste, cet excès de tendresse conjugale dans Dourga paraît d'autant plus extraordinaire qu'on la peint toujours comme jalouse, querelleuse et acariâtre.

L'origine de la seconde image est ainsi expliquée dans un pourana : Lakschmi et Dourga disputaient ensemble au sujet de la prééminence de leurs maris. Vischnou arriva sur ces entrefaites, et pour leur prouver à l'une et à l'autre qu'ils étaient tous deux égaux il entra dans le corps de Schiba. Cette idole est représentée noire d'un côté et blanche de l'autre. Quelques-uns racontent la chose différemment. Schiba, disent-ils, pria un jour Vischnou de prendre la forme de Mohini, comme au temps où l'on travaillait à se procurer l'amritam. Vischnou y consentit, et Mohini n'eut pas plus plus tôt paru que l'ardent Schiba se mit à la poursuivre. Il parvint à l'atteindre au moment où, épuisée de fatigue et voulant se

soustraire au danger, elle reprenait la forme de Vischnou.

§ IV. — De quelques autres objets du culte des Hindous.

L'esprit de théocratie n'a jamais exercé sur les hommes son influence qu'aux dépens de leurs connaissances et de leur bonheur. Depuis quatre mille ans les prêtres de Brahma connaissaient le dogme de l'unité et de la toute-puissance, et depuis quatre mille ans les Hindous vivent dans l'ignorance et les superstitions. Que, pour soutenir un caractère auguste, un ministre des dieux ait prétendu au respect, à la confiance, à la considération, on n'en est point surpris : cela était juste; mais qu'il n'ait voulu près de lui que de vils esclaves; qu'il ait exigé pour lui-même une sorte de culte d'idolâtrie; que, refoulant vers les ténèbres les vérités consolantes de la religion, il ait donné des préjugés au peuple pour base de sa croyance, qu'il l'ait nourri de fables ridicules, qu'il l'ait poussé dans les égaremens du fanatisme le plus insensé, c'est là ce qu'on ne peut lui pardonner, et sous ce rapport les brahmines méritent de sanglans reproches.

Les Hindous, sous de tels maîtres, sont tombés dans les excès les plus déplorables. Ils n'ont pas, il est vrai, comme les Égyptiens, prostitué leu

stupides adorations aux animaux malfaisans et immondes; ils n'ont pas donné aux Romains et aux Grecs l'exemple du délire qui divinise les passions et les vices les plus honteux; mais comme si des dieux, supérieurs à l'homme par leur nature, n'avaient pu suffire à tous les besoins de leurs cœurs, ils en ont choisi parmi les hommes même, parmi les animaux utiles et les êtres inanimés. Et il ne faut point que de telles faiblesses les fassent juger avec plus de rigueur; quels peuples, quels hommes n'ont pas eu besoin d'indulgence?

I. Accoutumés à honorer les brahmines sur la terre, les Hindous en ont fait souvent des dieux après leur mort. Le *gourou*, c'est-à-dire le guide spirituel qui par l'explication des textes sacrés conduit les hommes à la connaissance des vérités célestes, est presque regardé, même de son vivant, comme une divinité par tous ses disciples. Ils se prosternent en sa présence; ils n'osent s'asseoir à moins qu'il ne le leur permette; ils boivent l'eau qui a servi à laver ses pieds; ils lui demandent sa bénédiction. On a vu des schoudras, à genoux devant des brahmines, s'écrier les mains jointes : « Vous êtes mon Dieu! »

Les filles des brahmines, âgées de huit ans, lit-on dans les sastras, peuvent être adorées comme représentant la déesse Bhagavati. Les



formes de ce culte consistent à placer l'enfant sur un siége et à lui offrir des fleurs, de l'eau, de l'encens, et si l'adorateur est riche, des étoffes et des parures. Les femmes même des brahmines rendent une fois l'an à leurs maris les honneurs divins, parce qu'elles les regardent comme des images vivantes de Vischnou.

Comme toutes les institutions s'altèrent en s'éloignant de leur source, ces adorations de personnes vivantes ont dégénéré *chez quelques individus* en pratiques indécentes, qui ne choquent pas moins la morale que la religion elle-même. Heureusement ces pratiques n'appartiennent qu'à une secte très-peu nombreuse, qui interprète un peu trop littéralement quelques passages des sastras; fallait-il donc, comme M. Ward, accuser tout le peuple hindou? On ne juge ni les chrétiens d'aujourd'hui ni ceux des premiers siècles de l'église, par les infamies des adamites ou par les excès de quelques autres sectes du même genre.

II. La vache est un animal extrêmement révéré par les Hindous. On conçoit aisément qu'un peuple que ses mœurs portent à l'inaction et au repos a dû aimer un animal qui traînait sa charrue et le nourrissait de son lait; de là sans doute vient la vénération que dans tous les temps on a eue pour la vache, vénération

dont l'expression, passant dans les livres dès les premiers âges, a semblé plus tard venir du Dieu même à qui les livres sont attribués (1).

Quoi qu'il en soit, le lait et le beurre entrent toujours dans les sacrifices qu'on offre aux dieux; la bouse même de cet animal a la vertu de purifier tout ce qu'elle touche, de sorte qu'aux yeux de beaucoup d'Hindous la vache est plus précieuse par sa bouse que par le lait qu'elle donne.

Quand une vache meurt par la faute du propriétaire, on croit généralement que le ciel est irrité contre lui; mais en même temps on dit que par là Dieu l'avertit de faire pénitence pour qu'il puisse entrer dans les mondes ou globes de purification. Ce qui contribue beaucoup à produire ou à entretenir ce sentiment de respect pour la vache, c'est l'opinion assez commune chez les Hindous qu'avant d'habiter dans le corps d'un homme, l'ame a séjourné dans celui d'une vache ou ghoji (2). Il est également défendu *Holwell.*

(1) Les Védas recommandent fortement d'honorer la vache, et les Védas sont l'ouvrage de Brahma. En accomplissant le précepte, c'est à Dieu lui-même que les Hindous obéissent.

(2) Ce sentiment, né probablement de la reconnaissance, a été corrompu par les fictions des poètes ou par les extravagances des commentateurs des Védas. Cependant les Hin-

au propriétaire d'un de ces animaux de le vendre, sous peine d'être sévèrement puni dans l'autre vie. Néanmoins il arrive assez souvent aux paysans de la campagne de battre leurs vaches sans pitié, et même de les laisser mourir de faim durant l'hiver. On a vu aussi des Hindous vendre des vaches aux bouchers européens ; ce qui prouve qu'ils ne sont pas aussi convaincus qu'on voudrait le faire croire de la divinité de ces animaux.

On peut en dire autant pour ce qui concerne

---

dous ne haïsssent point ceux qui se nourrissent de la chair de cet animal; sur la côte même de Malabar qui est sous la domination des naturels, on tue des vaches pour les étrangers, et cela est toléré. Ils racontent à ce sujet l'anecdote suivante. Sous le règne d'Akber, bisaïeul d'Aureng-Zeb, un brahmine qui jouissait de la confiance de ce prince le pria de défendre par un édit qu'on tuât aucune vache dans sa province; peu de jours après il lui demanda la révocation de l'ordre qu'il avait obtenu. L'empereur surpris de ce changement voulut en savoir la raison. Le brahmine répondit qu'il avait vu en songe plusieurs vaches qui le menaçaient de leurs cornes, et que l'une d'elles lui avait vivement reproché son zèle malentendu. Ne sais-tu pas, lui avait-elle dit, qu'après notre mort nos ames doivent passer en d'autres corps sous des formes plus nobles? Si ta religion te defend de nous tuer et de nous procurer cet avantage, n'empêche pas les autres de le faire, car en l'empêchant tu deviens notre ennemi.

les singes. Les Hindous vénèrent fort ceux de la grande espèce; ils ont même en quelques lieux des hospices où ils les nourrissent; mais ils ne les adorent pas. On voit à la vérité dans beaucoup de pagodes l'image d'Hanouman auprès de celle de Rama; mais Hanouman, sous la forme d'un singe, était fils d'un dieu et dieu lui-même. Quelques-uns pensent qu'il n'est qu'une incarnation de Schiba; encore paraît-il positif que les brahmines n'adorent pas Hanouman, bien qu'ils acomplissent les cérémonies prescrites pour son culte auprès des Hindous riches qui lui rendent leurs hommages. Deux brahmines se querellaient ensemble assez vivement, dit M. Ward. L'un d'eux prêtait habituellement son ministère à un adorateur d'Hanouman : « Tu n'es que le rebut des brahmines, lui dit l'autre; tu gagnes honteusement ta vie en adorant un singe ! » Certes, on peut prendre acte de ce fait contre l'écrivain qui le rapporte.

L'histoire d'Hanouman, telle qu'elle est écrite dans les pouranas, mérite d'être connue. Lorsque, très-jeune encore, il vit pour la première fois le soleil naissant, il prit cet astre pour un fruit et il s'élança pour s'en saisir. Indra, craignant qu'il n'avalât le soleil, lança contre lui son tonnerre et le priva de la vie. Sa mère désolée se plaignit à Pavan qui, non moins affligé qu'elle

de la mort de son fils, se retira dans un abîme inaccessible, renfermant avec lui l'air et les vents. Les dieux et les hommes ne pouvant plus respirer allaient tous périr. Brahma, Vischnou et Schiba prièrent instamment Pavah de leur rendre l'air; celui-ci n'y consentit qu'à la condition que son fils renaîtrait et serait immortel. Brahma lui donna un peu d'amritam, et Hanouman revit le jour.

Il avait à peine dix ans, et déjà sa force était prodigieuse; il ne manquait pas non plus de malice. S'étant aperçu que quelques sages faisaient leurs dévotions sur les bords d'un étang, les yeux fermés comme cela arrive quand on cherche à s'absorber dans les contemplations célestes, il s'avisa d'aller prendre sur une montagne voisine un rocher qui avait quatre ou cinq lieues de circonférence et de le mettre au milieu de l'étang. Forcée de se diviser, l'eau reflua vers les bords, de sorte que les sages sentant qu'elle les gagnait cherchèrent à s'éloigner, ce qu'ils ne firent pas sans beaucoup de peine. Alors Hanouman reprit le rocher et le retira de l'étang; les eaux aussitôt retournèrent à leur place. Quand les sages voulurent prendre de l'eau dans leurs mains pour leurs cérémonies, ils n'en trouvèrent plus; et, ouvrant les yeux, ils la virent à une grande distance; ils furent donc

obligés de se rapprocher du rivage, après avoir dû l'abandonner; mais ils n'y furent pas plutôt arrivés que Hanouman remit le rocher dans l'étang, et le fit de nouveau déborder; il continua ses malices jusqu'au moment où les sages aperçurent enfin le coupable. Pour le punir de sa témérité, ils lui ôtèrent sa force par un anathème. Hanouman pour lors changea de conduite; il se mit à flatter les sages, à leur rendre mille services, à leur porter des fruits qu'il allait cueillir dans les bois; il fit tant pour gagner leurs bonnes graces, qu'au bout de trois ans les sages le bénirent et lui promirent que lorsqu'il aurait rencontré Rama, il acquerrait une force double de celle qu'il avait perdue.

Dans une autre occasion, il résolut de mettre à l'épreuve la force du géant Bhima; pour cela il mit sa queue en travers sur le chemin du géant. Comme les Hindous ne peuvent passer par-dessus le corps d'un autre individu, qu'il ne leur est pas même permis de traverser son ombre, Bhima pria Hanouman de retirer sa queue; celui-ci répondit qu'il était devenu si vieux qu'il ne le pouvait pas. Bhima essaya pour lors de la retirer; mais, tout géant qu'il était, il ne put jamais y parvenir. Rempli d'étonnement, il se mit à prier Hanouman qui lui parut un être surnaturel, et il en obtint enfin la liberté du passage, moyennant

la promesse que, dans la guerre que devait faire Doutyodhan à la race des Pandavas, il prendrait le parti de ces derniers.

On reproche aux Hindous d'adorer les bêtes, les pierres, les poissons, les rivières, etc.; c'est pousser beaucoup trop loin l'injustice. L'exemple du chacal, auquel on offre des sacrifices, est loin de le prouver. Les Hindous croient que leur grande déesse Dourga prit la forme de cet animal pour enlever l'enfant Krischna, que le roi Kangsa voulait faire périr. En reconnaissance d'un tel service autant que pour honorer la déesse, quelques-uns d'entre eux placent dans la campagne et dans les lieux fréquentés par les chacals des alimens que ces animaux viennent prendre. On voit pareillement auprès de l'idole de Dourga une représentation du chacal. Quand les Hindous en rencontrent un sur leur route, surtout s'il passe à leur gauche, ils regardent cet accident comme un heureux présage; mais assurément ce n'est point le chacal qui reçoit leurs adorations; et on ne dira pas avec plus de raison des Hindous qu'ils adorent le chacal, qu'on n'aurait dit des anciens Grecs et des Romains qu'ils adoraient l'aigle quand ils adressaient leurs hommages à Jupiter.

Si les Hindous rendent les honneurs divins à Garoura, vautour suivant les uns, grue suivant les

autres (1), c'est que Garoura est une véritable intelligence céleste, provenant commes les autres dieux de Kaschyapa et de Vinata, sa femme. Dès qu'il fut né, son corps prit un si prodigieux accroissement qu'il arrivait jusqu'au firmament; ses yeux brillaient comme l'éclair; les montagnes fuyaient devant l'air agité par le mouvement de ses ailes, et les rayons qui sortaient de son corps mirent le feu aux quatre coins de l'univers. Les dieux eux-mêmes, remplis de crainte, crurent que Garoura était le dieu du feu incarné. Le reste de ses aventures répond à ce commencement: dans une de ses incursions dans les trois mondes, il s'empara de la lune et la mit sous son aile; attaqué aussitôt par Indra et les autres dieux, il les vainquit tous, à l'exception néanmoins de Vischnou qui lui accorda l'immortalité et en fit son serviteur.

Le frère aîné de Garoura est le conducteur du char de Sourya; il a une part dans le culte qu'on rend à son maître. On le représente sous la forme d'un homme qui n'a point de cuisses.

---

(1) Garoura remplit auprès de Vischnou les mêmes fonctions que l'aigle remplissait auprès de Jupiter. Il n'a que la tête et les ailes d'un oiseau; son corps est celui d'un homme: il est sorti d'un œuf que pondit sa mère. On sait qu'Hélène, fille de Jupiter et de Némésis, naquit pareillement d'un œuf.

III. Les Hindous consacrent spécialement certains arbres à Vischnou ou à Schiba. Ils ont grand soin de les arroser, de nettoyer le sol qui environne leur tronc, d'en écarter les animaux malfaisans. Ils les plantent près de leurs maisons en observant diverses pratiques religieuses; la cérémonie se termine par cette prière: Accorde-moi, ô Vischnou, la grace de vivre dans le ciel autant d'années que cette arbre en mettra à étendre ses racines dans la terre! Ils ont tant de respect, ou pour mieux dire d'attachement pour ces arbres qu'il ne les coupent ni ne les taillent jamais; le scrupule est poussé au point de ne pas brûler même les branches sèches. Il n'est pas rare d'en voir dont les branches s'étendent de tous côtés à quinze ou vingt toises de distance du tronc. Les Hindous sont persuadés que, de même qu'en plantant ces arbres ils ont procuré de l'ombrage aux autres, de même ils jouiront au séjour d'Yama d'une température douce et supportable.

L'arbrisseau *toulasi* (1) mérite une mention particulière; ses feuilles ont la vertu de guérir les maladies de même que les morsures des serpens.

---

(1) C'est l'*Ocymum* de Linnée. W. Jones lui donne aussi le nom de *Parnassa*.

Quand un homme est en danger de mort, on va chercher un toulasi qu'on met dans sa chambre; on le couvre de ses feuilles, on lui donne sa racine à mâcher. Si on transporte le malade sur les bords du Gange, on enfonce dans la terre auprès de sa tête une branche de toulasi. Si une de ces plantes meurt, on la jette dans le Gange; on se garderait de la brûler ou de s'en servir pour aucun usage profane. Les Hindous en ont presque toujours quelqu'une devant leurs maisons; quelquefois ils élèvent un pilier creusé par le haut en forme de vase, et c'est là qu'ils placent le toulasi.

Suivant le *Vischnou-pourana*, Toulasi était une femme qui pratiqua pendant fort long-temps de grandes austérités, et obtint par ce moyen la bénédiction de Vischnou; alors elle lui demanda la faveur d'être son épouse; ce que le dieu ne put refuser. Mais la femme de Vischnou, Lakschmi, dans un accès de jalousie, maudit Toulasi et la changea en arbrisseau. Cependant Vischnou forcé de tenir sa promesse prit la forme de Schalgrama (1); et depuis cette époque on le trouve toujours auprès d'elle.

IV. Un grand nombre de rivières sont regar-

(1) Voyez plus bas nombre V, et sur le Toulasi, nombre VI, vers la fin.

dées par les Hindous comme sacrées, et leurs eaux ne servent pas seulement à la boisson, mais encore elles sont employées dans les cérémonies religieuses. Chacune de ces rivières est censée dirigée dans son cours par une divinité de l'un ou de l'autre sexe. Celle du Gange, qui tient parmi tous les fleuves de l'Inde la première place, est une femme blanche, portant une couronne, assise sur un monstre marin, tenant d'une main le lotos de l'autre un luth. Quelques-uns la regardent comme fille de la montagne Himavat; d'autres disent qu'elle est née de la sueur des pieds de Vischnou, recueillie par Brahma. Il y a au surplus dans les pouranas, de même que dans les anciens poèmes sanscrits, une foule d'histoires relatives au Gange et à son origine. Les Hindous, comme je l'ai dit ailleurs, sont tous persuadés que ce fleuve vient de Dieu même, et c'est à cause de cette opinion que ses eaux sont réputées tellement saintes, qu'elles effacent les péchés de quiconque s'y baigne avec confiance et avec dévotion. Toutes les cérémonies des ablutions et des libations se font au nom de Vischnou et de Schiba; on ne s'adresse à la déesse du Gange que dans un petit nombre d'occasions peu importantes.

La réputation de sainteté de ce fleuve n'est pas limitée aux contrées qu'il arrose; elle s'étend

dans l'Inde entière; et ceux qui, à raison de la distance, ne peuvent se baigner dans ses eaux obtiennent à peu près les mêmes résultats par le seul mérite de la pensée. Ainsi, qu'un Hindou à son heure dernière pense au fleuve sacré, il acquiert une place dans le ciel de Schiba; et fût-il à trois cents lieues de distance, il obtient le pardon de ses péchés; il en est de même s'il a entrepris un pélerinage pour se rendre sur ses bords et qu'il vienne à mourir en chemin. Enfin, quoiqu'il y ait trois millions cinq cent mille lieux consacrés ou réputés saints sur les rives du fleuve, il suffit de visiter un seul de ces lieux pour avoir autant de mérite que si on les avait tous visités.

Mais autant qu'ils le peuvent, les Hindous tâchent de ne rendre le dernier soupir que sur les bords ou du moins à la vue du Gange. Il est très-ordinaire dans toutes les saisons de voir des malades, transportés de fort loin par leurs parens, expirer satisfaits les uns sur le rivage, les autres au milieu des flots. Les Hindous regardent comme un grand malheur pour un homme de mourir dans sa maison; sa mémoire serait réputée infâme, si c'était par un effet de sa propre volonté que la chose fût arrivée. C'est aussi sur les bords du Gange qu'on brûle les morts. Quand le malade demeure à une trop grande distance

pour que son cadavre puisse y être porté, ses parens ou ses amis conservent ses os ou même un seul de ses os pour l'aller jeter dans le fleuve.

Beaucoup d'Hindous entreprennent de très-longs voyages pour s'aller baigner dans le Gange; d'autres font transporter de ses eaux à grands frais pour leurs cérémonies religieuses. Dans les tribunaux que les Anglais ont établis au Bengale, quand on veut déférer le serment à un Hindou, on le fait jurer par le Gange, la main sur un vase rempli d'eau du fleuve. Cependant les Hindous attachés aux vieilles doctrines refusent de se soumettre à cette sorte d'épreuve, parce qu'ils disent qu'il leur est défendu par les sastras de toucher l'eau du Gange dans un cas semblable. Aussi, pour peu que l'individu ait des droits à l'estime ou à la confiance du juge, celui-ci se contente de sa simple déclaration.

Vœu. Dans les provinces orientales du Bengale et vers les côtes d'Orissa, les femmes qui n'ont pas d'enfans promettent à la déesse Gânga de lui donner le premier de ceux qu'elles obtiendront par son secours, et elles accomplissent ce vœu impie et babare; mais il y a toujours quelque parent ou quelque religieux mendiant qui se tient sur le rivage pour sauver de la mort l'innocente créature, et arracher une victime au fanatisme.

V. On trouve sur la montagne de Gandaki, ou

plutôt dans les sables de la rivière du même nom dans le Népaoul, de petites pierres noires, concaves, un peu oblongues et percées de plusieurs petits trous. Le peuple les regarde comme sacrées ; il croit que Brahma, Vischnou et Schiba sont nés dans ces trous. Ces pierres sont plus ou moins recherchées ; cela dépend du calibre des trous, de la forme et de la couleur des pierres. On leur donne en général le nom de *schalgrama*. Il y en a qu'on vend jusqu'à deux mille roupies ; cela ne doit pas surprendre : les Hindous sont persuadés que quiconque tient un schalgrama dans sa maison ne saurait jamais devenir pauvre.

On ne peut nier que beaucoup d'Hindous superstitieux ou ignorans ne rendent à ces pierres un véritable culte, tel que celui qu'ils rendraient à la divinité même. Il faut pourtant se garder de croire, comme M. Ward le donne à entendre, que les brahmines eux-mêmes partagent leur erreur grossière. Dans l'Ézour-Védam qui paraît écrit dans l'intention de réfuter les pouranas et les fables qu'ils contiennent, on trouve le passage suivant : « Si c'est par ignorance que tu prostitues à ces pierres tes adorations et tes sacrifices, tu n'es qu'à moitié coupable ; mais tu serais le plus grand des criminels si tu agissais avec discernement. Apprends que cette pierre n'est pas

d'une autre nature que toutes celles que tu vois; ces trous, qui te semblent si merveilleux, sont l'ouvrage de petits insectes qui, trouvant cette pierre assez tendre, s'y creusent des cellules. »

Je ne saurais trop dire à cette occasion qu'on doit s'attendre à rencontrer dans l'Inde ce qu'on voit, ce qu'on a vu partout et dans tous les temps: des hommes éclairés, sages, qui ont sur la religion et sur la morale des idées aussi saines qu'il est possible de les avoir sans le secours de la révélation; d'autres hommes plongés dans les ténèbres de l'ignorance qui, prenant la superstition pour la religion et le fanatisme pour le zèle, forgent des dieux pour leurs besoins divers et déifient jusqu'à leurs terreurs; et enfin, entre ces deux classes si éloignées l'une de l'autre par le sentiment et par l'opinion, une troisième classe d'individus qui, avec les lumières des premiers, mais des intentions moins pures, se préservent eux-mêmes de l'erreur et la laissent toutefois chez les autres parce qu'ils y trouvent quelque profit.

VI. Le lotos, qui joue un si grand rôle dans la mythologie hindoue, est une fleur aquatique, liliacée, connue des naturalistes européens sous le nom de *nymphæa.* C'est la même fleur que la *nilufera* d'Égypte, consacrée à Isis et vénérée par les anciens Égyptiens. Il y en a plusieurs va-

riétés qui ont toutes un nom sanscrit différent. Le lotos *padma* est couleur de rose et répand un parfum délicieux. Le blanc et le jaune sont moins odorans ; le bleu est originaire du Kaschmir ou de la Perse. *W. Jones.*

Le lotos croît en Égypte dans les canaux qui conduisent les eaux du Nil aux plaines voisines de ses rivages, ou dans les petites criques qui sont sur le rivage même. Ses racines, longues et tubulées, sont dans la vase, mais la fleur et les feuilles se développent sur la surface de l'eau ; c'est aussi dans l'eau que naît et vit le lotos de l'Inde. Les fleurs de l'espèce bleue sont du plus bel azur et d'une odeur très-suave ; les feuilles sont en forme de cœur, profondément dentelées ; d'un côté elles sont d'un pourpre foncé, de l'autre d'un vert pâle. Il y en a une variété dont les feuilles tirent des deux côtés sur le pourpre ; les fleurs sont d'un cramoisi très-vif, mais elles ont moins d'odeur que les autres. *Crawfurd.*

La vénération des Hindous pour le lotos leur est commune avec les habitans du Thibet et du Népaoul. M. Jones rapporte qu'un Hindou de cette dernière contrée, entrant dans son cabinet, se prosterna devant une plante de lotos très-belle qu'il tenait dans un vase. Ce sentiment si profond de respect pour une simple fleur vient de l'opinion générale que les feuilles du

lotos ont servi de berceau à la plus grande partie des dieux. Presque toujours, dans les représentations mythologiques des Hindous, on voit un dieu naissant couché sur le lotos et flottant sur les eaux.

Les mémoires de l'académie des inscriptions renferment la description d'une ancienne médaille grecque, sur laquelle on voit un jeune homme assis sur le lotos : on croit que c'est l'Auroré. Quant à ce qui concerne les Égyptiens, il n'est pas facile de décider s'ils ont pris des Hindous leur culte envers le lotos, ou bien si ce culte est originaire de l'Inde et de l'Égypte à la fois, né dans les deux contrées de quelque cause commune.

Ce n'est pas seulement le lotos que les Hindous regardent comme sacré; ils ont encore plusieurs autres plantes qu'ils n'estiment pas moins. Parmi ces dernières, on doit distinguer le *bétel;* les Hindous y attachent le plus grand prix. C'est là peut-être ce qui a fait penser à M. Holwell qu'au moment de la création Brimh, le Grand-Être, est couché sur une feuille de bétel et flotte au milieu de l'abîme; il s'est évidemment trompé : il s'agit là d'une feuille de lotos.

Le *sara* est une espèce de roseau, dont il est beaucoup parlé dans les pouranas. Le dieu de la guerre est né dans un bocage de saras, au

milieu des flammes. Les nymphes des pléïades, averties de sa naissance, descendirent du ciel pour allaiter le nouveau-né; ce qui lui fit donner le nom de Kartikéya. Les poètes parlent aussi de cette plante dont les fleurs, d'un très-beau blanc, réfléchissent les rayons du soleil et font prendre à un bocage de saras l'apparence d'une large rivière.

Le *durva* ou amanta qui appartient, selon M. Jones, aux agrostis de Linnée produit les fleurs les plus belles qu'il soit possible de voir; examinées de près, on les croirait couvertes d'émeraudes et de rubis, que le plus léger souffle met en mouvement. Comme cette plante n'est pas moins utile par l'excellent pâturage qu'elle offre aux bestiaux qu'elle ne plaît aux yeux par la beauté de ses fleurs, les anciens Hindous ont cru qu'une bienveillante déesse l'avait formée, et le dernier Véda, ou Atharvana, en contient un pompeux éloge.

Le *cusa* ou couscha, qui paraît être le *ficus religiosus* de Linnée, est une plante renommée pour sa sainteté. « Elle fut produite, dit l'Atharvana, tandis que l'Océan retentissait des éclats répétés du tonnerre; elle naquit pure comme une goutte d'or. » Presque toutes ses feuilles se terminent en une pointe extrêmement déliée; ce qui fait dire d'un homme qui se dis-

tingue par de grands talens qu'il a l'esprit aigu comme une pointe de cusa.

Le *camalata* ou souryacanti, du genre des plantes rampantes (l'ipomœa de Linnée), produit de très-belles fleurs, *d'un rouge tendre, céleste et couleur d'amour,* disent les livres hindous. Le camalata a la vertu de procurer aux habitans du ciel d'Indra l'objet de leurs désirs par la seule pensée; et si jamais une fleur parut digne d'orner les séjours célestes, c'est sans contredit le charmant ipomœa. Plusieurs espèces, assez ressemblantes aux campanelles, croissent dans le Bengale; les unes ont les fleurs d'un pourpre éclatant, les autres d'un blanc de neige. Toutes ont un parfum très-doux; il y en a qui après le coucher du soleil exhalent une forte odeur de girofle.

W. Jones.

§ V. — De quelques fêtes des Hindous.

Dans les fêtes qui s'adressent directement à la divinité et qui portent le nom générique de Poutja, les cérémonies sont à peu près les mêmes: elles consistent à laver l'idole, à l'arroser de lait, à répandre sur elle des huiles aromatiques. Pendant ce temps les bayadères exécutent des danses devant la porte du temple, et les brahmines attachés à la pagode recueillent les offrandes. Parmi ceux qui officient, il y en a qui sont uniquement

occupés à chasser les mousquites d'auprès de l'idole, avec de grands éventails. Quand un Hindou est riche et qu'il a une idole dans sa maison, toutes ces cérémonies se font chez lui. En général, les fêtes se terminent par une espèce de procession qui se rend avec l'idole sur les bords du Gange; on finit par jeter l'idole dans le fleuve.

On appelle Sandinavé la fête par laquelle les brahmines de Coromandel honorent leur chef Brahma. Elle se compose de cérémonies très-simples; car il ne s'agit que de prendre de l'eau dans le creux de la main, et de faire des libations en invoquant le Dieu créateur; cela s'exécute au lever du soleil, pour marquer le moment de la création; ensuite les brahmines et les assistans se purifient par le bain.

Quand les Poutjas sont accompagnées d'offrandes, on les nomme Birro-Poutja; si elles consistent en jeûnes, on les appelle Oupoff. On compte trente-trois ou trente-quatre fêtes principales, qui se règlent pour l'époque de leur célébration sur l'âge de la lune; les offrandes consistent en fruits ou en plantes, en sucre, en grains, en fleur de farine, etc. *Holwel.*

Au premier jour d'avril, qui est chez les Hindous le premier de l'an, suivant M. Sonnerat, a lieu le Varouchi-Parapou, destiné à célébrer la renaissance de l'année et à chômer en même

temps, la fête des morts, pour lesquels on a généralement le plus grand respect (1).

Aïda-Poutja, qui tombe dans le dixième mois, est la fête des armes. Chacun met les siennes dans une chambre propre et purifiée; il y joint ses livres et ses instrumens de musique, s'il en a. Les brahmines se rendent dans les maisons, et prenant de l'eau consacrée par quelques formules qu'ils prononcent, ils font des aspersions sur les meubles et sur les animaux; ils finissent par bénir les armes, les livres et les instrumens en l'honneur de Parvati ou Dourga, de Lakschmi et de Sarassouati.

La fête des vaches se fait dans le même mois. On les lave, on les pare de fleurs, on peint leurs cornes et on les mène ensuite par les rues en leur offrant du riz. Cette fête, dit le voyageur français, rappelle ces premiers âges où, dans l'enfance des sociétés, les hommes pasteurs vivaient au milieu de leurs troupeaux.

La fête la plus solennelle des Hindous est celle de Dourga; ils y invitent les Européens et les musulmans. Elle commence le septième jour de

---

(1) Dans les fêtes des morts, *Darpanbum*, un brahmine verse de l'eau sur les mains des assistans; ensuite il leur donne des feuilles d'une plante consacrée, en prononçant les noms de ceux pour qui l'on prie.

la lune de septembre, et finit le dixième. Quelques jours après on célèbre celle de Kali.

Le temps de la fête de Schiba, qui s'étend depuis le premier jusqu'au treizième de la lune de Mars, est consacré au jeûne, à la pénitence et aux austérités, comme je le dirai dans un des chapitres suivans; il en est de même de la fête de Jaghernaut qui a lieu le jour de la pleine lune de mai. On conduit le *roult-jattra* ou char de Jaghernaut à environ un mille du temple avec beaucoup de pompe et d'appareil. On ne le ramène que le huitième jour. Durant cet intervalle, il est défendu de travailler la terre. La fête se termine par un jeûne solennel.

On peut se faire une idée de la rigueur des jeûnes auxquels les Hindous se soumettent par la description suivante du *Schandra-Janoum*. Ce jeûne consiste en une abstinence de douze jours en l'honneur de la lune. Le premier jour on ne doit rien manger; le second, on peut manger le poids d'un grain de blé; le troisième, un œuf; deux œufs le quatrième, ou l'équivalent; la valeur de trois œufs le cinquième; le lendemain, ce qui peut tenir dans le creux de la main; une fois, deux fois autant le septième et le huitième jour; les deux jours suivans, on peut prendre le quart de ce qu'on mange ordinairement; le onzième jour, on fait absti-

nence complète, mais on peut boire de l'urine de vache; enfin le douzième jour se passe sans manger ni boire. Ce jeûne, s'il est religieusement observé, procure l'absolution des plus grands péchés.

Souvent les Hindous augmentent l'austérité du jeûne par des pratiques accessoires, telles que l'obligation de se tenir au soleil ou au milieu de quatre feux ardens dans le temps le plus chaud de l'année, ou bien de prendre un bain froid dans l'hiver avec un linge mouillé sur la tête.

Les anciens brahmines s'imposaient des jeûnes du même genre, au rapport de Strabon et de saint Clément d'Alexandrie.

CHAPITRE IV.

DE LA MÉTEMPSYCOSE ET DE LA VIE FUTURE.

§ I. — Ancienneté de cette doctrine dans l'Inde.

La doctrine de la métempsycose est très-ancienne dans l'Inde, et si l'on est convaincu avec MM. Jones, Wilkins et d'autres savans que le Mahabarat ou poëme de la grande guerre a été écrit douze ou treize cents ans au moins avant l'ère chrétienne, on ne saurait douter qu'elle n'ait précédé de plusieurs siècles les temps de Pythagore et de Platon; car elle résulte clairement d'une foule de passages du Bhagavat-Gita, épisode de ce poëme, où se trouvent réunis comme en un dépôt sacré, pour me servir de l'expression de M. Wilkins, tous les mystères de la religion hindoue. Je citerai quelques-uns de ces passages.

« De même qu'un homme quitte ses vêtemens usés pour en prendre de neufs, de même l'ame abandonnant sa vieille enveloppe corporelle entre dans d'autres corps... Tout ce qui a pris nais-

sance doit mourir; tout ce qui est sujet à la mort sera régénéré...Nous ne savons pas quel fut le premier état des êtres; nous ignorons de même quel sera leur état futur; tout ce que nous connaissons, c'est leur état présent... L'homme qui aura vécu saintement jouira pendant fort long-temps, après sa mort, des récompenses dues à la vertu et aux bonnes actions; ensuite il renaîtra dans une famille honorable, peut-être dans la maison d'un yogi...... L'homme qui en agissant n'a point pour motif l'avantage qu'il peut retirer de ses actions, et qui est entièrement absorbé dans la contemplation de Dieu, sera seul libre des chaînes de la naissance et il entrera dans le séjour du bonheur éternel...... Tel est le yogi qui, après avoir travaillé de toutes ses forces à se purifier du péché et avoir subi plusieurs naissances, *devenu enfin parfait*, monte pour jamais au plus haut ciel...... Apprends, ô Arjoun, que toutes ces régions qui séparent le ciel de Brimh, à la terre que tu habites ne sont pour toi que des lieux de passage.

» Deux sortes de destinées attendent tous les hommes sur la terre; par la première ils sont conduits à la contemplation de Dieu; par la seconde ils sont conduits à l'erreur....... Les uns, absorbés dans Brahma, ne retourneront plus sur la terre; ils sortent de la vie dans la brillante saison de la

lune, au milieu des clartés du jour, et quand le soleil est dans les six mois de sa course dans les régions du nord; les autres demeurent dans la saison des ténèbres, quand le soleil est dans les régions du midi; ceux-ci retourneront animer des corps mortels, car ils ne s'élèveront pas au-dessus de la lune. »

Ce passage, observe judicieusement M. Maurice, fait entendre que les sept mondes ou *bobouns* de purification ne sont que les sept planètes, et il peut conduire à penser qu'une partie de la doctrine de la transmigration est intimement liée à l'astronomie.

« Les hommes soumis à la seconde destinée, lit-on encore dans le *Gita*, disent que le monde ou plutôt la matière est sans commencement et sans fin; mais ils ne conviennent pas de l'existence de l'Être Suprême; ils croient que toutes les choses se sont formées par la jonction fortuite des sexes, et que l'*Amour* est le seul principe de tout. Ceux-là sont condamnés à naître sous des formes odieuses; livrés sans retenue à leurs appétits grossiers, ils seront hypocrites, insatiables et assujettis à leurs passions. Ces ames impures et méchantes qui me méprisent, je les ai envoyées sur la terre animer les corps des animaux les plus vils. Soumises au pouvoir des assors, elles refuseront de me connaître, et après

avoir passé par plusieurs corps, elles tomberont dans les plus basses régions pour y souffrir des tourmens éternels. (1) »

Une preuve nouvelle de l'ancienneté de ces doctrines dans l'Inde résulte du *Sacontala*, drame représenté il y a deux mille ans, dit M. Wilkins, à la cour des rois de l'Inde, et dans lequel on a voulu peindre les mœurs et les usages des hommes qui vivaient mille ans auparavant; nous devons faire observer, en faveur de ce témoignage, que M. Wilkins est loin de favoriser les prétentions des brahmines à l'antiquité dont ils se vantent.

« Dans cette terre de passage, dit le vieux Canna à sa fille, le terrain est rude et inégal, tantôt haut, tantôt bas, et tu auras de la peine à le parcourir; la vertu seule conduira sûrement tes pas... La tristesse des hommes, dit le roi Douschmanta, vient peut-être de ce que, heureux autrefois, ils ont, en voyant de belles formes ou en entendant une douce mélodie, des souvenirs vagues et confus des plaisirs dont ils ont joui dans leur vie précédente. »

(1) J'ai dit ailleurs ce que les Hindous entendent par éternité, relativement aux peines de l'autre vie: un temps infiniment long, après lequel les coupables passeront par une nouvelle épreuve des diverses transmigrations qui s'opèrent dans les sept mondes.

« De tous les temps, dit M. Halhed(1), les Hindous ont cru à la transmigration des ames, qu'ils appellent *kayapélout*, ce qui répond littéralement au mot métempsycose, μετεμψύχωσις. Ils pensent que les ames qui sont parvenues à un certain degré de pureté, soit par la pénitence, soit par la pratique des vertus, vont en des lieux où elles jouissent d'un bonheur proportionné à leur mérite; que celles qui, au contraire, ne se sont pas garanties de la corruption et du vice, sont condamnées à revenir sans cesse animer de nouveaux corps sur la terre, jusqu'à l'expiration des quatre yougas.

» Ils supposent qu'il y a quatorze sphères, globes ou bobouns, sept supérieurs et sept inférieurs, la terre comprise; ceux-ci renferment beaucoup de serpens. La terre que les hommes habitent se nomme *Bhour-Logue*. Le premier bobour supérieur est le *Bobour-Logue*, qui compose la voûte visible des cieux; c'est là qu'on trouve le soleil, la lune et les étoiles. Le *Souargah* (ou Schouargan) est le premier paradis; il est destiné à tous ceux qui, par leurs actions,

(1) Abstraction faite de sa trop grande condescendance pour les opinions des brahmines en ce qui concerne leur antiquité, M. Halhed est incontestablement l'un des hommes les plus versés dans la littérature sanscrite.

ont mérité d'être délivrés d'une plus longue existence sur la terre. Le *Mahour-Logue* est le ciel des fakirs et des dévots qui, à force de prières, ont acquis un très-haut degré de sainteté. Le *Tchannéh-logue* est le séjour des ames excessivement pieuses ; mais on ne saurait monter à un ciel supérieur sans des mérites extraordinaires. Ainsi, pour entrer dans le *Touppéh-Logue*, il faut avoir passé sa vie entière dans l'exercice des plus rudes pénitences ou bien avoir souffert la mort pour la religion. Le *Soutti-Logue* est le ciel de Brahma ; il n'y reçoit que ses favoris, ceux qui n'ont jamais menti, et les femmes qui se sont volontairement brûlées sur le corps de leurs époux. Le *Dewta-Logue*, ou septième ciel, est le séjour des dieux. »

Ainsi, l'univers n'est aux yeux des Hindous qu'une arène immense où les ames, constamment éprouvées par toutes sortes de souffrances et de douleurs, cherchent à regagner ce bonheur éternel qui leur fut d'abord destiné, et qu'elles perdirent, avant la création même, par leur orgueilleuse révolte contre l'Être Suprême. Animés du désir du succès, soutenus par les consolantes promesses des Védas, ils souffrent sans murmurer les plus grandes misères, et ils s'infligent même des tourmens réels qu'ils croient expiatoires. Se lier à des pratiques austères qui semblent excéder toutes les forces humaines,

passer une semaine entière sans nourriture, se condamner à des veilles continuelles, s'exposer sans vêtemens aux ardeurs du soleil, à la pluie, aux orages, s'assujettir à garder pendant la vie entière des positions gênantes qu'un Européen ne soutiendrait pas un quart d'heure, fixer le soleil jusqu'à perdre la vue, etc., telles sont les pratiques assez ordinaires que tous les voyageurs ont observées chez les Hindous. J'entrerai plus bas dans quelques détails à ce sujet.

On a dû remarquer dans l'un des systèmes de la création que j'ai rapportés une tradition confuse de la chute des mauvais anges; il est vraisemblable que cette tradition a fait naître le système d'expiation qui domine dans toute la doctrine de la métempsycose, et que l'espérance qu'ont les Hindous de revenir à leur premier état de perfection par les voies de la pénitence cause seule toutes ces pratiques cruelles envers eux-mêmes que certains écrivains leur reprochent avec autant d'aigreur que d'injustice. La doctrine des brahmines sur cette matière est la même que celle des anciens druides, de qui César rapporte qu'ils croyaient que les ames (1)

(1) Non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios; atque hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.

ne mouraient point, mais qu'après la mort elles passaient dans de nouveaux corps, ce qui, en les délivrant de la crainte de la mort, les excitait puissamment à la vertu.

§ II. — De la manière dont s'opère la transmigration.

Tous les Hindous s'accordent à dire qu'aussitôt après la mort d'un individu, les messagers de Yama conduisent son ame au lieu où elle doit être jugée. Quand la sentence a été prononcée, l'ame rôde pendant un an autour de la terre avant d'entrer dans un corps assorti à sa condition future, soit qu'elle doive monter à quelque ciel, soit que sa destinée l'appelle aux enfers ou qu'elle soit obligée de souffrir sur la terre. Quelques pouranas prétendent qu'immédiatement après le jugement, l'ame expie ses péchés par les peines de l'enfer, et qu'elle retourne ensuite sur la terre où l'attend un corps nouveau.

Ces peines expiatoires sont proportionnées pour la durée à la grandeur des fautes; il y a même des distinctions dans la nature des supplices. Par exemple, celui qui empêche un sacrifice est d'abord puni dans l'enfer; ensuite il naît poisson, reste dans cet état pendant trois ans, et quand il reprend un corps humain, c'est

pour être affligé d'une maladie continuelle. Celui qui tue un ennemi qui s'est soumis à lui devient taureau, daim, tigre, chienne, poisson et enfin homme ; il meurt paralytique. Celui qui mange des alimens succulens, sans rien donner aux autres, demeure trente mille ans dans l'enfer ; ensuite il naît musc ou civette, puis il se change en daim ; redevenu homme, il a le goût entièrement dépravé, et son corps exhale une odeur fétide. S'il avait refusé de nourrir son père ou sa mère, il naîtrait corneille avant d'être homme, et, dans ce dernier état, il ne pourrait trouver bons les alimens d'aucune espèce. Celui qui a osé se faire aimer d'une femme qui appartient à une caste supérieure à la sienne souffre d'abord dans l'enfer pendant soixante-onze âges divins ; après quoi il brûle durant cent mille ans dans un autre enfer, *comme une botte de paille* ; ensuite il naît ver, et au bout de quelque temps il redevient homme, mais il est toujours malade. Un voleur de riz est dix-huit ans corneille, douze ans héron, et enfin homme, mais comme le précédent toujours malade. Une belle femme qui méprise son mari souffre d'abord dans l'enfer des peines sans nombre ; ensuite elle renaît femme ; mais c'est pour perdre aussitôt son mari, et se voir livrée à toutes les misères de la viduité.

Les Hindous de toutes les classes se montrent pleinement convaincus de la réalité de ces nombreuses transmigrations, et cette opinion, profondément enracinée dans leurs esprits, a souvent pour eux des suites fâcheuses, parce que s'il leur arrive un accident funeste, un revers de fortune, une maladie, ils se persuadent que c'est en punition des péchés commis dans leur vie précédente; de sorte qu'au lieu de chercher un remède au mal présent ils se laissent tomber dans l'abattement, et attendent la mort comme le seul moyen de s'en délivrer.

Les routes qui conduisent les sages et les bons au palais de Yama, lit-on dans un pourana, sont spacieuses et belles; on ne rencontre de toutes parts que des chœurs de musiciens ou des troupes de danseurs; des gandharvas ou dieux inférieurs qui chantent les louanges des grands dieux; d'excellentes hôtelleries où tout abonde, des étangs couverts de lotos, des arbres qui procurent un délicieux ombrage, des pluies abondantes de fleurs. Les dieux se promènent sur ces routes à cheval ou sur des éléphans, ou bien dans des palanquins, ou sur de superbes chars; ils ont devant eux des serviteurs qui portent des ombrelles blanches et qui leur procurent un air frais avec de grands éventails.

Les méchans rencontrent des chemins bien

différens. En premier lieu, ils ont deux cent mille lieues à faire dans le séjour de Yama avant de parvenir jusqu'à lui; tantôt ils marchent sur un pavé de feu, tantôt ils s'enfoncent dans les sables brûlans ou bien ils doivent gravir des roches tranchantes. En second lieu, au lieu de ces douces rosées qui tombent sur le chemin des élus, ce sont des pluies de pierres aiguës, de cendres chaudes, d'eau bouillante. Quelquefois ils doivent traverser des lieux couverts d'éternelles ténèbres, ou parcourir des contrées remplies de serpens, de tigres, de bêtes féroces, de géans; se frayer une route au milieu de buissons hérissés d'épines; endurer les ardeurs du soleil le plus brûlant; marcher nus, couverts de boue et de sang, le corps tout déchiré : enfin il n'est pas de tourment horrible que ne souffrent ces malheureux avant d'arriver en présence de leur juge.

Quand l'ame qui comparaît est celle d'un sage, Yama adoucit sa physionomie, et d'un ton riant il lui dit : « Tu as été sage; le pouvoir de tes bonnes actions te conduit au ciel. Celui qui né sur la terre y a pratiqué la vertu est mon père, mon frère et mon ami. » Mais quand c'est l'ame d'un méchant, Yama se montre sous l'aspect le plus effrayant. Il a quatre-vingt mille lieues de haut; ses yeux sont comme un grand lac de cou-

leur rouge; des rayons de flamme sortent de son corps; sa voix est comme le tonnerre au jour de la destruction générale; son corps est tout velu, et chaque poil est comme un grand palmier; des torrens de feu tombent de sa bouche; son haleine s'exhale avec un bruit égal aux mugissemens de la tempête.

Chitra-Goupta se tient (1) auprès de lui, et il n'est pas moins redoutable. Quand le coupable a été introduit : « Ne savais-tu pas, lui dit Yama, que j'avais pour les bons des récompenses et des supplices pour les méchans? Tu le savais, et tu as péché! Eh bien, que l'enfer soit ta demeure durant le cours des yougas. Tu t'es livré aux passions criminelles, va souffrir maintenant la peine de ton crime. A quoi te sert de pleurer?» A ces mots, il ordonne à Chitra-Goupta de lire les charges qui existent, et si le coupable demande qu'on prouve les faits, Yama feignant de sourire mais plein de courroux appelle les témoins. Ce sont Sourya, Chandra, Pavan, Agni, Varouna, l'akas, la terre, le jour lunaire, le jour solaire, la nuit, le matin et le soir. Après la déposition de ces témoins incorruptibles, le coupable confondu est précipité dans l'enfer.

(1) M. Crawfurd a fait deux personnages de cet officier de Yama. Je suis ici l'autorité de M. Ward.

§ III. — Des récompenses et des peines.

Les récompenses promises aux bons consistent dans la possession de quelque ciel, dans les honneurs de l'apothéose, dans le droit de jouir immédiatement de la présence du grand être et dans l'absorption de l'ame dans l'ame divine.

On gagne l'un des sept cieux par la pratique des bonnes œuvres; mais il n'est pas permis à tous de s'approcher du dieu qui gouverne le ciel où ils sont admis: c'est un privilége qui n'est accordé qu'à un petit nombre. Parmi les bonnes œuvres celles qui suivent sont les plus efficaces: servir et honorer les brahmines; répéter souvent les noms des dieux, surtout de celui qu'on a pris pour patron; visiter les lieux consacrés et y accomplir les cérémonies prescrites; prier pour ses ancêtres décédés; se baigner dans le Gange; bâtir des temples, creuser des étangs, percer des routes et planter des arbres; honorer les images; obéir à son guide spirituel; pratiquer l'hospitalité; offrir des sacrifices. Il y a de plus des actes particuliers par lesquels on n'acquiert pas moins de mérite. Ainsi les femmes qui meurent avec leurs maris, les dévots qui renoncent volontairement à la vie en se précipitant dans le Gange, ceux qui s'infligent des peines corporelles ont la

consolante certitude qu'ils seront reçus dans l'un ou dans l'autre ciel.

Certains écrivains (1) dont l'audacieuse philosophie brave tous les préjugés, toutes les opinions, nient absolument les peines et les récompenses futures. C'est dans cette vie que suivant eux les bons et les méchans reçoivent le prix ou le châtiment qu'ils méritent. Mais tous les brahmines, et jusqu'aux auteurs des pouranas qui, sous le titre de *Commentaires des livres sacrés*, ont introduit dans la religion tant de superstitions et de fables, s'élèvent contre cette doctrine qui rend l'ame mortelle, enlève à l'homme juste ses espérances et affranchit le méchant des terreurs salutaires qui l'enchaînent.

Tout ce qui peut flatter les sens et satisfaire les désirs, tout ce que l'imagination la plus gigantesque peut concevoir de richesses, de plaisirs sans mélange, de repos sans ennui, de bonheur sans fin se trouve réuni dans les cieux pour faire le bonheur des justes. En général, tous les hommes ont parlé du bonheur des élus dans le ciel d'après l'idée qu'ils ont eue de ce qui constitue le bonheur sur la terre;

(1) Selon M. Ward, ils sont de la secte de Mimangsa, mais ils semblent plutôt appartenir aux bauddhistes.

et il faut convenir que, voulant peindre ce qu'ils ne connaissaient pas, ils ne pouvaient guère y parvenir que par le secours des analogies. Au fond cette méthode n'était pas sans utilité : des tableaux qui parlent aux sens ont plus de puissance que des vérités abstraites. Jamais peut-être on n'aurait pu conduire les hommes aux perfections morales, si l'on n'avait pris le parti d'offrir à leur esprit par des images sensibles les moyens de comprendre la valeur du prix attaché aux vertus. Remarquons, au surplus que les Hindous éclairés pensent qu'il ne suffit point d'avoir accompli les pratiques extérieures de la religion pour arriver aux félicités éternelles, mais qu'il faut encore avoir su vaincre ses passions, s'occuper de Dieu constamment et surtout se livrer à la pénitence.

I. Ceci me conduit à parler de cette espèce particulière de bonheur suprême que les Hindous placent dans l'*absorption*, et qui s'acquiert par la contemplation et par le détachement absolu des choses terrestres. Il faut d'abord faire connaître l'idée qu'ils ont de dieu lui-même. Brimh, disent-ils, considéré comme séparé de la matière et n'agissant sur elle par aucune de ses puissances, est un être destitué d'idées, parce qu'il s'absorbe tout entier dans son propre bonheur, parfaitement calme, parfaitement abstrait et

par conséquent dépourvu de désirs et même de connaissance. Le plus haut degré de la perfection humaine consiste donc à pouvoir se rendre semblable à lui. « Pour y parvenir, dit Krischna dans le *Bhagavat-Gita*, il faut étouffer tous les désirs qui sont entrés dans le cœur, ne chercher le bonheur qu'en soi-même, vivre sans affection, être indifférent pour le bien comme pour le mal, pour le plaisir comme pour la peine, pour les richesses comme pour l'indigence,... voir Dieu partout, dans le brahmine comme dans le plus vil animal, et ne voir que Dieu. L'homme qui s'absorbera dans la méditation, dont la vie se passera comme un doux sommeil, qui n'aura nulle connaissance des choses extérieures et n'éprouvera aucun trouble dans son ame, celui-là sera à la fin absorbé dans la nature de Brahma. » Il arrivera à son ame, ajoutent les commentateurs, ce qui arrive à l'air renfermé dans un vase. Si le vase se rompt, l'air qu'il contenait se confond et se mêle incontinent avec l'air extérieur; ainsi l'ame, en brisant sa prison, rentrera dans l'essence divine d'où elle était sortie.

Les dévots qui veulent arriver par la contemplation à cet état ineffable de bonheur que l'absorption procure se retirent dans les bois solitaires, jeûnent, vivent de racines et de fruits, restent exposés à toutes les inclémences des sai-

sons, choisissent quelque position pénible telle que d'avoir les bras croisés sur la tête ou étendus en croix, les mains jointes derrière le dos, etc., et ils s'astreignent à la garder toute leur vie. Au moral ils s'attachent à réprimer les désirs de toute sorte, à s'imposer des privations, à fixer leurs idées et leur attention sur un point unique, à se faire une habitude continuelle de méditer, à se persuader à eux-mêmes qu'ils ne sentent plus ni le plaisir ni la douleur. Le nombre de ces fanatiques dévots est bien diminué aujourd'hui; on assure que ceux qui prétendent aux honneurs de la contemplation se préparent, par un régime qui les affaiblit et les irrite tout à la fois, à cet état d'anéantissement et d'abnégation, dans lequel l'imagination même qui l'a produit finit par s'user et perdre tout son ressort. Non-seulement ils s'exténuent par de longs jeûnes, mais encore ils mâchent ou ils fument continuellement des herbes enivrantes.

Au reste, les brahmines sages ne demandent point à Dieu de leur donner cette disposition d'esprit et, bien qu'ils disent que l'état le plus parfait de la vie est celui dans lequel on se détache de toutes les affections de la terre pour se livrer à la contemplation des choses divines, ils reconnaissent qu'un homme qui vit dans le monde se rend agréable à Dieu, pourvu qu'il remplisse

les devoirs de sa condition; que même Dieu préfère cet homme dans un état moins parfait, à celui qui dans un état meilleur en soi n'a souvent que les apparences des vertus qu'il exige.

II. Comme les péchés des hommes sont de plusieurs sortes et qu'ils ont plusieurs degrés, ils sont punis par divers genres de supplices; et, sans doute afin qu'il ne puisse y avoir ni confusion ni erreur dans la distribution des peines, il y a plusieurs enfers dans chacun desquels elles sont différentes. Le *Tamisra* et l'*Andha-Tamisra* sont deux enfers de ténèbres; le *Kombhi-Paka* est plein d'huile bouillante; le *Kala-Sourra*, de cuivre en fusion; l'*Andha-Koupa*, de reptiles venimeux; le *Schoukra-Mouka*, de méchans animaux à têtes de cochon; l'*Usipatra-Vana*, de buissons armés d'épines piquantes. Dans le *Krimi-Bhojana*, les criminels sont changés en vers et ils vivent dans une fange fétide. Dans le *Samdangscha*, ils sont tourmentés avec des instrumens de fer rougis au feu; dans le *Tapta-Schourmi*, l'enfer des adultères, ils sont condamnés à tenir sans cesse dans leurs bras une statue de femme de fer brûlant; dans le *Prana-Nirodha*, ils sont percés de flèches, etc. Les pouranas désignent encore une vingtaine d'enfers autres que ceux que je viens de nommer, et ils ajoutent qu'il y en a, de plus,

cent mille où les ames reçoivent un traitement proportionné à leurs crimes.

Ainsi, les voleurs, les receleurs d'enfans sont continuellement battus et affamés; les gens de mauvaise foi sont plongés dans d'épaisses ténèbres; les insectes tourmentent et dévorent les orgueilleux; ceux qui, par gourmandise, ont tué des animaux tombent dans les chaudières d'huile. Quiconque a injurié un homme d'une caste supérieure est changé en pourceau; celui qui n'a pas eu pitié des autres est mordu sans cesse par des serpens, des oiseaux de proie, des chiens, des mouches, des guêpes, etc. Celui qui a méprisé les Védas ou les brahmines demeure pendant trois millions cinq cent mille ans plongé dans le Kala-Sourra. Les faux témoins sont précipités du haut d'un rocher qui a trois cents lieues d'élévation; les voleurs de grand chemin et les incendiaires sont déchirés par des dogues qui ont des dents énormes; les avares n'ont pour alimens que des mets corrompus; ceux qui refusent l'hospitalité perdent les yeux et sont dévorés par les vautours; ceux qui causent volontairement du chagrin aux autres sont mordus par des serpens à cinq têtes; ceux qui tuent un homme, même pour l'offrir en sacrifice, ou ceux qui mangent la chair d'un animal qui n'a pas été d'abord offert aux dieux sont

condamnés à manger de la chair crue, à boire du sang, etc.

En général, les Hindous craignent beaucoup les peines de l'autre vie, et s'il leur arrive de commettre une faute grave ils ne cachent point les terreurs qu'ils éprouvent. Aussi prennent-ils toutes les voies d'expiation qui leur sont offertes. S'ils sont riches, ils font des dons aux brahmines, des sacrifices aux dieux, des aumônes; dans le cas contraire, ils se baignent dans le Gange ou ils entreprennent des pélerinages. Ces pratiques leur paraissent d'autant plus utiles et urgentes qu'il est des péchés dont le châtiment s'étend d'eux à leurs enfans et à leur famille pour plusieurs générations. Le faux témoin, par exemple, entraîne sa postérité dans l'enfer jusqu'à la quatorzième génération, s'il n'a été d'ailleurs puni sur la terre; car les punitions infligées par l'ordre du magistrat sont expiatoires de leur nature.

On lit dans le Mahabarat que Ravan ayant conquis les trois mondes, et songeant à ce qu'il pourrait faire pour acquérir encore plus de gloire, imagina de se rendre au séjour de Yama. Celui-ci, justement effrayé d'une visite qu'il n'attendait pas, se hâta d'envoyer à Ravan des ambassadeurs pour lui jurer en son nom soumission et obéissance. Ravan accueillit l'ambassade et

n'en continua pas moins son chemin. Yama fut contraint de renouveler en personne ses promesses de vasselage. Ravan se rendit ensuite au lieu où les ames coupables étaient tourmentées; à l'aspect de tant d'affreux supplices, il se sentit ému de compassion. Il commença par chasser les esprits infernaux, après quoi il travailla avec ses vingt bras à retirer les ames de l'enfer; mais à mesure qu'il les faisait sortir d'un côté, elles rentraient de l'autre, par où il connut qu'il ne dépendait pas de lui de renverser les décrets éternels qui s'exécutaient sur elles.

CHAPITRE V.

DES SACRIFICES HUMAINS, ET AUTRES; DES SUICIDES VOLONTAIRES; DES PEINES AUXQUELLES LES HINDOUS SE SOUMETTENT.

Orme. Un Hindou frissonne à la vue du sang; c'est le plus faible, le plus pusillanime de tous les hommes. Est-il donc possible que le sang ait coulé autrefois sur les autels de ses dieux? M. Holwell le nie avec force; il argumente de la douceur de caractère qui distingue ce peuple, qu'il peint d'ailleurs comme très-corrompu. M. Ward, qui ne trouve dans les Hindous que des idolâtres grossiers et féroces, voudrait au contraire nous persuader que les sacrifices sanglans, très-communs jadis, se pratiquent encore aujourd'hui malgré la vigilance du gouvernement britannique qui les a prohibés. MM. Jones, Vilkins, Maurice marchant constamment entre la haine injuste et l'enthousiasme crédule, conviennent sans difficulté que de tels sacrifices ont eu lieu dans des temps reculés; ils pensent qu'ils furent abolis à l'époque de Bouddha-Avatar, c'est-à-dire mille

ans avant Jésus-Christ; ils ne croient pas qu'ils se soient renouvelés depuis bien des siècles.

§ I. — Des sacrifices humains et des sacrifices d'animaux.

I. Des sacrifices sanglans furent anciennement offerts à cette redoutable déesse qui se montre partout dans les temples parée d'un collier de crânes humains, cette *Naréda-Kali* qui naît tout armée de l'œil de Dourga et se plaît au milieu du carnage; Kali, que l'auteur du Sacontala désigne par ces mots : *celle qui a soif de sang*. L'Hitopades renferme, sous le voile d'une fable, le récit d'un sacrifice dans lequel un père immole son propre fils pour délivrer son royaume des calamités dont le menaçait la retraite de ses dieux gardiens. La cruelle déesse lui était apparue et lui avait dit que le ciel ne s'apaiserait que par le sacrifice de son fils. Celui-ci, informé par son père de la volonté de Kali, offre sa vie avec résignation et même avec joie; bientôt sa tête tombe sous le fer sacré, et le temple retentit du nom de la déesse. Wilkins.

Dans une autre fable, une femme se plaint de ce que son mari veut la *vendre pour les dieux* et la livrer aux brahmines, ce qui indique assez clairement qu'il s'agit du *Nérarnédha* ou sacrifice humain, assez ordinaire dans les pre-

miers âges. Kali s'est contentée plus tard du sang des chevreaux et des jeunes buffles; mais on trouve à peine aujourd'hui des vestiges de ces sacrifices de sang.

Il n'entre point dans mon sujet d'en rechercher l'origine. Peut-être, comme le suppose T. Maurice, cette coutume barbare est-elle née chez les Hindous de leur communication avec les Tartares et avec les Persans parmi lesquels elle a existé de tout temps; peut-être, comme l'imagine M. Crawfurd, vient-elle de l'opinion, erronée sans doute mais assez naturelle, que plus le sacrifice répugne aux habitudes, aux affections ou aux intérêts, plus il est méritoire aux yeux de la divinité offensée. La fable de l'Hitopades rappelle Agamemnon immolant sa fille, Abraham même prêt à répandre le sang d'Isaac. Ce qui est positif, c'est que de tels sacrifices se trouvent dans l'histoire de tous les anciens peuples; on peut même penser que le vrai dieu n'exigea d'Abraham qu'une chose que celui-ci avait vu souvent pratiquer par les peuples au milieu desquels il vivait; car on a remarqué que toutes les fois que la divinité daignait apparaître à ses patriarches ou communiquer avec eux, elle usait d'un langage conforme aux idées généralement reçues.

Les sacrifices humains étaient ordonnés aux

Hindous par leurs livres sacrés. Les Védas indiquent en quelles circonstances on doit immoler un homme, un taureau ou un cheval, et ces trois oblations y sont désignées sous les noms de Néramédha, de Gomédha et d'Assouamédha. Les Institutes de Menou, livre où respire la morale la plus pure et la plus sublime, contiennent un passage où ces trois sacrifices sont mentionnés; il est probable que l'auteur de ce livre, trouvant l'usage établi et craignant de ne pouvoir détruire des préjugés religieux trop profondément enracinés, avait pris le parti de transiger avec le fanatisme, en laissant subsister la coutume, mais en limitant ses effets autant qu'il était en son pouvoir. *Thom. Maurice.*

Il paraît toutefois que les sacrifices humains furent rares (1); car ni Strabon, ni Arrien qui s'accordent à dire que les sacrifices d'animaux, principalement de taureaux et de chevaux, étaient jadis assez fréquens dans l'Inde, ne parlent des sacrifices humains. Ils disent même qu'on ne faisait pas couler le sang des animaux et qu'on se bornait à les étrangler; mais il est évident que

---

(1) Le cinquième volume des *Asiatic researches* contient la traduction par M. Blaquière du *Roudhiradhyaya* (extrait du Kalica-pourana) : c'est la théorie complète des sacrifices humains à la *déesse noire* ou Kali. On ne peut rien concevoir

sur ce point ils ont été mal informés, ou qu'ils ont pris des faits particuliers pour un usage général. Quoi qu'il en soit, il semble que les Hindous ont reçu des Scythes ces pratiques cruelles qui ne sont pas dans leurs moeurs. On sait que des tribus de cette nation s'établirent à diverses époques sur les rivages de l'Indus. Les Nomourdis qui habitent encore aujourd'hui les campagnes voisines de ce fleuve sont les descendans des Scythes nomades. Ces Messagètes dont parle Hérodote, si fort ressemblans aux Scythes et

Rennel.

W. Jones.

---

de plus affreux ; les citations suivantes prouveront que l'expression n'est pas trop forte.

« Une libation de sang, dans les formes prescrites par les livres saints, est pour la déesse le plus doux nectar. La tête et la chair ne plaisent pas moins à Chandica (forme de Kali)... Gardez-vous d'offrir de la chair de mauvaise qualité. La victime doit être un individu de belle apparence, préparée par des jeûnes et des ablutions pour le saint sacrifice, et ornée de guirlandes de fleurs... Au moment d'égorger la victime, le sacrificateur s'écriera : « Kali, Kali ! ô déesse armée de terribles défenses, dévore ! tue ! détruis les méchans ! attache la victime à l'autel ! saisis-la ! saisis-la ! bois son sang ! sauve-nous ! sauve-nous ! Salut à Kali !... »

Ces abominables sacrifices se faisaient dans un lieu consacré et plus communément au cimetière : le cimetière représente Kali, qui dans cette forme prend le nom de *Bhairava* pour la division de l'orient, de *Bhairavi* pour la partie du midi, et de *Hérouca* pour celle de l'ouest. La victime doit

qu'on retrouve dans le pays moderne de Badakshan, sont les ancêtres des Jauts ou Jattes qui ont brillé pendant quelques années du dernier siècle; il est très-probable que les uns et les autres, Scythes ou Messagètes, apportèrent dans l'Inde le culte sanglant de leur dieux.

Le Nérамédha était une cérémonie extrêmement longue; plusieurs sacrifices d'animaux, un grand nombre d'invocations aux dieux, des libations, des offrandes de beurre clarifié précédaient le meurtre de la victime, qui devait être un homme bien conformé, sain, ni trop vieux ni trop jeune. On lit dans le Ramayan qu'un roi

---

être immolée dans Bhairava, la tête est offerte à la déesse dans le Bhairavi, et le nectar ou le sang dans le Hérouca. Il y a beaucoup d'autres détails de ce genre, et même plus dégoûtans; la plume se refuse à les transcrire.

Ne nous prévenons pas toutefois contre les Hindous à cause de leurs sacrifices, dit M. Crawfurd; « ils ont cru désarmer ainsi la colère de Dieu et obtenir sa protection. C'est pour un motif semblable qu'Agamemnon sacrifie sa fille; Abraham veut prouver son obéissance en immolant son fils. Cependant une idée de ce genre répugne si fort à la raison, il est si naturel de penser qu'un dieu de bonté ne peut pas aimer un acte de *barbarie;* qu'on ne peut pas concevoir comment les Hindous ont conservé cette coutume long-temps après qu'ils ont été civilisés; mais la même observation peut s'appliquer aux Grecs... »

d'Ayodhya ayant voulu offrir à sa divinité une victime humaine, elle fut enlevée avant le sacrifice par Indra, dieu du ciel; qu'alors ce prince, obligé de s'en procurer une autre, l'acheta pour des monceaux d'or et de pierreries et en outre pour cent mille vaches. Le poëte ajoute que la victime, protégée par le sage Visschouamitra, prononça quelques paroles qui la sauvèrent en appelant Indra à son secours; et que le roi obtint en faveur de ses intentions la grace qu'il demandait.

On a cru que dans quelques lieux du Bengale on immolait encore des hommes, bien qu'en secret; et on se fonde sur ce que plus d'une fois on a trouvé auprès de quelques pagodes des cadavres sans tête. Ce fait, fût-il vrai, n'est pas concluant, car il peut provenir de tout autre cause : il y a chez les Hindous des fanatiques aux yeux de qui le suicide est un acte d'expiation capable de leur procurer les félicités éternelles; et parmi les moyens qu'ils emploient pour se priver de la vie, il en est un qui consiste à se trancher eux-mêmes la tête, en mettant un ressort en mouvement (1).

(1) Les Hindous prétendent qu'il y avait à Kschira, auprès de Nadiya, un instrument appelé *karavat*, duquel les dévots se

II. Le GOMÉDHA, sacrifice d'un taureau ou d'une vache, était beaucoup plus commun que le Néramédha; et tout difficile qu'il est de concilier la vénération actuelle des Hindous pour le taureau et la vache avec l'usage de les sacrifier, on ne saurait nier que des taureaux ne fussent très-souvent offerts en expiation. On attachait l'animal à un poteau planté entre quatre autels, et après diverses cérémonies la victime tombait sous les coups des sacrificateurs. Ensuite sa chair était divisée et offerte à quatre divinités, parmi lesquelles on est bien étonné de voir figurer Brahma et Lakschmi.

III. L'ASSOUAMÉDHA, ou sacrifice d'un cheval, était considéré par les Hindous comme très-efficace. Il est à présumer qu'ils l'ont imité des anciens Persans chez qui le cheval était consacré au soleil. Hérodote raconte que lorsque leurs armées entraient en campagne et qu'elles arrivaient sur les bords du Strymon, les mages sacrifiaient neuf chevaux blancs; de même il est dit dans l'Ayin-Akbéri que les rois de l'Inde qui

---

servaient pour se trancher la tête. C'était une espèce de demi-lune armée d'un tranchant très-aigu et dont les deux bouts tenaient à deux chaînes qui répondaient à des étriers où la victime plaçait ses deux pieds, de manière à pouvoir donner à ces chaînes une forte secousse.

se préparaient à la guerre célébraient un Assouamédha pour se rendre les dieux favorables; et il ajoute, chose au surplus confirmée par une infinité de passages des pouranas, que ce sacrifice offert cent fois donnait droit au trône du ciel (1).

D'après un auteur persan qui a laissé un commentaire sur les Védas, le cheval était censé occuper la place de celui qui l'immolait, et il demeurait chargé de tous ses péchés, comme le bouc émissaire des Hébreux (2).

On choisissait un cheval d'une seule couleur, sans taches, jeune et beau; les chevaux blancs étaient préférés. On le marquait sur le front avec du limon du Gange, on le baignait ensuite avec une eau préparée; et, après avoir invoqué Indra et rempli un grand nombre de cérémonies préparatoires, on le laissait jouir de sa liberté pendant un an entier, sous la surveillance toutefois

---

(1) M. Wilkins diffère peu d'Aboulfazil; il dit que ce sacrifice était offert en action de graces après la victoire, et non avant la bataille.

(2) Il semble résulter de ce passage cité par Halhed, que le cheval n'était pas égorgé, mais qu'on l'abandonnait dans un lieu désert où il errait ensuite à l'aventure; néanmoins d'après les cérémonies qui précédaient l'Assouamédha, on peut croire que l'auteur persan a pris une des circonstances du sacrifice pour le sacrifice lui-même.

des serviteurs de celui qui offrait le sacrifice. Ce n'était qu'au bout de ce temps que l'animal était égorgé avec beaucoup d'appareil. L'Assouamédha avait toujours lieu en l'honneur de la trinité hindoue, à laquelle on adjoignait les dieux gardiens de la terre. Les *dandis*, espèce de religieux mendians, sacrifient un âne au lieu d'un cheval en expiation de leurs péchés; mais ce sacrifice est bien loin d'avoir l'efficacité du premier.

Dans tous les sacrifices ou holocaustes dont j'ai parlé, la chair des animaux immolés était brûlée sur l'autel; mais il y avait d'autres sacrifices connus sous le nom de Bali-Dana dans lesquels la chair était offerte aux dieux toute crue. Autrefois des chevaux et même des hommes étaient sacrifiés de cette manière, mais depuis long-temps on n'immole plus que des buffles, des chèvres ou des moutons.

§ II. — Des sacrifices volontaires de la vie.

Parmi les divers actes religieux que les Hindous appellent méritoires, et qu'ils regardent comme capables de les affranchir des peines de l'enfer, ils donnent la première place au Kamia-Marana; ces mots, qui signifient *désir de la mort*, indiquent le sacrifice volontaire qu'un Hindou fait de sa propre vie. Aboulfazil compte

cinq espèces de suicide, toutes égales en mérite et par conséquent au choix du pénitent fanatique. La première consiste à se laisser mourir de faim; la seconde à se couvrir de bouze de vache et à se jeter dans un bûcher; la troisième à s'enterrer dans la neige; la quatrième à se baigner dans le Gange en un lieu où les crocodiles abondent et à y rester jusqu'à ce qu'on y soit dévoré par ces monstres; la cinquième enfin est de s'égorger soi-même à Allahabad, au confluent du Gange et de la Djumma.

Quand un Hindou veut périr dans le Gange (c'est la manière la plus commune de se donner la mort), il commence par faire une offrande aux brahmines (1) en expiation de ses péchés; ensuite il se rend sur les bords du fleuve paré de fleurs et accompagné d'une bande de musiciens. Quand il y est arrivé, il répète plusieurs fois le nom de son idole, et déclare qu'il veut renoncer à la vie afin d'obtenir d'elle tel ou tel bien. Il entre dans le fleuve aux cris des spectateurs : «Hari bal! Hari bal!» D'ordinaire un de ses parens ou amis se présente, et lui dit qu'il se charge de

(1) D'après les sastras, cet acte si méritoire pour un soudra est un crime pour un brahmine. On a vu pourtant quelquefois des brahmines attenter à leurs jours de cette manière.

pourvoir à tous ses besoins s'il veut abandonner son dessein; il répond qu'il n'a besoin de rien puisqu'il va au ciel. Un Hindou, attaqué d'une maladie incurable, se fait porter dans le Gange, ou se laisse mourir de faim en regardant ses flots sacrés. Depuis quelques années, les Anglais ont établi sur les bords du fleuve des postes de Cypayes, pour empêcher ces actes de fanatisme.

Quelquefois c'est un motif singulier qui porte un Hindou à vouloir périr. En 1790, un jeune homme de la secte des dandis était devenu très-gros; il se précipita dans le Gange, par la seule raison que sa corpulence témoignerait contre lui d'une vie peu conforme à l'état de mortification dans lequel un dandi doit passer la sienne. En 1806, un mari et sa femme se noyèrent ensemble, parce qu'ils n'avaient pas d'enfans, priant Dieu qu'il les fît renaître dans un état plus heureux.

M. Ward rapporte plusieurs exemples très-récens d'Hindous qui se sont procuré la mort, soit dans les eaux du Gange, soit au milieu des flammes; heureusement de tels excès sont très-rares. Il l'est beaucoup moins de voir à Jaghernaut, sur la côte d'Orissa, des malheureux se précipiter sous les roues du char où l'on promène l'idole, et périr écrasés sur-le-champ. Quelques-uns sont guidés par la dévotion, un plus grand nombre

peut-être sont entraînés par le désespoir, mais tous sont convaincus qu'ils acquerront ainsi le bonheur éternel.

J'ai déjà parlé du criminel usage où sont les Hindous d'offrir à la déesse Ganga le premier né de leurs enfans. J'ajouterai que si l'enfant est sauvé par une main étrangère, c'est presque un malheur pour lui parce qu'il est abandonné sans retour par ses parens.

Dans quelques lieux du Bengale, quand un enfant refuse le sein de sa mère ou qu'il est d'une santé chancelante, on croit qu'il est né sous l'influence d'un mauvais génie. Alors on le place dans une espèce de berceau qu'on expose dans la campagne, attaché ou suspendu à un arbre. Si l'enfant n'est pas mort au bout de trois jours, sa mère le reprend. En d'autres contrées, principalement vers le nord, beaucoup de parens sacrifient leurs filles; mais cela n'a lieu que dans les castes élevées, et à cause d'une tradition ancienne suivant laquelle une femme doit causer la ruine de son pays.

§ III. — Des femmes qui se brûlent ou s'enterrent avec leurs maris.

Cinq mille Hindous périssent, dit-on, chaque année, victimes volontaires de la plus horrible superstition; ce nombre sans doute est exagéré,

mais fallût-il le réduire des quatre cinquièmes, il serait encore assez grand pour affliger un ami de l'humanité. On sait quel est sur les esprits l'empire du fanatisme; on sait qu'au milieu même des peuples policés il peut faire commettre de grands crimes; mais que tout une nation pense qu'on plaît aux dieux en se donnant la mort; qu'un préjugé abominable étouffe dans les cœurs la pitié, la raison, la justice envers les autres; qu'il triomphe des répugnances que la nature éprouve aux approches de la destruction: c'est là ce qu'on refuserait de croire, si mille exemples funestes ne forçaient notre conviction. Combien surtout il faut déplorer l'aveuglement fatal qui mène à la mort tant de femmes, ou l'exécrable tyrannie qui les condamne au plus affreux de tous les supplices! Quand un Hindou frénétique se livre pour pâture aux monstres du Gange, qu'entonnant un hymne de mort il monte sur le bûcher qui va dévorer ses membres ou qu'il se fait écraser sous les roues du char de Jaghernaut, on gémit sur cet acte de démence religieuse; du moins on sait qu'aucune violence ne l'y a poussé. Mais lorsqu'une femme, souvent dans l'âge où les passions tendres échauffent son cœur, où tout semble par des liens de fleurs la retenir à la vie, court se précipiter au milieu des flammes, l'indignation se mêle à la pitié;

l'une est pour la victime, l'autre est pour le bourreau. Vainement nous dit-on que cette femme est libre; l'idée que la force abuse de la faiblesse ne peut se séparer de la compassion dont on est rempli.

Il est vrai que les femmes ne sont point obligées par une loi positive de se dévouer à la mort; mais tant d'obsessions les entourent, elles comptent sur tant de biens quand elles s'immolent, elles sont si malheureuses, si maltraitées par leurs propres enfans quand l'amour de la vie l'emporte en elles sur le préjugé qu'il en est peu, du moins dans les hautes castes, qui n'acceptent leur horrible destinée.

Quelques écrivains ont avancé que le désir dans les hommes d'assurer leur autorité dans le mariage, et de garantir leur vie contre les tentatives de leurs épouses, a fait naître dans les premiers temps cette coutume barbare (1). Mais si une précaution aussi cruelle pouvait être bonne contre une femme pour qui le joug de l'hyménée était devenu trop pesant, il en est deux cent mille envers qui elle serait tout-à-fait inutile. Le

(1) M. Crawfurd partage cette opinion, ce qui doit d'autant plus surprendre qu'il cite plusieurs passages des livres saints, auquel il faut évidemment l'attribuer.

nombre des épouses qui attentent aux jours de leurs maris est heureusement très-limité, et il y aurait plus que de la barbarie à vouer au supplice toutes les femmes, parce que quelques-unes pourraient devenir criminelles.

Il est plus probable que cette coutume a pris naissance dans l'opinion que le sacrifice volontaire de la vie était un acte agréable à la divinité, capable d'effacer les plus grands péchés et d'assurer une part dans le ciel, non-seulement à la victime elle-même mais encore à sa famille, à ses ascendans et à ses enfans. On conçoit que des hommes imbus de cette doctrine ont pu chercher à se procurer des chances nouvelles de salut dans le dévouement de leurs femmes; aussi les Védas sont-ils pleins de préceptes ou pour mieux dire d'invitations aux veuves de se brûler avec leurs maris; pour prix du sacrifice ils leur promettent un bonheur ineffable bien fait pour inspirer le désir de le posséder, et pour exalter les esprits faibles, portés naturellement à la superstition et au fanatisme.

Quelques brahmines racontent que lorsque Brahma quitta son enveloppe mortelle, ses femmes inconsolables ne voulurent pas lui survivre, et qu'elles se brûlèrent sur son bucher. Cet exemple, ajoutent-ils, fut suivi par les veuves des radjahs et des grands personnages. Les brah-

mines d'alors déclarèrent que ces femmes courageuses s'étaient purifiées en s'immolant et qu'elles seraient dispensées de subir de nouvelles transmigrations. Successivement l'enthousiasme gagna toutes les castes, et de là naquit un usage général, qu'une longue pratique a converti presque en disposition légale. Dès l'instant qu'une fille est née, on met sous ses yeux le tableau du sort qui l'attend, et pour la familiariser d'avance avec lui on le représente sans cesse devant ses yeux comme rempli d'avantage et de gloire.

J'ai dit qu'on ne les forçait point à se brûler; les sastras leur permettent même de reprendre le consentement qu'elles ont donné dans le premier moment de trouble; ils les soumettent seulement à quelques pratiques expiatoires. Il paraît néanmoins certain qu'aujourd'hui, quand une femme a déclaré son intention de se brûler, elle n'a plus le pouvoir de se rétracter, ou du moins, si on la laisse vivre, on l'exclut de sa caste et de sa famille, on la livre à quelque individu de la dernière classe, et ses parens n'ont plus de relations avec elle.

Ainsi la femme se trouve placée entre l'espérance de sauver son mari de l'enfer, de s'en garantir elle-même, de faire jouir ses enfans d'une grande considération, d'attirer sur eux la béné-

diction des dieux, de laisser après elle un nom vénéré, de se soustraire aux douleurs de la viduité, à la misère, aux reproches sanglans, au mépris public; et la certitude que la vie ne sera plus pour elle qu'un insupportable fardeau; il n'est pas étonnant, surtout dans le premier moment d'agitation qui suit la perte de son mari, qu'elle choisisse le parti de sacrifier une vie qu'elle ne traînerait plus que dans l'opprobre. D'ailleurs, elle n'a pas plus tôt fait connaître son intention de mourir que ses amis et ses parens l'environnent, l'excitent, détruisent ses craintes ou ses irrésolutions, l'étourdissent, l'exaltent, et finissent par la traîner au supplice, plus d'une fois malgré la répugnance qui naît d'un retour de son cœur vers la vie. On peut encore ajouter qu'en général les Hindous redoutent peu la mort, parce qu'ils la regardent comme le commencement d'une vie nouvelle dans une autre forme.

Dès que le mari a rendu le dernier soupir, on demande à la femme ce qu'elle veut faire; si elle répond qu'elle accompagnera son mari au bûcher, on lui prodigue les marques de considération, de respect et d'honneur. Ensuite on la conduit au lieu où le cadavre a été transporté; on met dans sa main une branche de mango; et, quand elle est assise devant le corps, on teint

en rouge le tour de ses pieds, après quoi elle prend un bain et des vêtemens neufs. Pendant ce temps ; un tambour bat sans cesse afin d'annoncer la triste cérémonie qui se prépare, et le fils du défunt, ou à défaut son plus proche parent, fait toutes les dispositions nécessaires pour la consommation du sacrifice.

On creuse un grand trou dans la terre, et l'on met en travers quelques branches vertes comme les solives d'un plancher; on recouvre ces branches de fagots secs, de chanvre, de poix, de beurre clarifié et d'autres matières combustibles. Le brahmine qui officie fait répéter à la veuve les formules d'usage, dans lesquelles elle demande à Dieu de la recevoir dans le ciel avec son mari, et de lui permettre d'y demeurer autant de temps que durera le règne des quatorze Indras. Après cette prière, elle se dépouille de ses ornemens pour les distribuer à ses amis ; elle attache des tresses de coton rouge autour de ses deux bras comme des bracelets, relève ses cheveux avec un peigne neuf, et fait sur son front les marques auxquelles sa tribu se distingue; elle met aussi dans un des pans de l'étoffe qui la couvre un peu de riz brûlé et quelques kauris.

Cependant on répand sur le cadavre du beurre clarifié, on le couvre d'étoffes nouvelles et on

chante auprès de lui quelques prières; le brahmine prend un peu de riz dans ses mains et l'offre en sacrifice au nom du défunt. Cela fait, on étend des cordes sur le bûcher et une pièce de drap ou d'étoffe sur les cordes; on place le cadavre sur cette étoffe. La veuve fait ensuite le tour du bûcher sept fois de suite, jetant durant sa marche le riz et les kauris qu'elle porte. Les assistans les recueillent avec beaucoup d'empressement parce qu'ils leur croient la vertu de guérir ou de prévenir les maladies. Quand la veuve a fini les sept tours, elle monte sur le bûcher et s'étend sur le corps de son mari; on relève sur elle les deux côtés de la pièce d'étoffe, et, avec les cordes placées par-dessous et dont on relève aussi les bouts, on attache ensemble les deux corps.

Aussitôt le fils du défunt, armé d'une torche, met le feu au bûcher en détournant la tête du côté où se trouve celle de son père; les personnes placées autour du bûcher appliquent aussi le feu de toutes parts. Quand le bûcher est bien allumé, on y jette en quantité du beurre clarifié, de la poix et de nouveaux fagots, et l'on continue le feu jusqu'à ce que les deux corps soient consumés, ce qui n'arrive guère qu'au bout de deux heures.

S'il reste quelques os, on les jette dans le Gange; ensuite on purifie la place; et, après

quelques cérémonies en l'honneur des défunts, les assistans s'en retournent; mais la famille ne se retire ordinairement que le soir ou le lendemain matin, suivant l'heure à laquelle s'est consommé le sacrifice.

Il est des femmes qui, dans ces derniers momens, déploient un courage qui étonne, et qu'on ne croirait pas pouvoir habiter dans un cœur principalement destiné par la nature aux affections douces. Elles regardent d'un œil sec les préparatifs de leur mort, elles sourient à leurs bourreaux, se montrent insensibles à la douleur, expirent dans les tourmens sans avoir poussé un soupir. On ne peut expliquer leur résignation héroïque, qu'en supposant qu'elles sont profondément convaincues que le bonheur les attend dans la vie nouvelle qui va commencer.

M. Holwell, qui était président du tribunal de Calcutta, raconte que se trouvant à Cossimbouzaar avec l'amiral Russel et d'autres officiers anglais il assista à une de ces tragédies. Rhaam-Chud, pandit mahratte, était mort âgé de vingt-huit ans; sa veuve, qui en comptait à peine dix-sept, n'attendit pas l'expiration des vingt-quatre heures que l'usage accorde aux femmes pour qu'elles manifestent leur intention. Ses parens cherchèrent en vain à la détourner de son funeste dessein; les principaux habitans de la

ville joignirent inutilement leurs instances aux prières de la famille. Lady Russel lui envoya plusieurs messages, lui fit parler de ses trois enfans dont l'aîné n'avait pas quatre ans : elle fit répondre à cette dame qu'elle la remerciait, et qu'elle la priait de transporter sur ses enfans l'intérêt qu'elle voulait bien lui montrer. Alors on essaya de l'ébranler par la peinture des affreux tourmens auxquels elle se dévouait : elle plaça son doigt sur un brasier, mit ensuite un charbon ardent dans le creux de sa main, y jeta de l'encens et en offrit la fumée aux brahmines. On lui dit que le gouverneur mogol n'accorderait pas la permission nécessaire pour qu'elle pût se brûler : elle déclara qu'elle se laisserait mourir de faim. Quand on la vit si obstinée, on cessa d'insister.

On avait construit sur le bûcher une espèce de berceau avec des branches sèches ; on y plaça le mort, la tête du côté de l'entrée; après que la veuve eut accompli toutes les cérémonies préparatoires, témoignant constamment la plus grande fermeté, elle prit congé de ses parens et de ses amis, embrassa ses jeunes enfans, saisit une torche allumée et monta sur le bûcher. Alors les brahmines qui officiaient, dit M. Holwell, se retirèrent en pleurant. Cependant la veuve s'assit auprès du cadavre, le regarda fixement pen-

dant une minute ou deux, et elle mit le feu au berceau en trois endroits différens. S'apercevant qu'elle l'avait fait du côté opposé au vent, elle porta sa torche à l'autre extrémité, et reprit sa place sans laisser voir sur son visage aucune altération. Comme le berceau était composé de branches très-sèches, ses débris enflammés ne tardèrent pas à tomber sur elle et à l'ensevelir.

Quelquefois il arrive que le courage de la veuve ne se soutient pas, et, dans ce cas, elle est habile à saisir les circonstances qui peuvent motiver son changement.

Un brahmine employé à Patna vint à mourir dans cette ville, laissant trois femmes qui demeuraient ensemble près de Calcuta. L'une était malade, la seconde n'avait eu aucune part à ses affections, la troisième avait de lui un fils déjà majeur. Celle-ci avait promis à son mari de se brûler avec lui, et elle avait placé les mains sur son corps en guise de serment. Le cadavre fut transporté à Calcuta; mais cette femme, se repentant sans doute de sa promesse, se prit à pleurer et déclara qu'elle ne se brûlerait point, malgré les instances brutales de son propre fils. Les deux autres femmes s'offrirent pour remplir sa place; mais quand la première eut vu le cadavre, qui était très-défiguré, elle se mit à crier que ce n'était point là son mari et qu'on voulait la brûler

avec une vache morte. Comme on tâchait de lui persuader que c'était le corps de son mari et non celui d'une vache, elle cria plus fort encore, prononça une imprécation contre ceux qui cherchaient à lui faire violence et fit tant qu'elle parvint à sauver sa vie; la pauvre femme que son mari n'avait point aimée servit alors de victime. Cela est arrivé en 1802 (1).

Sur la côte d'Orissa, les femmes sont presque forcées à se brûler pour se soustraire aux mauvais traitemens dont on les accable; il arrive

---

(1) Le 16 octobre 1808, une femme s'est brûlée avec le cadavre de son mari à Phoultarah sur la Tapti, à une petite lieue au-dessus de Surate; elle a montré le plus grand courage durant la triste cérémonie, et elle a elle-même allumé le bûcher, après avoir reçu le feu des mains de son propre fils âgé de dix-huit ans.

En novembre 1809, une autre femme s'est brûlée à Bournagore, et elle a pareillement fait voir beaucoup de résignation pendant tout le temps qui a précédé l'horrible sacrifice; mais il paraît que son courage s'est démenti quand l'action du feu a commencé à se faire sentir. On l'a vue faire d'inutiles efforts pour s'arracher au supplice, et on l'a entendue pousser des cris affreux. Les brahmines, les parens et les spectateurs étrangers paraissaient tous indifférens aux souffrances de cette malheureuse. Le brahmine qui officiait poussait dans les flammes avec une longue perche les membres de la victime, dont on voyait de temps à autre les extrémités.

même que lorsque le défunt est un grand personnage et que sa femme se brûle, on saisit de force ses concubines pour leur faire éprouver le même sort.

Dans quelques contrées de l'Hindoustan, on ensevelit les morts au lieu de les brûler; là, les femmes sont enterrées vivantes. A la vérité, pour abréger leurs souffrances, quand la terre est près de les couvrir, on leur rend le triste service de les étrangler (1).

§ IV. — Des peines volontaires que les Hindous s'imposent.

Les Hindous sont généralement persuadés que l'homme est une créature déchue d'un état plus noble. C'est sur cette opinion qu'ils ont fondé leur doctrine de la transmigration des ames et de leur passage dans plusieurs corps où, sous des formes diverses, elles doivent souffrir des peines expiatoires jusqu'à ce que, entièrement purifiées, elles retournent à leur état primitif. Ce fut pour hâter le moment de cette restauration que les anciens brahmines s'imposèrent de nombreuses austérités, même des peines corporelles, dont la seule peinture fait frémir d'horreur.

---

(1) M. Ward en cite un exemple assez récent; il est de 1793.

De ces peines, les unes sont tout-à-fait arbitraires, n'ayant de proportion qu'avec la volonté de celui qui les endure, et ne s'arrêtant qu'au point où la nature refuse de souffrir davantage; les autres sont graduées par les anciens sastras et s'appliquent suivant la grandeur du péché. Les peines de la première espèce se divisent en deux classes, savoir : celles que les dévots s'infligent afin d'obtenir ce bienheureux état de contemplation ou d'absorption, objet de leurs désirs, et celles qui ne sont qu'expiatoires. Du nombre de ces dernières sont les tortures auxquelles on se soumet en l'honneur de Schiba ou de la déesse Kali.

I. Les Hindous ont un ancien livre qui renferme la nomenclature des péchés dont un brahmine ou tout autre personne peuvent se rendre coupables, et la liste des peines que les pécheurs doivent subir pour expier leurs fautes, indépendamment de celles que peut infliger le magistrat, si le fait est de nature à provoquer l'action des lois dans l'intérêt d'un tiers ou dans l'intérêt de la société.

Tous ces péchés sont divisés en neuf séries, depuis la plus simple fraude jusqu'à l'inceste d'un père avec sa fille ou d'un fils avec sa mère, et chaque péché porte avec lui l'indication de la peine moyennant laquelle il sera remis au cou-

pable. Je me bornerai à quelques citations; on y verra dans quel esprit ces institutions furent faites.

Le meurtrier d'un brahmine doit renoncer à la vie ou faire pénitence pendant vingt-quatre ans. Cette pénitence, *Prajapatya*, consiste à ne manger pendant les trois premiers jours que vingt-six bouchées de riz, de beurre et de lait cuits ensemble; le nombre des bouchées diminue les trois jours suivans, et pendant les trois qui viennent ensuite l'abstinence doit être complète; puis on recommence. Le meurtrier peut se soustraire à cette terrible alternative en donnant 360 vaches avec leurs veaux et 470 roupies à titre de dommages, outre une amende de 100 vaches et de 24 roupies. Si un brahmine tue un tschatriya de la seconde caste, un veishya de la troisième caste, ou un schoudra de la quatrième, il en est quitte pour trois ans, dix-huit mois ou neuf mois de prajapatya, ou bien pour quatre-vingt-dix, vingt-trois ou douze vaches.

Si un brahmine tue méchamment la vache d'un brahmine, il doit se raser la tête, coucher pendant trente jours dans une étable à vaches, manger de l'orge bouilli dans l'urine de vache et se couvrir d'une peau de vache. Les deux mois suivans, il se baigne dans l'urine de vache et il doit suivre nuit et jour un troupeau de ces ani-

maux, exposé au froid, au soleil, à la pluie, etc.; ensuite il donne dix vaches et un taureau à celui qu'il a offensé.

Si une vache meurt par accident, on l'impute au peu de soin du propriétaire. Celui-ci est en conséquence obligé de se raser la tête, de se couvrir d'une peau de vache avec les sabots et les cornes, de suivre un troupeau, etc.

Le brahmine qui, sans le savoir, a eu quelque commerce avec la fille d'un chandala ou paria, doit se soumettre durant douze ans au prajapatya; s'il l'a fait sciemment, il faut qu'il fasse le sacrifice de sa vie, et s'il est retombé dans la même faute aucun moyen n'est capable d'effacer son péché. Celui qui veut perdre la vie en expiation le peut faire en se couchant sur un tas de paille, où l'on met le feu du côté des pieds.

Un schoudra qui communique avec une femme d'un ordre supérieur ne peut sauver son ame qu'en se brûlant de la même manière.

Quand un individu est arrivé au terme des pratiques expiatoires, il offre une poignée d'herbe à une vache. Si l'animal mange, c'est une preuve que le péché est remis; si la vache ne mange pas, il faut tout recommencer. Un riche Hindou de Calcuta s'étant soumis aux peines de l'expiation pour quelques péchés dont sa conscience se trouvait chargée, la vache refusa de manger.

Plusieurs pandits furent consultés; l'un d'eux décida qu'il y avait eu erreur dans la somme à payer, et qu'au lieu de trois il fallait dire cinq. L'Hindou satisfit sur-le-champ à cet accroissement d'amende, la vache mangea et il fut déclaré pleinement absous.

Si un homme coupable d'un péché ne veut point l'expier dans la forme prescrite, son ame tombe dans l'enfer; et quand elle en sort pour animer un corps nouveau, elle reste chargée de l'ancien péché.

II. Il se fait tout les ans, en l'honneur de Schiba, une fête qui dure plusieurs jours, et il n'est pas de tortures que ne supportent les dévots et les fanatiques pour honorer dignement ce dieu qui, comme on l'a vu, unit au caractère de régénérateur celui de *destructeur*.

Durant les jours qui précèdent la fête, les Hindous, le corps couvert de cendre, la tête enveloppée de faux cheveux chargés de boue, se préparent par des danses lugubres qu'accompagne le son discordant des tambours aux diverses pénitences qu'ils se destinent. Le premier jour, ils se laissent tomber du haut d'un échaffaudage élevé de vingt pieds sur des pointes de fer dont le sol se trouve hérissé. A la vérité ces pointes sont un peu inclinées, de sorte que rarement elles entrent dans le corps des imprudens sau-

teurs; quelquefois aussi on en voit qui se blessent grièvement. Le troisième jour, on allume un grand feu auprès du temple de Schiba, et quand le bois est réduit en charbons, les pénitens marchent nu-pieds au travers de ce brasier ardent.

Le lendemain, ils se percent la langue et les côtés avec des roseaux pointus, des instrumens de fer, des couteaux. Cette cruelle cérémonie se fait en l'honneur de Kali. Il y en a qui ne se bornent pas à percer leur langue ou tout autre partie du corps; ils semblent se faire un jeu des souffrances, et on les voit le corps entier couvert de longues épingles qui entrent plus ou moins dans les chairs. D'autres placent une idole du dieu au bout d'un bambou qu'ils font passer par l'autre extrémité dans le trou de leur langue, et ils se promènent parmi la foule, tenant dans leurs mains le bambou. Quelquefois ils se mettent à deux, passent mutuellement un de leurs doigts à travers leurs langues percées, et s'en vont sautant et dansant jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigue ou vaincus par la douleur.

L'un des jours suivans dans l'après-midi commence le *Charaka*, ou danse aérienne, sur des crochets de fer attachés au bout d'une corde et fixés dans le dos du patient. On élève des mâts hauts d'environ vingt pieds; le dévot se prosterne au pied du mât, et l'un des assistans

marque avec de la terre la place où les crochets doivent être plantés; un autre individu lui donne un grand coup sur le dos, et puis le pince de toute sa force avec le pouce et les doigts; après quoi les crochets sont appliqués et on les fait entrer d'environ un pouce. Cela terminé, le patient se relève et on le hisse sur les épaules d'un homme; alors on attache les cordes qui supportent les crochets à une pièce de bois placée horizontalement sur le sommet du mât; quand le malheureux est ainsi suspendu, on met les cordes en mouvement par une forte secousse, et le balancement commence. Il ne dure, pour quelques-uns, que quelques minutes; pour d'autres il se prolonge jusqu'à une demi-heure ou même plus.

On ne pourrait pas concevoir ces extravagantes horreurs, si l'on ne savait à quels excès le fanatisme peut conduire les hommes; mais quand on se souvient que l'Italie, l'Espagne et même la France ont eu leurs flagellans, on est moins étonné de ce qui se passe dans l'Inde. Au surplus les Hindous ont presque toujours la précaution de passer dans les crochets une pièce d'étoffe qu'on roule autour du corps du patient, pour empêcher que ses chairs ne se déchirent et qu'il ne se tue en tombant.

III. L'Ayin-Akbéri renferme une notice très-curieuse sur le *Tchar-aschéroum* des brahmines,

c'est-à-dire sur les quatre degrés de probation auxquels ils se soumettent quand ils veulent atteindre l'état le plus parfait de la vie (1); je vais en donner l'extrait.

Le premier degré est le *brahm-tchari*. C'est le noviciat de tout brahmine. A peine a-t-il atteint sa huitième année qu'on lui donne le zennar; c'est ordinairement de la main de son père ou de son tuteur qu'il le reçoit. Muni de ce signe distinctif de son ordre, il commence à réciter le *Gaïteri*, ou hymne au soleil, et il prend aussi le bâton que sa caste seule a le droit de porter. Peu de temps après il quitte la maison paternelle pour entrer dans celle du *gourou* ou guide spirituel, chargé de lui expliquer les Védas. Son habillement consiste en une longue tunique *loungouti*; une pièce d'étoffe *loungi* qui se place sur la première, une tunique de lin plus courte et un bonnet de toile. Il se baigne tous les matins avant le lever du soleil; ensuite il prend un peu d'eau dans sa main droite et fait une libation en disant : « Pardonne mes péchés. » Après cette première cérémonie, il se frotte le corps avec de la terre, plonge à trois reprises

(1) M. Ward appelle ces quatre états *Aschrama*, et chachun d'eux en particulier *Brahmachaya*, *Gryastza*, *Vanapratstza* et *Brahmagnani*.

dans la rivière, s'essuie avec ses mains, fait de nouvelles libations en prononçant le nom de Dieu, se lave la tête, le front, la poitrine, les épaules, prend encore de l'eau dans ses mains et l'offre au soleil naissant.

Quand tout cela est fait, il reprend ses vêtemens, son bâton et passe à son cou un baudrier de cuir auquel est suspendue une large poche destinée à recevoir les offrandes. Si la piété des fidèles a été productive, il offre à son gourou ce qu'il a reçu; celui-ci y goûte et lui permet de prendre son repas qui ne peut consister qu'en végétaux; le miel, le bétel et les aromes lui sont interdits. Lorsqu'il est devenu plus grand on lui rase les cheveux, à l'exception d'une mèche qu'on lui laisse sur le derrière dela tête.

Il doit passer tout le jour en prières ou en pratiques pieuses; la nuit il couche sur la paille, ou bien au pied d'un arbre n'ayant pour *lit* et pour couverture qu'une peau de gazelle, de cerf ou de quelque autre animal.

Quelques brahmines ne restent dans l'état de brahm-tchari que l'espace de cinq ans; ce sont ceux qui annoncent de bonne heure des dispositions peu communes; les autres y restent douze ans. Il y en a qui, soit qu'ils se méfient d'eux-mêmes soit par tout autre motif, sont Brahm-tcharis toute leur vie.

On appelle *gérischtz* le second degré de probation. On n'y admet que ceux dont la vocation pour une vie austère est fortement prononcée ; les autres retournent chez leurs parens. Le gérischtz doit se lever une heure environ avant le jour, et faire tout ce qu'il faisait dans son premier état de bramh-tchari ; mais il doit doubler le nombre des ablutions et des prières et remplir à chaque heure quelque cérémonie nouvelle. Il ne vit que de ce qu'il peut glaner dans les champs à la suite des moissonneurs, ou de ce qu'on lui donne. Il passe la plus grande partie de la nuit à contempler les astres et à recevoir quelques notions d'astronomie ; enfin il se livre assidument à toutes les pratiques capables de fortifier son corps et son esprit, afin de se préparer aux rudes épreuves qui l'attendent dans le troisième degré ou le *banpéritz.*

Banpéritz. Quand un brahmine déjà avancé en âge veut obtenir ce titre, il remet à son fils le gouvernement de sa maison et de sa famille, et se retire dans quelque lieu désert où il construit une cabane ou creuse une grotte pour y passer le reste de ses jours, constamment appliqué à détacher son cœur de toutes les choses de la terre. Si sa femme conduite par son affection veut l'accompagner dans sa solitude, elle le peut,

mais c'est avec la condition expresse d'imposer pour toujours silence à ses sens.

Le dévot suranné entretient constamment le feu sacré pour ses sacrifices; il se couvre d'un vêtement de feuilles et d'écorce d'arbre; il ne coupe jamais ni ses cheveux ni ses ongles. Il continue, au reste, toutes ses pratiques de gérischtz; mais il augmente encore le nombre des ablutions, et l'on peut dire qu'il passe dans l'eau les deux tiers de sa vie. Il tient toujours la tête baissée comme un homme accablé du poids de ses crimes, et il n'interrompt le morne silence qui règne autour de lui que pour prononcer à diverses reprises le nom de Dieu et réciter des fragmens des Védas. Il ne souffre point que le sommeil ferme ses yeux durant le jour, et la nuit il s'étend sur la terre. Durant les fortes chaleurs de l'été, il reste exposé aux ardeurs du soleil; pendant la saison des pluies il n'a pas d'autre abri que le toit de chaume de sa cabane; dans les temps les plus froids il passe la nuit entière au bain. Il est soumis toute sa vie au jeûne *chandérayan*, qui consiste à manger le premier jour du mois une bouchée, le second jour deux bouchées, le troisième jour trois, et ainsi de suite jusqu'à trente, terme qu'on ne peut excéder; le jeûne se continue ensuite dans une progression décroissante jusqu'à un, de

sorte que le jeûne entier a lieu six fois l'an (1).

En entrant dans le désert, le banpéritz fait des provisions pour un an; elles consistent en fruits secs et en grains; il lui est expressément défendu de toucher à aucun aliment apprêté; il ne fait pas même cuire son riz; il se contente de l'humecter avec de l'eau. Si l'âge ou la maladie l'empêchent de pourvoir à sa subsistance, un autre banpéritz se charge de ce soin; si l'effet du régime auquel il s'est soumis est tel qu'il lui soit impossible de le continuer, il lui est permis de quitter la vie; alors il s'avance vers le nord ou vers l'est, cherche quelque terre inconnue où il puisse arrêter ses pas; là, privé de toute nourriture, absorbé dans la contemplation, il attend et reçoit la mort comme un bien. S'il préfère un plus prompt trépas, il a le choix ou de se jeter dans les flammes, ou de se noyer, ou de se précipiter du haut d'un rocher. Cet acte méritoire le conduit sûrement au paradis.

Le quatrième degré du tchar-aschéroum ren-

(1) J'ai déjà parlé de quelques-uns de ces jeûnes extraordinaires. Les brahmines en comptent douze espèces principales, qui toutes enchérissent l'une sur l'autre. Tant que le jeûne dure, le pénitent doit s'abstenir du jeu, des femmes, du bétel, de toute sorte de plaisirs, coucher sur la dure, faire des aumônes, etc.

ferme deux états que l'on a presque toujours confondus ensemble, et qui cependant se distinguent l'un de l'autre à quelques traits particuliers. On appelle *saniassis* et *yogis* ceux qui sont parvenus à ce haut point de perfection où l'ame, totalement dégagée des affections mondaines, semble étrangère dans le corps qu'elle habite encore ou qui plutôt lui sert de prison.

Le saniassi est le brahmine qui, après avoir passé par les trois premiers degrés de probation, a conservé assez de force d'ame et de vigueur corporelle pour pouvoir supporter des tourmens dont la seule pensée épouvanterait un autre homme. Le yogi est un pénitent volontaire qui aspire à la sainteté du saniassi et s'efforce même de le surpasser par le nombre et la qualité des tortures qu'il s'impose. Ni l'un ni l'autre ne portent de vêtemens; c'est ce qui leur a fait donner par les anciens qui en ont eu connaissance le nom de gymnosophistes. Le saniassi toutefois couvre une partie de son corps, mais le yogi est entièrement nu, prétendant qu'il ne doit rien accorder aux opinions ni aux préjugés du monde. Le premier se distingue par le calme, par le silence et par la dignité avec laquelle il souffre tous les maux; le yogi met à souffrir de l'ostentation; et tandis que le saniassi s'enfonce dans les déserts, satisfait d'avoir Dieu pour té-

moin de sa conduite, le second cherche les lieux fréquentés et les places publiques, et il ne se déchire le corps qu'en présence de nombreux spectateurs. Malgré ces différences, tous deux vont au même but : mépris des choses de la terre, indifférence pour le blâme ou pour la louange, insensibilité pour les besoins et les souffrances du corps, efforts constans pour rendre l'ame indépendante de toute affection extérieure.

Le saniassi abandonne sa maison, sa femme, ses enfans, n'emportant pour tout bien qu'une pièce de toile jaune qu'il roule autour de ses reins, un petit pot et son bâton de pélerin. Dans la solitude, où la faim et la misère l'attendent, il se nourrit d'herbes et de fruits sauvages, se condamne à un éternel silence qu'il ne rompt que pour prononcer le mot *Aouan*, par lequel les Védas commencent. Il passe sa vie dans la méditation et la prière, imaginant qu'il finira par s'unir intimement avec Dieu, de telle sorte qu'une partie des pouvoirs divins deviendra son domaine, qu'il pourra les exercer sur la nature entière, et qu'il parviendra même à détacher son ame de son corps et à l'y faire rentrer à son gré.

Ce qui est positif, c'est que l'influence de son imagination sur son cœur et sur tous ses sens est

si forte, que rien n'est capable de le distraire de ses contemplations quand une fois il s'y est enfoncé, ni la pluie tombant par torrens, ni le tonnerre qui gronde, ni la grêle qui l'accable, ni la neige de l'Himmako. Au milieu des plus terribles convulsions de la nature, il se montre insensible aux dangers, parce que son ame, dit-il, est avec Dieu qui est le maître des élémens ; et l'on conçoit que, par une longue persévérance dans la tâche dure et pénible de dompter ses appétits par les austérités, ses fonctions corporelles perdent insensiblement toute leur énergie, ce qui ouvre à ses facultés mentales la carrière vaporeuse du vague et du délire.

Les anciens, comme je l'ai déjà dit, ont eu quelques notions sur ces sages nus, γυμνος σοφος. Strabon parle de deux d'entre eux dont l'un, bien que chargé d'années, passait sa vie couché sur la terre sans aucun abri contre l'inclémence des saisons; et l'autre, dans la vigueur de l'âge, restait debout tout le jour sur une seule jambe, et soutenait en même temps au-dessus de sa tête avec ses deux bras une pièce de bois énorme. Pline dit que les gymnosophistes (1) suivaient

(1) Ab exortu ad occasum perstare, contuentes solem immobilibus oculis, ferventibus arenis, toto die alternis pedibus consistere.

d'un œil fixe le soleil dans son cours depuis son lever jusqu'à son coucher, debout au milieu des sables brûlans, tantôt sur un pied tantôt sur l'autre.

Porphyre, qui entre dans quelques détails sur ces anciens philosophes, distingue les *brachmanes* des gymnosophistes qu'il appelle aussi *samanéens*. Il dit que les premiers ont leur résidence sur les bords du Gange ou sur des montagnes peu éloignées du fleuve; ce qui semble indiquer Kassi (la moderne Bénarès) et Naugracut où existait une ancienne école brahminique. Quant aux samanéens, qui sont les *sarmans* de Clément d'Alexandrie, il en parle comme d'hommes qui s'astreignaient aux privations les plus dures, tandis que les premiers, bien que s'abstenant de toute nourriture animale, usaient abondamment de végétaux.

Le passage suivant du *Sacontala* donnera une idée des souffrances qu'enduraient volontairement les yogis à l'époque où l'auteur écrivait, c'est-à-dire long-temps avant Strabon. Les yogis, ainsi que je l'ai remarqué, se piquaient de surpasser les saniassis. « Un peu au-delà de ce bocage, dit Matali au roi Douschmanta, remarquez ce pieux yogi qui ne remue pas plus qu'un buisson et tient ses yeux constamment fixés sur le soleil; voyez son corps à moitié couvert de

la terre qui s'est amoncelée autour de lui et qui sert de retraite à d'innombrables fourmis; cette peau de serpent qui a pris la place du zennar et retombe par un bout sur ses reins; ces plantes noueuses qui entourent et pressent son cou; ces nids d'oiseaux qui couvrent ses épaules ! »

On lit dans la relation des voyageurs arabes du neuvième siècle, traduite par Renaudot, qu'il y a dans l'Inde une espèce d'hommes qui vivent dans les bois et dans les montagnes, sans vêtemens, laissant croître leurs cheveux, leur barbe et leurs ongles; portant suspendue au cou une écuelle de terre où les passans déposent leurs aumônes, se tenant immobiles comme des statues, les yeux tournés vers le soleil. L'auteur arabe ajoute même qu'étant retourné dans l'Inde au bout de six ans, il avait retrouvé un de ces fanatiques dans la même position et à la même place où il l'avait laissé à l'époque de son premier voyage.

Il serait difficile d'imaginer tous les genres de supplices que les yogis adoptent comme moyen de salut: les uns portent toute leur vie d'énormes colliers de fer, d'autres chancellent sous le poids des chaînes dont ils chargent leurs bras ou marchent avec des sabots garnis en dedans de pointes aiguës; d'autres encore se suspendent avec des chaînes ou avec des cordes à un arbre et

vivent plusieurs mois dans cette situation cruelle. Quelques-uns s'enferment dans des cages de fer et se font aussi suspendre à un arbre; il y en a dont la cage entoure le corps depuis les épaules jusqu'aux chevilles des pieds, de sorte qu'ils ne peuvent jamais ni se coucher ni s'asseoir. On en voit qui, pour endurer ici-bas les peines de l'enfer afin de les éviter dans l'autre vie, se placent entre plusieurs brasiers ardens d'où on ne les retire qu'à moitié grillés.

Je pourrais citer encore beaucoup d'autres traits de ce genre d'après MM. Ward, Fryer, Hastings, Sonnerat, qui tous ont été témoins de ces horribles folies; je terminerai par celui que rapporte M. Crawfurd dans ses essais sur la mythologie. Un yogi, dit-il, entreprit de mesurer avec son corps la distance qui sépare Bénarès de Jaghernaut, ce qu'il exécuta en s'allongeant sur la terre et en se relevant alternativement; mais il employa plusieurs années à faire ce voyage.

Ces privations de tout genre, ces austérités inouies, ces tortures cruelles auxquelles se condamnent les brahmines ont dû inspirer aux Hindous cette vénération, ce respect aveugle qu'ils avaient pour leurs prêtres, et qu'on traite d'imbécillité. Assurément tous ces actes de pénitence outrée ont un caractère d'extravagance fait pour choquer quiconque n'a pas la foi des

brahmines; ils ont même un côté ridicule. Mais avec d'autres yeux, d'autres préjugés que les nôtres, les Hindous devaient les juger autrement que nous. D'ailleurs l'hypocrisie peut bien se couvrir du manteau des vertus afin de mieux tromper, mais jamais un hypocrite ne devint un martyr. Pour se dévouer ainsi aux souffrances et à la mort, il faut le courage que donne la foi.

CHAPITRE VI.

DES DIVERSES SECTES DES BRAHMINES, DES PRÊTRES ET DES PÉLERINS, DE L'ATTACHEMENT DES HINDOUS A LEUR RELIGION.

Les Hindous sont divisés en trois grandes sectes : les *seyvas* qui choisissent Schiba pour leur dieu gardien; les *veischnouvas*, ou adorateurs de Vischnou, et les *Schaktas* qui rendent un culte particulier à Dourga.

Les premiers sont presque tous de la classe des brahmines; ils sont peu nombreux dans le Bengale, quoique Bénarès soit un lieu consacré à Schiba et qu'il y ait pour les Hindous obligation de le visiter. Les saniassis de cette secte sont toujours couverts de cendre, portent de larges guirlandes de feuilles et de racines d'une plante consacrée à leur dieu, et rôdent sans cesse aux environs de Bénarès. Les seconds composent la moitié de la population de l'Hindoustan; ils sont très-nombreux, surtout dans la province d'Orissa. Ils appartiennent en grande partie aux castes inférieures. Cette secte en a produit une

autre, celle des Cheytanias, adorateurs de Krischna. Les derniers, c'est-à-dire les schaktas, sont en général de la première caste; ils ont quelques pratiques particulières. A l'extérieur, ils ressemblent aux seyvas; mais, pour le fond des doctrines, ils se rapprochent davantage des veischnouvas. Aucun brahmine de cette secte ne devient saniassi.

§ I. — Des sectateurs de Bouddha.

Les sectes dont je viens de parler, auxquelles on peut ajouter celles des sagnicas et d'autres semblables (1), sont toutes orthodoxes; mais il y en a trois autres, qui sont très-nombreuses et qu'on regarde comme hérétiques. La première est celle des bauddhistes.

Il paraît que, dans les six grandes écoles que dirigeaient les anciens brahmines, il y en avait deux dont les doctrines étaient fondées sur l'athéisme et le matérialisme; elles existaient longtemps avant Bouddha; ce réformateur appartint vraisemblablement à l'une d'elles, et pour donner plus d'autorité à ses leçons, il prit le nom de l'ancien Bouddha, auquel était due la restau-

(1) Voyez le chapitre III de la mythologie hindoue.

ration des Védas et l'abolition des sacrifices sanglans. S'il faut en croire les bauddhistes, leurs opinions prévalurent dans les deux ou trois siècles qui ont précédé l'ère de Jésus-Christ. Deux inscriptions trouvées à Monghir et à Bouddal, d'une date voisine de l'ère de Vicramaditya, semblent prouver que les princes qui régnaient à cette époque sur les bords du Gange étaient de la secte de Bouddha.

Il est pourtant certain que les bauddhistes furent persécutés; on en trouve dans le livre sanscrit *des Expiations* une preuve incontestable. Il y est dit que le brahmine Oudayanachardia, qui par ses lumières triomphait de ces hérétiques et par son crédit les envoyait au supplice, dut, en expiation du sang qu'il avait fait répandre, offrir sa propre vie au ciel en sacrifice, et qu'en effet il périt lentement sur un bûcher dressé par lui-même.

La doctrine de Bouddha, poursuivie dans l'Inde, trouva un asile à Ceylan; de là elle passa dans les diverses contrées de la presqu'île orientale. Cet événement arriva quatre cent cinquante ans après la mort de Bouddha, d'après les traditions conservées à Ceylan. Les Birmans actuels prétendent que deux ou trois siècles après que leurs ancêtres eurent reçu la doctrine de Bouddha, ils envoyèrent à Ceylan un brahmine

pour copier le livre qui contient les *Jatas* ou l'histoire des incarnations de Bouddha.

Les bauddhistes ne croient point à l'existence d'une cause première; mais ils pensent que la matière est éternelle, et que chaque être animé porte en lui-même le principe de sa naissance, de sa vie et de sa destinée. Cependant ils supposent qu'il existe un être supérieur que les vertus qu'il eut sur la terre ont élevé au rang qu'il occupe; mais ils ne le regardent point comme le régulateur du monde. Ils comptent dans le kalpa actuel cinq divinités de ce genre; sur ce nombre, quatre ont déjà paru, en y comprenant Goutama et Bouddha. La dignité de celui-ci doit durer cinq mille ans; il y a (en 1800) deux mille trois cent quarante-deux ans d'écoulés. A l'expiration de ce terme, un autre sage prendra sa place.

Il est assez difficile de concilier avec l'athéisme le dogme de la transmigration des ames et celui des peines et des récompenses futures; tout cela pourtant se trouve dans la doctrine des bauddhistes. Ils ont un enfer où les méchans seront transformés en bêtes, et plusieurs paradis où les justes recevront le prix de leurs bonnes œuvres. L'état le plus heureux, le plus élevé est celui de l'absorption; il donne la connaissance du passé, du présent et de l'avenir.

Les bauddhistes ne reconnaissent pas la dis-

tinction des castes; et c'est de là peut-être que vient cette haine qu'ont pour eux les brahmines, qui ainsi qu'on l'a vu, placent tout au-dessous du privilége de la naissance. Suivant eux, Brahma n'est que le chef des brahm-tcharis; Vischnou, Schiba et les autres dieux ne sont que des ministres d'Indra, roi du ciel.

On a prétendu, il y a peu d'années, que la doctrine de Bouddha formait la religion primitive de l'Inde, que les superstitions brahminiques sont une invention des temps modernes et que les brahmines n'ont prévalu sur leurs devanciers que par l'influence qu'ils ont exercée sur les princes de l'Hindoustan. Cette opinion, qui est celle des détracteurs des Hindous, a été victorieusement combattue par M. Colebrooke (1), et l'on doit regarder comme un point constant que les bauddhistes se sont séparés de la religion brahminique tout en conservant quelques dogmes de cette religion primitive, de même que l'ont toujours fait tous les chefs de

(1) Il ne doute point que la doctrine des Védas ne soit la plus ancienne de l'Inde, et que celle des philosophes védantas ne soit venue plus tard. Il ajoute que celle des bauddhistes est encore d'une date plus moderne; il pense, à la vérité que les sectes particulières des brahmines, de Vischnou et de Schiba sont postérieures au schisme de Bouddha.

secte en s'éloignant de la foi de leurs pères. Quant à moi, il me semble qu'un seul argument sans réplique détruit toutes les objections qu'on oppose à la priorité de la foi braminique. Si l'on peut faire un reproche aux brahmines, ce n'est assurément pas celui de ne pas croire en l'existence de Dieu; on les accusera plutôt de polythéisme. Or l'athéisme peut bien se former au milieu d'un peuple qui adore un dieu ou plusieurs dieux; le scepticisme, né de l'examen sérieux des croyances populaires, peut y conduire sans beaucoup d'effort; mais à coup sûr le polythéisme ne saurait naître parmi des athées.

§ II. — Des Djaïnas ou Jaïns.

Il existe aujourd'hui dans le Mayssour ou Mysore et en général sur la côte occidentale de la Péninsule une secte de schismatiques, ennemis déclarés des brahmines, qu'on a long-temps confondus avec les bauddhistes, parce qu'ils s'accordent avec ces derniers sur quelques parties du dogme; il diffèrent d'eux toutefois sur des points essentiels, car ils reconnaissent la distinction des castes; et, tout en niant l'origine attribuée aux Védas, ils suivent la plupart des doctrines que ces livres contiennent. « Ils reconnaissent comme divinités inférieures le plus grand nom-

bre des dieux des brahmines, mais ils n'adorent *Colebrooke.* particulièrement aucun d'eux; ils ne font ni prières ni sacrifices au soleil, mais, comme les bauddhistes, ils assignent la première place à des hommes qui par leur sainteté sont devenus des dieux. Ils condamnent les sacrifices, qu'ils regardent comme incapables de procurer les biens qu'on en attend.

Au reste, cette doctrine qui forme la base de leur croyance est évidemment une émanation de celle des brahmines, relative aux effets de la contemplation et de l'absorption. Ces derniers enseignent que par ce moyen l'ame s'unit avec Dieu, et devient une partie de Dieu même. Les djaïns imitant les bauddhistes, et faisant des dieux de leurs sages, ont mis en action les principes des brahmines; ils ont seulement rejeté les fictions mythologiques que ceux-ci admettent. Ils ont pareillement reçu le principe de la transmigration; mais d'un autre côté ils croient à l'éternité du monde et de la matière.

En fait d'opinions, ils n'adoptent que celles *Crawfurd.* qui sont fondées sur la perception des sens, ou qui s'établissent par des témoignages incontestables. Un homme raisonnable ne doit, selon eux, croire que ce qu'il voit de ses propres yeux. Ils admettent pourtant l'existence de l'Être-Suprême, et tout ce qui découle naturellement de ce dogme.

Le monde entier, disent-ils, a cru en un Dieu immatériel, pur, omniscient, tout-puissant, indivisible. Ce Dieu ayant réglé les destinées des choses donna aux hommes la portion de lumière qui leur suffisait pour se conduire, et il leur laissa une liberté entière afin qu'ils fussent responsables de leurs actions.

Ils ont dans leurs temples des images de leurs *gourous*, c'est-à-dire des sages de qui ils tiennent leurs doctrines; mais ils disent qu'il est absurde de vouloir tracer par des images la forme d'un être imperceptible, spirituel, éternel, infini et qu'aucun terme ne saurait définir. Ils s'abstiennent de la chair des animaux et des liqueurs spiritueuses; ils regardent comme un grand crime de tuer aucun animal, excepté dans le cas d'une défense nécessaire; il est aussi permis aux Tschatryas de tuer l'ennemi en temps de guerre. Ils ne souffrent point que les veuves se brûlent sur le cadavre de leurs maris, mais ils leur défendent de se remarier.

Ils croient que l'homme a deux ames, l'ame subtile qui est un pur esprit, et l'ame vitale qui se joint au corps et possède les désirs et les affections; mais ils ne prétendent pas comme les brahmines que la première soit une émanation de la divinité; ou plutôt, dit le docteur Taylor, ils pensent avec les philosophes Sankhyas que

l'ame est une matière très-déliée qui pénètre par tout le corps, et, semblable à une lampe qui éclaire l'appartement dans lequel elle brûle, anime et illumine toutes les parties du corps dans lequel elle a pénétré. Au surplus, ils sont convaincus de la nécessité de faire de bonnes œuvres, pour obtenir le bonheur dans l'autre vie.

La doctrine des djaïns et des bauddhistes est remplie de contradictions inexplicables; elle offre un mélange continuel de matérialisme et de déisme. Rien ne prouve mieux selon moi que cette doctrine n'est point primitive; car toute religion, a dit Robertson, dut être simple dans son origine.

Les djaïns sont aujourd'hui peu nombreux, mais ils prétendent que leur religion a été dominante autrefois, et que tous ceux qui descendent de la seconde caste appartiennent à leur secte par leurs ancêtres (1). *Buchanam.*

§ III. — Des Sikhs.

Les Sikhs, ainsi nommés du mot sanscrit *sikh* qui signifie *apprendre*, ne forment pas seule-

---

(1) Malgré cette opinion que les djaïns ont conçue de leur ancienneté, il ne paraît pas que leur secte remonte à une époque bien éloignée; ils ne peuvent prouver leurs assertions sur ce point par aucun monument historique.

ment une secte religieuse, mais encore ils sont devenus une nation guerrière et conquérante, maîtresse d'une grand portion de l'Hindoustan. Leur origine est beaucoup plus moderne que celle des bauddhistes, puisque Nanac ou Nanec leur fondateur est né l'an 1469 de l'ère chrétienne. Son père était de la tribu militaire, et demeurait dans un village de la province de Lahor. On dit que dès sa plus tendre enfance Nanac montra du goût pour l'étude et surtout pour celle des matières religieuses. A vingt-cinq ans il fit plusieurs voyages dans l'Inde; il visita l'île de Ceylan, l'Arabie et la Perse, conversant avec les brahmines et avec les fakirs musulmans, cherchant de bonne foi à s'instruire et apportant beaucoup de modération dans la discussion.

De retour dans sa patrie, après une absence de quinze ans, il se fixa sur les bords du Ravi (1), dans une maison de campagne que lui donna le radjah de Kullanore, un de ses disciples. Il y demeura jusqu'à sa mort arrivée trente ans après, s'occupant uniquement d'instruire ceux qui venaient de toutes parts recevoir ses leçons, tâchant de leur persuader qu'il fallait retrancher de la religion toutes les fables dont on l'avait sur-

(1) L'*Hydraotes* de Ptolémée.

chargée, et n'admettre pour principe que la toute-puissance et l'unité de Dieu.

On raconte que dans une occasion un yogi se vanta devant lui qu'il avait le pouvoir d'opérer des prodiges; il lui répondit: « Et moi, je n'ai rien à vous montrer de semblable; le vrai sage ne doit défendre sa doctrine qu'en faisant voir sa pureté. Le monde peut changer de forme, mais le Créateur ne change jamais. » On ajoute que ces mots frappèrent tellement le yogi qu'il tomba aux pieds de Nanac, en le conjurant de le recevoir au nombre de ses disciples.

Léhana, compagnon favori de Nanac, devint chef de la secte après la mort de son maître, mourut lui-même en 1552 laissant pour successeur Améra. Ram-Das gendre d'Améra recueillit l'héritage de son beau-père et le transmit au bout de peu d'années à son fils aîné Arjan Mal, qui compila toutes les doctrines de Nanac et les réunit en un seul corps sous le nom de *Pathi* ou *Adi-Granth* (le premier livre). Arjan prêcha avec beaucoup de succès les doctrines nouvelles, ce qui excita la jalousie du soubah de Lahor qui le fit arrêter et périr dans les supplices en 1606. La persécution fit naître le fanatisme, l'injustice excita le ressentiment, les Sikhs prirent les armes, acquirent de l'expérience par leurs propres revers, se montrèrent toujours supérieurs à la mauvaise

fortune et préparèrent ainsi pour leurs descendans les voies qui devaient les conduire à l'indépendance. Maintenant tous les Sikhs sont soldats, et il y en a parmi eux un grand nombre qu'on distingue des autres par le surnom de *singh*, lion.

Nanac fut un réformateur de la doctrine brahminique plutôt que le fondateur d'une religion nouvelle. Il prêcha le déisme, et combattit les fictions de la mythologie; il aurait voulu que tous les hommes eussent eu la même religion; c'était suivant lui le meilleur moyen d'établir la paix sur la terre. Pour réunir dans la même croyance les Hindous et les musulmans, il fit plusieurs concessions à leurs préjugés et à leurs usages. Quoique Hindou de naissance, il paraît avoir pris dans le Koran tout comme dans les Védas, adoptant de chaque religion ce qu'elle offrait de juste et de raisonnable à ses yeux, combattant et rejetant l'erreur de quelque côté qu'elle vînt. Il parle de Mahomet sans aigreur, mais il le blâme d'avoir cherché à faire des prosélytes par la terreur ou par la violence. Si les Sikhs sont devenus guerriers dans la suite, ce n'a été que longtemps après la mort de leur fondateur, et lorsque leur chef Govind Singh imprimant à leurs institutions religieuses un nouveau caractère leur eut appris à repousser l'agression par les armes.

Cette révolution eut lieu vers le commencement du siècle dernier.

Les Sikhs nient la pluralité des dieux et prohibent l'usage et le culte des idoles, même dans le sens des pandits hindous qui prétendent n'y voir que la représentation des attributs de Dieu. Ils admettent des prosélytes, ce que les brahmines ne font point, et ils mangent la chair des animaux, excepté celle de la vache, pour laquelle ils ont la plus grande vénération. Ils rejettent la distinction des castes, croient aux peines et aux récompenses futures de même qu'à la transmigration des ames; et quoiqu'ils n'admettent qu'un seul Dieu, ils honorent particulièrement Dourga-Bhavani, déesse de la guerre, des armes et du courage. Leurs temples ne contiennent aucune image; leurs prières sont simples et courtes. A certaines heures on fait la lecture de quelque passage de l'*Adi-Granth*.

Ce livre, dont les matériaux ont été fournis par le fondateur, contient, outre la partie dogmatique des préceptes d'une morale très-pure, et des règles de conduite pour tous les âges et pour toutes les classes. Les Sikhs ont un autre livre qu'ils regardent aussi comme sacré; c'est le *Dasama-Padschaka-Granth*, composé par Govind Singh. Il ne se borne pas, ainsi que le premier, à une simple exposition des principes

religieux, mais il renferme un grand nombre de récits de batailles, de faits d'armes, d'exploits glorieux, et il fait de la valeur et du courage l'une des premières vertus de l'homme.

Les Sikhs ont eu parmi eux quelques dissidens. Musandia, usurpateur du titre de gourou, et Ram-Rayi ont cherché à propager des doctrines hétérodoxes. Aussi quand un prosélyte est admis parmi eux, on lui fait promettre qu'il n'aura jamais aucune communication avec les sectateurs de ces hérétiques, non plus qu'avec les *koudi-mar* qui font périr leurs filles après leur naissance, et les *bhadanis* qui se rasent la tête et la barbe.

§ IV. — De quelques autres sectes hindoues.

Les *cheitanyas*, ou adorateurs de Krischna, forment une secte particulière et se distinguent des autres Hindous par l'attachement exclusif qu'ils montrent pour leur idole. Les cheitanyas rejettent la plus grande partie des cérémonies brahminiques, les pélerinages aux saints lieux, et beaucoup d'autres pratiques inutiles, disent-ils dans le kali-youga. Ils admettent toutefois la mythologie hindoue, mais ils n'honorent guère que Krischna sous la forme et le nom de *Hari*. Ils ont très-peu de doctrines écrites; ils tiennent tout de la tradition orale. Il s'est trouvé néan-

moins parmi leurs fondateurs des hommes très-versés dans la connaissance du sanscrit et des Védas. Les plus dévots, ou pour mieux dire les plus fanatiques d'entre eux regardent Cheitanya comme Vischnou incarné; *Adoueita* et *Nityananda*, ses principaux disciples, sont pareillement à leurs yeux, le premier une incarnation de Schiba et le second *Bala-Rama* lui-même, frère de Krischna.

Cette secte, peu nombreuse, a son principal établissement dans un petit district à trois ou quatre milles de Sérampour; c'est la résidence des *gossouamis*, chefs héréditaires des cheitanyas. Dans le reste du Bengale, ils sont à peu près dans la proportion de cinq ou six sur cent. Le plus grand nombre embrassent la profession de religieux mendians; mais au produit des aumônes ils joignent d'ordinaire le prix de quelques petits ouvrages qu'ils exécutent et qu'ils vendent aux gens du peuple.

J'ai déjà parlé des saniassis, qui vivent d'aumônes; mais outre cette classe de dévots, il y a dans l'Inde un grand nombre de religieux mendians qui forment tantôt une secte particulière et tantôt appartiennent aux diverses sectes. Ces prétendus religieux, dont la dévotion n'est pas autre chose que de la paresse, se rassemblent par troupes et parcourent la campagne. La chaleur

du climat favorise ces fainéans vagabonds, qui trouvent plus commode de vivre de ce qu'on leur donne que de devoir leur subsistance au travail. De même que les saniassis et les yogis, ils laissent croître leurs ongles et vont sans vêtemens; quelques-uns couvrent leurs épaules d'une peau de tigre; mais ils n'ont ni la tempérance ni l'humilité de ceux qu'ils ont pris pour modèles. Si on leur refuse l'aumône, ils exhalent leur ressentiment en imprécations, ou bien ils volent ce qu'on ne voudrait pas leur donner. Quant à leurs mœurs, elles sont extrêmement corrompues; tous les écrivains s'accordent sur ce point, ceux même qui se déclarent sur tous les autres les apologistes zélés des Hindous.

Col. Dow. « Quand leur troupe s'approche de quelque village, tous les habitans prennent la fuite, à l'exception des femmes qui les attendent pour recevoir leurs conseils. Le mari qui craint pour la sienne l'aspect de ces sages tout nus se garde bien de montrer ni mécontentement ni jalousie, car il serait traité fort brutalement. Ils marchent souvent par bandes de trois ou quatre mille, ont avec eux quelques femmes perdues qui semblent leur appartenir en commun, élisent des chefs auxquels ils obéissent, sont munis d'armes offensives, et portent une image de Krischna ou de tout autre idole en guise d'étendard. »

Ceux de la secte de Vischnou sont presque tous cheitanyas; ils vont chantant les louanges de Krischa et de leur fondateur. Ils sont moins dangereux que les autres, parce qu'en général ils s'adonnent au trafic et à l'usure.

Les *ramatas* ont Rama pour patron; ils viennent des provinces occidentales de l'Hindoustan; ils roulent une pièce d'étoffe autour de leurs reins et l'attachent avec une corde ou une chaîne de fer; ils se barbouillent le corps de cendre et de bouze de vache, et ils fréquentent par troupes les lieux consacrés. Ils ne demandent pas l'aumône individuellement, mais ils s'établissent en corps chez quelque riche Hindou. La nuit ils couchent en plein air autour d'un feu qu'ils allument.

Les *kavira-pantha* adorent aussi Rama et vivent d'aumônes. Ils prétendent n'avoir aucun désir des biens de ce monde; ils ont pour fondateur un musulman nommé Kavira.

Les *sakhi-bhava* sont sectateurs de Krischna. Bien différens des autres, ils se parent et s'ajustent comme des femmes afin d'imiter, disent-ils, les bergères et les laitières qui partagèrent les jeux de leur dieu-enfant, tandis que les *khélanta-yogis* sectateurs de Schiba suspendent à leur cou des peaux de serpens et des colliers d'os humains, se couvrent de peaux de tigre et

tâchent de se donner l'air féroce de Schiba *destructeur.*

Les *scharévares*, qu'on dit être Bauddhistes, se reconnaissent aux longs balais dont ils sont toujours munis. C'est qu'ils se font un terrible scrupule de tuer, même sans le vouloir, le plus petit insecte, et ces balais leur servent à nettoyer la place où ils veulent s'asseoir.

Les *dandis* composent un ordre très-estimé de religieux mendians. Leur moindre privilége est celui est d'être convié-né de tous les brahmines dont les habitations se trouvent sur leur passage, et de recevoir les hommages du peuple auquel ils donnent en échange leur bénédiction; mais ils sont affranchis de la renaissance, et aussitôt après leur mort ils s'absorbent dans Brahma. Aussi voit-on beaucoup de brahmines, sur le déclin de l'âge, s'affilier à cette secte pour jouir des avantages qu'elle possède.

Les *ughora panthi* sont des mendians nus ou presque nus, d'un aspect dégoûtant; ils portent de la main droite une cassolette pleine de charbons ardens, et de l'autre un crâne humain rempli des plus sales ordures. Quand les aumônes n'arrivent pas comme ils s'y attendent, ils mangent ces ordures devant les personnes qui refusent de leur donner.

Les Hindous éclairés, et surtout les brah-

mines méprisent profondément tous ces vagabonds, et ils regarderaient comme un grand bien pour leur pays qu'on les obligeât à travailler; d'un autre côté, des Hindous riches mais superstitieux les traitent avec bienveillance et même avec respect. On cite encore à Calcuta l'exemple de Ganga-Govinda-Singha qui, protégé par le gouverneur Hastings, avait fait une fortune immense et en dépensait une grande partie à leur donner des fêtes et des banquets, remplissant lui-même les fonctions de serviteur auprès de ces ignobles convives.

§ V. — Des prêtres hindous.

Chaque brahmine peut faire l'office de prêtre et remplir toutes les cérémonies de la religion; mais le prêtre proprement dit, le *pourohita*, est spécialement chargé des fêtes publiques, des sacrifices, et en général de tout ce qui se fait au nom d'un autre. Il n'est pas d'Hindou riche qui n'ait un pourohita affidé, qu'il charge en le payant d'exécuter pour lui ce qu'il ne veut ou ne peut faire lui-même, comme par exemple de prendre à sa place dans la saison froide les bains prescrits par la loi.

Souvent un prêtre prête son ministère à mille

sont des actes méritoires qui tournent au profit de leurs ames.

Avant de quitter sa maison pour un voyage qui dure souvent plusieurs mois, le pélerin se rase la tête, jeûne et fait célébrer un schraddha ou sacrifice pour les morts de sa famille; ensuite il part à pied, ne mange qu'une fois le jour un peu de riz, et s'abstient de ses onctions ordinaires d'huile de même que de manger du poisson; il jeûne le jour de son arrivée. A peine a-t-il eu deux heures de repos qu'il se rase tout le corps de la tête aux pieds, prend un bain et fait pour la seconde fois la cérémonie du schraddha. Il doit passer dans ce lieu au moins sept jours entiers : ce terme est de rigueur; mais il peut prolonger son séjour autant qu'il le veut. Si le pélerin est une femme, on ne lui coupe qu'une tresse de cheveux sur le derrière de la tête, de la largeur de deux travers de doigt. Le pélerin qui fait son voyage en palanquin ou sur un bateau, n'a que la moitié du mérite du pélerinage. A son départ, il emporte des fleurs, des feuilles de toulasi, des cendres de bouze de vache et d'autres objets semblables qui ont été sanctifiés par leur séjour dans le temple; il les reçoit des brahmines en échange de ses offrandes.

Les lieux les plus fréquentés par les pélerins

sont les suivans : *Gaya*, fameux dans la mythologie hindoue ; *Kassi* ou Bénarès, où beaucoup d'Hindous se rendent quand ils sont malades, dans l'espérance d'y mourir, car ils sont persuadés que tout homme qui meurt à Bénarès, même en état de péché, obtient son salut par le pouvoir de Schiba (1). *Prayaga* ou Allahabad a aussi une grande réputation de sainteté. Quelques Hindous choisissent ce lieu pour y terminer volontairement leur carrière dans le Gange. Le pélerin qui a visité ces trois villes est regardé comme pourvu pour l'autre vie d'un mérite extraordinaire.

Rameschouara ou Ramiséram où l'on voit le temple érigé par Rama, vainqueur de Ravan; *Chandra-Schékara* montagne voisine de Chittagong, avec son étang d'où sortent des flammes, à ce que disent les pélerins; *Ganga-Sagara* île à l'embouchure du Gange, aujourd'hui remplie de bêtes fauves, mais habitée autrefois s'il faut en juger par les ruines qui couvrent sa surface;

(1) Le séjour de cette ville passe pour être si efficace qu'il arrive souvent que des hommes d'une autre religion ne craignent pas de suivre l'exemple des Hindous. M. Ward parle d'un Anglais dont il tait le nom, dit-il, par un sentiment de pudeur, lequel y fit construire à ses frais une pagode et y rendit l'ame comme il en avait le désir.

Ayodkya l'ancienne capitale de Rama, aujourd'hui Oude; *Mathoura* lieu illustré par la naissance de Krischna; *Vrinda-Vana* témoin des jeux de son enfance, et beaucoup d'autres places qu'il serait trop long de nommer attirent tous les ans un grand nombre de pélerins.

Mais le lieu de l'Inde le plus fréquenté, c'est la pagode et les environs de Jaghernaut. La foule y est toujours considérable, et l'on y voit souvent rassemblés deux cent mille individus de tout âge, de tout sexe et de tout pays. Ce qui produit ce concours prodigieux, c'est la vénération qu'on a pour l'idole ou plutôt pour le tronc d'arbre qui la représente, et qu'on renouvelle tous les trois ans; mais ce tronc renferme dans ses cavités la plus précieuse relique, les os de Krischna. Le brahmine qui, à l'époque du renouvellement, transfère ces restes sacrés de la vieille idole à celle qui la remplace a grand soin de couvrir ses yeux, de peur, disent les Hindous, que la vue d'un objet si saint ne le frappe de cécité. Ils racontent à ce sujet que le radjah de Bourdouan, ayant donné une somme considérable (deux lacks de roupies) pour jouir un moment de l'aspect de la relique vénérée, tomba presque aussitôt malade et mourut au bout de six mois.

§ VII. — De l'attachement des Hindous à leur religion ; du prosélytisme ; anecdote de Feizi.

L'attachement des brahmines et en général de tous les Hindous pour leur religion est poussé au plus haut degré. Né d'une conviction profonde, il a résisté au cours des événemens, il a survécu aux révolutions les plus violentes ; il triomphe encore aujourd'hui de tous les intérêts, de toutes les offres d'un gouvernement étranger, de tous les genres de séduction ; et les plus grands efforts des missionnaires aboutissent à peine à convertir quelques parias, quelques chandalas qui, sans biens, sans honneur, sans concitoyens au milieu même de leur patrie, humiliés, proscrits, poursuivis comme des animaux immondes, couverts d'ignominie sur cette terre d'exil, sans espérance pour l'avenir, et ne pouvant aimer une religion qui les voue à toutes les misères, embrassent sans scrupule celle dont le premier bienfait consiste à les tirer de l'abjection.

M. Robertson attribue le zèle des Hindous pour leur croyance à la précaution que prennent et qu'ont toujours prise les brahmines instruits de leur cacher leurs propres doctrines. Si un schoudra était surpris lisant ou récitant les Vé-

das, il serait puni très-sévèrement; le châtiment irait jusqu'à la privation de la vie, s'il était convaincu d'en avoir retenu par cœur la moindre partie. Les individus des castes supérieures sont traités avec moins de rigueur; mais au fond ils n'ont guère plus de privilége sur cet article et il faut qu'ils se contentent, en fait d'instruction religieuse, de celle qu'on veut bien leur donner. Cette réserve dont usent les brahmines est pour eux d'un grand avantage; le peuple est porté à révérer ce qu'il ne connaît pas; cette doctrine mystérieuse, qui se tient couverte pour lui d'un voile impénétrable, le frappe, l'étonne, lui impose par son obscurité; et l'homme qui par une faveur spéciale des dieux en est l'interprète, a quelque chose de majestueux, de grand, de presque divin qui le place bien au-dessus du vulgaire.

Cette ferveur des Hindous, ou pour mieux dire cette persévérance dans la croyance, dit M. Grose, tient moins à la conviction intérieure qu'à l'extrême affaiblissement des organes physiques, énervés par la chaleur du climat et par un régime débilitant (1). Cette double cause produit une espèce d'indolence (de *vis inertiæ*) qui

---

(1) La nourriture et la boisson consistent presque toujours en riz, en légumes et en eau.

rend les Hindous incapables du moindre effort pour employer leur raison à examiner, à discuter et à secouer d'anciens préjugés. Cette opinion me semble moins solide qu'elle n'est spécieuse. Les Hindous, plus qu'aucun autre peuple de l'Asie et de l'ancien monde, ont aimé les études philosophiques qui exigent de très-grands efforts du côté de l'esprit. Tous leurs systèmes de philosophie, sans parler de ce qui concerne l'astronomie et les sciences, ne sont que d'inextricables tissus d'idées profondes et abstraites. Je dois pourtant convenir que le sentiment de M. Grose est assez conforme à celui qu'exprime l'ingénieux Bailly, touchant l'absorption prétendue de l'ame humaine dans l'ame divine. «Cet état d'impassibilité, dit-il, auquel les Indiens attachent le pouvoir de les unir à Dieu par le moyen de la contemplation, n'est pas autre chose que le fanatisme, né d'un esprit sans force et d'une paresse d'ame dont l'influence du climat est l'unique cause.»

Quoi qu'il en soit, comme une religion toute symbolique plaît à l'imagination, que celle de l'Inde se composait de mystères incompréhensibles, et que les fictions mythologiques par lesquelles les jaloux brahmines ont remplacé la connaissance de leur doctrine intérieure, parlant à la fois à tous les sens, flattaient le penchant

naturel des Hindous pour les superstitions et l'idolâtrie, on doit peu s'étonner de voir que remplis d'une foi inaltérable, ils préfèrent une religion qui s'accorde avec tous leurs goûts et justifie leurs habitudes, à une religion étrangère à laquelle ils devraient sacrifier tout ce qu'ils aiment.

W. Jones. D'ailleurs, si l'on parle aux Hindous de l'Évangile, ils n'en contestent ni la vérité ni la sainteté; ils prétendent au contraire qu'il se concilie parfaitement avec leurs sastras. Dieu, disent-ils, est apparu sur la terre en plusieurs lieux et en divers temps pour travailler au salut des hommes; malgré la différence des formes sous lesquelles ils l'adorent, c'est toujours au même Dieu qu'ils offrent leurs hommages; et ces hommages plaisent également à la divinité, pourvu qu'ils soient sincères et qu'ils partent du cœur. Je suis convaincu, dit M. Jones, qu'il n'est pas de missionnaire capable de convertir un Hindou ou un musulman. Le seul moyen peut-être d'y parvenir serait de traduire en sanscrit et en persan divers chapitres des prophètes et principalement d'Isaïe avec quelqu'un de nos évangiles, et d'y ajouter des remarques pour faire ressortir la vérité des prophéties en montrant leur accomplissement.

La tolérance est une vertu commune parmi les Hindous. Le ciel, disent-ils, ressemble à un

palais qui aurait plusieurs portes et où chacun arrive d'un côté opposé; car il n'y a qu'un seul Dieu, et tout culte est agréable à ce Dieu de quelque nature qu'il soit; toutes les prières des hommes arrivent également jusqu'à lui, sanctifiées par la pureté d'intention. La véritable religion est celle du cœur; les formes du culte sont des accessoires indifférens, puisqu'elles ne se rapportent qu'aux temps, aux lieux ou à l'éducation.

Malgré cette tolérance qui ne s'est jamais démentie, les autres sectes ne peuvent s'établir dans l'Inde, tant parce qu'elles n'y trouvent point de prosélytes que parce qu'elles n'ont aucune part aux avantages de la société. Tout changement de religion, disent les brahmines, est inutile et dangereux, puisque l'honnête homme peut toujours se sauver dans la sienne; que chacun reste donc attaché sans retour à celle où il est né. Aussi loin de persécuter et de brûler ceux qui ne pensent point commeeux, les brahmines ne veulent pas même de prosélytes; on les a toujours vus cacher soigneusement leurs livres et leurs doctrines aux étrangers. Les musulmans même qui les avaient subjugués et qui vivaient parmi eux ne pouvaient en acquérir aucune connaissance approfondie.

L'empereur Akber, dont la grande ame fut su-

périeure à tous les préjugés de son temps, voulut examiner de près tous les systèmes de théologie qui divisaient les innombrables sujets de son vaste empire. Comme toutes les religions inclinent au prosélytisme, il trouva partout des hommes qui se chargèrent de l'instruire. Des missionnaires portugais allèrent lui expliquer l'Évangile; mais il ne trouva pas chez les brahmines la même facilité, et leur répugnance à ses désirs fut insurmontable; ils répondaient à ses instances que toutes les religions étaient bonnes, et qu'ils aimaient mieux garder pour eux seuls leurs doctrines que d'en faire jamais un instrument de persécution en les propageant par le fer comme les musulmans, ou par le feu comme les chrétiens de Goa.

Akber eut alors recours à l'artifice. De concert avec Aboulfazil, son ministre, il fit remettre par une voie détournée dans les mains des brahmines le jeune Feizi, comme un orphelin de leur caste. Un savant brahmine de Bénarès le reçut chez lui, devint son gourou et l'aima autant que s'il eût été son propre fils. Au bout de quelques années, Akber voulut rappeler Feizi, mais Feizi aimait passionnément la fille du brahmine; le brahmine qui le chérissait la lui offrit pour épouse.

Partagé entre le devoir et la reconnaissance,

entre la fidélité pour son maître et l'amour pour la jeune Indienne, Feizi ne peut retenir son secret : il tombe aux pieds du brahmine, et, les larmes aux yeux, lui fait un aveu entier et sincère. Le brahmine interdit garde quelque temps le silence; tout à coup, saisissant son poignard, il va donner la mort à son disciple; mais son affection se réveille, le coup est suspendu. La douleur de Feizi, ses pleurs, son repentir, tout l'émeut et le touche; le brahmine pardonne, mais c'est à condition que Feizi ne révélera jamais la doctrine dont il a surpris le secret, et qu'il ne traduira les Védas sous aucun prétexte.

Feizi ne garda pas bien exactement sa promesse, et l'obéissance à son maître le rendit indiscret sur quelques points. L'empereur n'obtint pas toutefois tout ce qu'il voulait, mais depuis ce moment il témoigna beaucoup de bienveillance aux brahmines, ce qui scandalisa les dévots musulmans. Il ne cachait pas sa prédilection pour les pures doctrines de l'Inde, et bien qu'il se tînt également éloigné des superstitions de ses fakirs et des exagérations brahminiques, il disait que les brahmines avaient sur la divinité des doctrines sublimes.

Quelques écrivains ont nié la vérité de cette anecdote : M. Langlès la traite de fable inventée par M. Dow; mais M. Dow n'est point le seul qui

la rapporte; elle a été répétée par un grand nombre d'écrivains judicieux, et elle n'a rien d'ailleurs qui ne soit conforme au caractère connu de l'empereur Akber et à celui des brahmines.

CHAPITRE VII.

DE LA RELIGION DES HINDOUS, COMPARÉE A CELLE DES ANCIENS PEUPLES.

Les systèmes religieux des plus anciens peuples ont entre eux de nombreux rapports; souvent même ils se ressemblent par tant de traits qu'on ne peut douter qu'ils ne dérivent d'une source commune. Les hommes sont partout les mêmes, sauf les modifications légères que leur caractère peut recevoir du climat ou de quelque circonstance particulière; la manière de sentir, de percevoir, de juger s'accomplissant chez tous par des organes semblables, les sensations et le jugement doivent produire en tous lieux les mêmes effets, les mêmes résultats. L'idée primitive d'un Dieu créateur se trouve pour ainsi dire innée dans les cœurs; mais cette idée, altérée ou corrompue par les fictions poétiques ou par les écarts de la raison, a plus d'une fois dégénéré en polythéisme ou en superstitions grossières : d'après ces considérations, peut-on être surpris de trouver des doctrines peu différentes chez des

peuples très-éloignés les uns des autres, et qui ne semblent pas avoir communiqué ensemble, en des temps du moins dont la mémoire se soit conservée?

Mais quand ces doctrines sont fondées sur les mêmes principes, et qu'il y a de plus identité dans les détails ainsi que dans le mode d'appliquer le dogme aux objets extérieurs, ou d'entendre les attributs et les pouvoirs de la divinité dans son action sur la matière et sur l'ame humaine: ou l'on doit croire que c'est le hasard qui, agissant sans choix et sans volonté, a produit néanmoins partout les mêmes combinaisons, ou bien il faut penser que le principe générateur de toutes les religions a existé primitivement dans un lieu d'où, coulant par plusieurs canaux, il est descendu à travers les siècles avec plus ou moins de mélange de notions agrégées, et que ces divers canaux en s'éloignant de leur source se sont aussi écartés l'un de l'autre, pareils à de grands fleuves qui sortent d'une source commune et prennent leur course vers des points opposés de l'horizon.

La première hypothèse ne peut être accueillie par un esprit raisonnable; mais dans la seconde il faut considérer que, bien que le principe des religions soit unique, chacune de ces religions a pu se charger en passant d'une my-

thologie particulière; car les mythologies naissent de causes qui sont dans l'homme et qui, modifiées par les circonstances de temps ou de lieu, ont pu donner des résultats dissemblables. Ces causes sont d'ordinaire ou l'admiration superstitieuse pour les corps célestes, ou la personnification des attributs de Dieu, ou bien encore l'opinion exagérée des vertus ou des mérites d'un homme, et les fictions qu'une imagination active ajoute à un fait historique ou dont elle enveloppe les phénomènes de la nature. De là sont nées les superstitions sabéennes, le culte du feu, le polythéisme des Indiens, des Égyptiens, des Tartares, les fables des Grecs et des Romains. Mais sous quelques couleurs que les poètes aient peint leur olympe, sous quelques allégories que les philosophes aient placé leurs doctrines, le principe fondamental est partout le même; et ce qui prouve de plus en plus que les premières notions religieuses des anciens peuples se touchent à leur naissance, c'est que cette portion de la mythologie qui n'est point fondée sur des faits particuliers à chaque pays porte dans tous un caractère frappant d'analogie. Ainsi l'on voit partout des géans, de bons et de mauvais génies, des êtres intermédiaires entre l'homme et son créateur. Cette fable charmante de la Psyché grecque, cette histoire si

profondément philosophique de l'ame, de son origine et de ses progrès, n'est-elle pas cette *Maya* hindoue que les brahmines représentent comme mère de la nature et de tous les êtres créés, et que les philosophes de la secte de Védanta définissent ainsi : suite de perceptions primitives ou secondaires, immédiates ou médiates, par lesquelles la divinité se fait sentir dans l'esprit des hommes, sans le secours des organes corporels ?

Le développement des propositions que je viens d'énoncer me conduirait trop loin ; d'ailleurs, comme c'est moins un système que je veux établir qu'un point de comparaison entre les anciens peuples de l'Asie ou même de l'Europe et les habitans des rives du Gange, ce sont des faits non des opinions que je dois mettre sous les yeux des lecteurs.

§ I.—De la mythologie hindoue comparée à la mythologie grecque et romaine.

Je n'entrerai dans aucun détail sur les quatre âges que la mythologie grecque et latine a probablement empruntés à celle des Hindous ; je dirai seulement que toute la différence entre les deux mythologies sur ce premier point consiste en ce que les Hindous appellent l'âge de

fer *âge de terre* et l'âge d'airain *âge de cuivre*, et que les yougas hindous sont calculés ou réglés quant à leur durée sur une progression décroissante, évidemment artificielle, tandis que les âges des Grecs n'ont aucune durée déterminée.

I. Saturne ou le Temps, *Menou Satyaurata*, est le plus ancien dieu de la Grèce. On lui donne pour épouse Cybèle ou la terre; les Latins lui attribuent l'invention de l'agriculture; mais ils ont été font embarrassés pour lui assigner une origine; le faire fils de la Terre et du Ciel qui était lui-même fils du Firmament et du Jour, c'était mettre une hypothèse à la place d'un fait inconnu. On représentait ordinairement sur le revers des médailles où l'on avait gravé son effigie la poupe d'un vaisseau ou d'une galère; Ovide prétend que c'était parce qu'il était arrivé sur un vaisseau en Italie; mais Alexandre Polyhistor rapporte une ancienne tradition d'après laquelle on tenait que Saturne avait prédit des pluies extraordinaires, et qu'il avait ordonné la construction d'un vaisseau pour y mettre en sûreté les hommes et les animaux menacés de périr par une inondation générale. Cette fable semble fondée sur l'histoire de Noé, et tout porte à croire que le Saturne grec est le Satyaurata des Hindous, c'est-à-dire leur septième menou qui est

sans contredit le Noé de l'Écriture et qui leur donna des lois et un code, comme Saturne en donna suivant les poètes à ses contemporains ou à ses sujets après les avoir civilisés, *qui genus indocile.... composuit, legesque dedit.*

Ce qui rend cette conjecture très-vraisemblable, c'est qu'avec Noé ou Satyaurata commence un nouvel âge, un nouveau *temps*; et, s'il est vrai que la fable rapportée par Polyhistor a fait partie de l'ancienne mythologie des Grecs et des Romains, la chose acquiert un plus grand degré de probabilité. Ce n'est pas tout: Cérès, déesse de l'abondance, était fille du législateur Saturne; de même la Cérès indienne, Lackschmi, était fille de *Bhrigou* à qui l'on attribue la rédaction du code de Menou, et l'un de ses noms est *Sri* qui signifie *prospérité*. On peut ajouter à cette
W. Jones. circonstance que, s'il est possible que deux nations idolâtres qui n'ont entre elles aucun rapport de commerce ou de voisinage et chez qui l'agriculture est en honneur, aient conçu, chacune de leur côté, l'idée d'un dieu qui préside à leurs travaux, il n'est pourtant pas vraisemblable que toutes deux eussent choisi une déesse au lieu d'un dieu par le pur effet du hasard; il semblerait au contraire plus naturel de représenter comme une déesse la Terre elle-même et de peindre le Génie, patron de l'agriculture,

Saressouati préside à l'harmonie; la première fut souvent nommée par les Athéniens déesse de la musique. Au reste, ces deux déesses ont donné leur nom à deux grammaires célèbres de l'Inde et de l'Italie; celle de Saroupacharya et celle de Sanctius. La première est d'un usage plus facile et plus agréable que la seconde. Dans un poème sanscrit en l'honneur de Saressouati il est parlé d'un lieu fameux par le grand nombre de pélerins qui le visitent, au confluent de la Djumna et du Gange; on suppose que la rivière de Saressouati vient s'y réunir par dessous la terre. *W. Jones.*

XI. J'ai parlé de Dourga sous ses trois principaux caractères; il reste encore à montrer la redoutable Kali, épouse de Mahadéva le Jupiter Stygien. La ressemblance est frappante entre cette déesse et la Diane de la Tauride plus connue sous le nom d'Hécate et souvent confondue avec Proserpine. Je ne reviendrai pas sur les horribles sacrifices qui plaisaient à la déesse; mais je ferai remarquer que les fêtes sanglantes de Kali se célébraient en même temps que celles de la bienfaisante et douce Lakschmi. Ainsi les Hindous unissaient la désolation et la mort avec l'abondance et la vie; un des principaux articles de leur doctrine, c'est que la matière ne périt point et qu'elle ne fait que changer de

forme ; de sorte que détruire c'est reproduire ; ce fut probablement par cette raison que les Grecs firent naître de Cérès leur Proserpine.

XII. « La mythologie hindoue, lit-on dans la Revue d'Edimbourg, anime toute la nature; elle peuple les cieux, les airs, les eaux, la terre d'une infinité d'êtres fantastiques qu'elle sait revêtir des couleurs brillantes que lui fournit l'imagination féconde de l'habitant des tropiques. » Il en était de même dans la Grèce et dans l'Italie ; il n'y a pas de lieu dans l'univers, dit Servius dans ses notes sur l'Énéide, qui n'ait un dieu ou un génie particulier, le plus souvent sous la forme d'un serpent. Les Hindous ne diffèrent guère des Grecs et des Romains que parce qu'ils donnent souvent à ces divinités inférieures un sexe opposé à celui que ces derniers supposent. Ainsi tous les fleuves, toutes les rivières, toutes les montagnes ont des dieux particuliers, mais les Hindous leur donnent presque toujours le sexe féminin; c'était ordinairement le contraire chez les Grecs.

XIII. Le Pan des Grecs et des Romains n'était pas seulement le dieu des bergers et des pâtres; il avait, suivant lord Bacon, des attributs bien plus importans que ceux que lui prêtait le vulgaire ; on le considérait comme l'univers personnifié. Sous ce rapport, il a beaucoup de ressemblance

avec Krischna (1) considéré lui-même comme Narayan. Le dieu grec fait résonner ses pipeaux rustiques, ce qui, dit-on, indique l'harmonie aérienne; il a des nymphes qui prennent soin de ses bergeries. Sa face est radieuse, sa tête est surmontée de rayons lumineux en forme de croissant; mais la partie inférieure de son corps est difforme et velue, ce qui, dit-on encore, est le symbole des végétaux que produit la terre et des animaux qui couvrent sa surface. Ce portrait est en partie celui du dieu berger des Hindous, et il appartient en partie à l'esprit divin répandu dans la forme du monde universel, décrit dans le Bhagavat-Gita (2).

§ II. — Des rapports qui existent entre la religion de Brahma et celle des anciens Égyptiens.

La mythologie des Grecs et des Romains est

(1) M. Crawfurd reprend M. Jones que je suis ici d'avoir dit Krischna; il pense qu'il faut lire Mahadéva. M. Crawfurd, suivant moi, se trompe lui-même; car les divers caractères de Pan conviennent tous à Krischna, nullement à Mahadéva; et bien que ce dernier soit souvent désigné par l'épithète de *Narayan*, il en est de même de Krischna.

(2) Les nymphes se plaignirent à Yasouda, femme de Nanda ou *Ananda*, à qui l'enfant Krischna avait été confié,

si connue des peuples modernes de l'Europe, que j'ai pensé qu'on ne trouverait point déplacés les détails qu'on vient de lire ; ils peuvent nous paraître d'autant plus curieux que, nourris de bonne heure de la lecture des écrivains de Rome et d'Athènes, nous avons pour ainsi dire adopté leur mythologie. Il n'en est point de même des Égyptiens; nous ne les avons guère connus dans notre enfance que par leurs rapports avec les Romains. Nous avons pris à eux moins d'intérêt; et peu d'entre nous, dans un âge plus avancé, ont cherché à s'informer bien exactement de leur religion, de leurs mœurs et de leurs usages. Beaucoup de gens disent : L'Égypte fut le berceau des arts et des sciences, qui seraient embarrassés peut-être de citer un seul fait à l'appui; mais ils l'ont ouï dire à d'autres qui peut-être eux-mêmes n'étaient pas mieux instruits.

L'Égypte est pourtant un pays fait pour exciter tous les genres d'intérêt par les révolutions diverses qu'il a subies. Ses modernes et farou-

---

de ce qu'il avait bu leur lait ; comme Yasouda le lui reprocha, l'enfant pour se disculper lui dit de regarder sa bouche, ce qu'elle fit ; et ce ne fut pas sans beaucoup de surprise qu'elle vit, au lieu des traces de lait qu'elle cherchait, la merveilleuse empreinte de l'univers dans toute sa magnificence.

ches dominateurs travaillent depuis douze siècles à ruiner ses institutions en y éteignant les lumières, et à tarir les sources de sa prospérité en donnant des fers à un peuple jadis agriculteur et commerçant. L'Égypte n'offre aujourd'hui que l'image de la misère dans ses campagnes, la dévastation dans ses monumens, la solitude dans ses villes, la dégradation et l'abrutissement dans ses habitans dégénérés; mais à son nom s'attachent des souvenirs presque magiques; on voudrait moins savoir ce qu'elle est que ce qu'elle fut; on voudrait remonter à ses premiers âges; et ce ne fut point en vain que le plus grand capitaine de notre temps dit à des Français: « Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. »

Il n'est point de mon sujet de parler en particulier de l'Égypte; je dois me borner à faire connaître les rapports qu'ont eus les Égyptiens de Sésostris avec les Hindous de Rama, principalement dans ce qui concerne les matières religieuses.

Il semble, dit M. Jones, que toutes les lumières qui ont éclairé l'Occident sont sorties de l'Égypte tandis que l'Orient a reçu les siennes de l'Inde; mais on demandera peut-être de qui les Indiens et les Égyptiens tiennent leurs connaissances. L'un de ces peuples les a-t-il empruntées à l'aute? Ont-ils puisé à une source commune? On ignore,

on ignorera toujours ce que les savans de Memphis ont pu dire ou écrire sur l'Inde; ce que les brahmines ont dit de l'Égypte ne saurait conduire à une solution raisonnable de ces questions; il est donc probable qu'elles demeureront du moins en partie toujours indécises. Il paraît certain toutefois que des colonies égyptiennes ont pénétré dans l'Inde à des époques très-reculées, mais elles y ont trouvé une religion, un gouvernement établi. Quand Pythagore reproche à Thespésion sa partialité pour les Égyptiens, il lui dit, s'il faut en croire le biographe du fameux Apollonius de Thyane, « Admirant, comme vous le faites, la philosophie qu'on enseigne dans l'Inde, pourquoi hésitez-vous à l'attribuer aux Indiens? Est-il juste d'en faire honneur à ceux qui ne la tiennent que par adoption? » Et le brahmine Yarchas, interrogé par Apollonius sur la nature de l'ame, lui répondit : « Nous pensons de l'ame tout ce que vous en pensez d'après Pythagore, et tout ce qu'en pensent les Égyptiens d'après nous. » Lucien dans ses dialogues fait parler la philosophie qui se plaint de ce que de prétendus sages l'ont déshonorée. « Je suis d'abord allée, dit-elle, chez les Indiens, et je les ai obligés à descendre de leurs éléphans pour converser avec moi. De là j'ai été visiter les Éthiopiens et ensuite les Égyptiens. »

Un écrivain moderne a pensé que les Égyptiens, les Indiens et les Grecs sont sortis originairement de quelque région centrale où leurs ancêtres vivaient en commun; et il me semble bien plus raisonnable de se ranger à cette opinion que de supposer contre l'expérience que des colonies étrangères et peu nombreuses ont changé la doctrine et la religion de l'immense contrée où elles avaient trouvé un asile. L'ancienne Égypte a vu toutes les sciences physiques et morales dont se vantaient ses prêtres, périr sans retour avec son indépendance; l'Inde vingt fois dévastée et conquise a conservé constamment sa religion. Des colonies auraient-elles fait ce que n'ont pu faire les armées victorieuses des conquérans? et si la religion des Hindous leur avait été réellement apportée par ces colonies, comment, ferme et inébranlable dans l'Inde, aurait-elle si facilement disparu du sol de l'ancienne Égypte? *M. Bryant.*

I. On prétend que les prêtres égyptiens inventèrent les hiéroglyphes afin de couvrir d'un voile impénétrable leur philosophie et leur théologie. Ces hiéroglyphes (1) consistaient en figures d'a-

(1) Pour en donner une idée, il suffira de décrire l'inscription hiéroglyphique qui était sur le frontispice du temple d'Isis à Saïs. Elle consistait, à ce que dit Plutarque, en un

nimaux et d'objets naturels ou ensignes de convention; les vestibules, les murs, les voûtes des temples en étaient chargés. On y voyait principalement des serpens. Les anciennes pagodes de l'Inde étaient de leur côté abondamment pourvues de figures du même genre; et l'on avait toujours soin de placer auprès de l'idole l'animal qui lui était consacré; souvent on désignait le dieu par l'animal même. Ainsi le bœuf Apis était le symbole connu d'Osiris, tandis que le taureau blanc indiquait l'indien Schiba. Le chat était dans l'Égypte le symbole de la lune, parce que, dit Plutarque en son traité d'Isis et d'Osiris,

---

enfant, un vieillard, un faucon, un poisson et un cheval marin; ce qui signifiait, suivant cet écrivain qui probablement en tenait l'explication des prêtres du temple : O vous qui entrez dans la vie ou qui êtes près d'en sortir, n'oubliez pas que la Divinité qu'on adore ici aime la modestie. Voici comment Plutarque fait l'application des figures au sens de la phrase. La figure de l'enfant signifie celui qui vient de naître, celle du vieillard celui qui s'approche de la mort; le faucon est le symbole ordinaire d'Osiris, ou même de la divinité; le poisson est un animal que les Égyptiens abhorrent, parce qu'il vit dans la mer, qui est Typhon, l'ennemi d'Osiris et du Nil; le cheval marin est l'emblême de l'impudence, parce que, suivant les naturalistes, il commence par tuer son père pour violer ensuite sa mère. Ainsi les figures disaient : Enfant, vieillard! la déesse abhorre l'impudence.

l'œil de cet animal en se contractant ou en se dilatant, imite la croissance et le décroissement de la lune; cet astre dans l'Inde était représenté par un lapin. Le serpent, en cercle, servait d'emblême à l'éternité; dans sa marche tortueuse, il indiquait le cours oblique des étoiles. Ce reptile n'était pas moins vénéré dans l'Inde que dans l'Égypte; la seule province de Kaschmir, dit l'Ayin-Akbéri, avait plus de sept cents places réputées sacrées où l'on voyait des figures de serpent.

Les constellations fournirent aussi des objets d'imitation aux hiéroglyphes. Orus était reconnu dans Orion, Anubis dans Sirius ou le chien, Typhon dans la grande ourse, Nephté dans le dragon; et il est très-vraisemblable, dit Thomas Maurice, que le cheval, l'éléphant et le lion, trois constellations remarquables des Hindous, représentaient ou d'anciens souverains de l'Inde ou des héros déifiés.

II. Les Égyptiens, de même que les Hindous, ont eu pour premiers temples de sombres cavernes creusées dans le flanc des montagnes. Les temples souterrains de la Thébaïde ressemblaient à ceux d'Élora et d'Éléphanta, autant par la distribution du plan que par son exécution; les unes et les autres étaient pleines de figures emblématiques. C'est surtout dans les environs de Thèbes, la terre classique de la Haute-Égypte,

qu'on trouve de ces excavations prodigieuses. On peut en voir la description dans Pococke. Bien que, suivant ce voyageur, celle qu'on appelait la cour des rois renfermât les tombeau des souverains de Thèbes, il est plus que probable qu'elle avait anciennement servi à l'usage des vivans. Il en juge ainsi par les statues et les figures sculptées qu'il y a vues, et par les nombreux hiéroglyphes qui tapissent ses murs. Il parle d'une statue colossale dont la seule tête a six pieds de large; ce sont à peu près les dimensions du colosse d'Éléphanta. Il est à remarquer que ces statues, comme presque toutes celles des Hindous, sont de pierre noire, ce qui conduit M. Volney à penser que les anciens Égyptiens étaient noirs.

Les temples souterrains avaient été abandonnés depuis long-temps, quand l'invasion de Cambyse, cinq cents ans avant J. C., força les prêtres égyptiens à s'y renfermer de nouveau pour y célébrer leurs mystères. Il paraît évident que ces mystères, du moins à cette époque, consistaient dans le culte rendu au soleil, qui fut aussi la première divinité des Hindous (1). Il existe à

---

(1) M. Bryant dit, d'après Eusèbe, qu'Osiris était souvent appelé *Surius*, et que les anciens Perses donnaient pareillement à leur principale divinité le nom de *Suré*.

Touna, village voisin des ruines de Babain, un monument remarquable; c'est un sacrifice au soleil gravé en plein relief sur le flanc d'un rocher. Ce fait rapporté par Montfaucon est pleinement confirmé par Savari et par d'autres voyageurs.

Les statues égyptiennes étaient de marbre noir, à l'exception pourtant de celle du grand Cneph, la plus ancienne divinité de l'Égypte, laquelle était bleue comme le firmament que le dieu habitait. De même Vischnou et Krischna sont noirs; mais quand il s'agit de les représenter sous la forme de Narayan (l'esprit de Dieu flottant sur les eaux), on les fait de la même couleur que Cneph, c'est-à-dire bleus. Les Égyptiens avaient également adopté comme emblême de l'univers la figure d'un serpent bleu couvert d'écailles jaunes. Les Hindous peignent leur Saturne ou Schani de couleur bleue, le corps ceint de serpens.

III. Les Égyptiens avaient comme les Hindous la plus grande vénération pour le lotos; ils en ornaient la tête de leur Osiris; de même que Brahma qui dans l'acte de la création reste flottant au-dessus de l'abîme couché sur une feuille de lotos, Osiris repose sur cette plante sacrée. Il est représenté de la sorte, soit dans les monumens antiques soit dans les médailles; et si, comme le dit Plutarque, Osiris est le so-

leil; si, comme le prétend M. Jones, la trinité hindoue désignée par l'Om mystique est aussi le soleil, il faut conclure que les deux nations ont rendu autrefois un culte religieux à cet astre.

M. Warburton a prétendu que les mystères de Mithra dans la Perse avaient été imités des mystères d'Isis et d'Osiris. Mais puisqu'il est constant qu'Osiris était représenté par le soleil et Isis par la lune, à qui peut-on attribuer la naissance de ce culte si ce n'est à ceux qui les premiers adorèrent les élémens et les étoiles, c'est-à-dire aux peuples de la Chaldée? Au surplus, si les Hindous descendent de Cham par Rama, fils de Cush, si les Éthiopiens et les Égyptiens descendent incontestablement aussi de ce même Cham, il serait bien surprenant que leurs religions et leurs coutumes n'eussent pas entre elles beaucoup de ressemblance et d'analogie.

T. Maurice.

On sait que les Égyptiens regardaient l'*oignon* comme un végétal sacré, non qu'ils en fissent un dieu, comme le prétend le caustique Juvénal, quand il s'écrie : O les bonnes gens, pour qui leurs jardins produisent de tels dieux (1), mais

(1) O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis Numina!

parce qu'ils trouvaient dans ses couches circulaires une image de la structure de l'univers : ils croyaient voir les sphères célestes roulant l'une sur l'autre et décrivant invariablement leurs orbites. L'oignon ne jouit pas de moins de vénération chez les Hindous, qui s'abstiennent soigneusement d'en manger. Si l'on s'en sert dans quelque cérémonie religieuse, tous les assistans sont saisis d'une sorte de terreur. M. Crawfurd paraît s'être trompé quand il assigne pour cause de ce sentiment que les Hindous éprouvent, la ressemblance de ses fibres faiblement colorées avec les veines du corps humain ; les Chaldéens furent les premiers à imaginer qu'un oignon représente l'univers, et il est très-probable que cette explication a passé de leur pays dans l'Égypte et dans l'Inde, avec la masse des superstitions sabéennes.

M. Forster.

T. Maurice.

IV. Plusieurs mythologistes ont pensé que la Minerve des Romains, qui répond à la fille de Brahma, Saressouati, était la même que l'Isis égyptienne ; mais une inscription rapportée par Plutarque et qui existait sur l'entrée du temple d'Isis indique d'autres rapports : *Je suis tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera.* Ces mots ne peuvent guère convenir qu'à la divinité qui représente tous les pouvoirs de la nature. « Je suis convaincu, dit à ce sujet William

Jones, que l'Osiris et l'Isis des Égyptiens sont absolument les mêmes personnages que l'Issouara et l'Isani ou Isi des Hindous. Les anciens brahmines considéraient les pouvoirs de la nature comme possédant les deux sexes. Isis, de même que les autres déesses, représente les attributs de son mari. On lit dans Calidas, qui écrivait deux cents ans environ avant Jésus-Christ, un passage curieux où tous les attributs au nombre de huit sont indiqués avec ordre. « L'*eau*, dit-» il, fut le premier ouvrage du créateur; le *feu* » reçoit des oblations de beurre clarifié, comme » la loi l'ordonne; le *sacrifice* s'accomplit avec » solennité; les deux *lumières* du ciel servent à » distinguer le temps; le subtil *éther*, véhicule » du son, pénètre par tout l'univers; la *terre* » est la mère de tout ce qui prend accroisse-» ment; l'*air* anime tout ce qui respire; mais » *Isa* est le pouvoir propice qui se montre sous » ces huit formes. » Ainsi les cinq élémens, le soleil et la lune sont considérés comme des propriétés d'Isa, qui est dieu lui-même; Isani ou Isi est la puissance active de ce dieu.

« Les Hindous n'ont rien dans leur mythologie qui ressemble à la fable d'Io; quant au bœuf Apis, il se retrouve dans le taureau d'Issouara; et si la vénération qu'on a pour la vache dans l'Inde et dans le Thibet n'est pas fondée sur le

même principe que celle des Égyptiens pour Isis, il faut convenir que cela paraît au moins très-probable. Je crois même qu'on finira par trouver dans l'Inde l'explication de tous les mystères des Égyptiens, sans avoir besoin de déchiffrer leurs hiéroglyphes.

V. Une chose qu'on peut regarder comme certaine, c'est qu'en des temps dont on ne saurait déterminer l'époque, il y a eu entre les Égyptiens et les Hindous des communications fréquentes. Kircher et Kœmpfer pensent qu'elles n'ont eu lieu que vers les temps de Cambyse, mais certainement ils se trompent; on a vu long-temps auparavant une colonie égyptienne établie à Tirhout, dans le Haut-Bahar; le prénom de *Misra* ancien nom de l'Égypte, était devenu fort commun dans l'Inde; deux brahmines, interlocuteurs du Sacontala, sont appelés ainsi.

J'ai dit ailleurs que le Nil devait son nom à un mot sanscrit qui signifie *bleu;* et en effet de très-anciens écrivains l'appelaient le fleuve bleu. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'Homère qui a tracé chez les Grecs les premières notions de la géographie, n'en parle jamais sous le nom de Nil ou Νειλος, mais sous celui d'Ægyptus, Αιγυπτος. On a dit que le nom de Nil dérivait du roi Nilus qui vivait avant le siége de Troie; mais si cela était vrai, comment Homère toujours si

exact dans les détails géographiques n'en aurait-il fait aucune mention? Il semble plus naturel de penser que par suite des communications existantes entre les Hindous et les Égyptiens, ceux-ci donnèrent à leur rivière le nom qu'ils avaient appris sur les bords de l'Indus ou du Gange.

Gough, Mon. de l'Hindoust. On est frappé de la ressemblance qui se trouve entre les constructions égyptiennes et les constructions hindoues, principalement dans les colonnes, les pilastres, les reliefs et les ornemens. On ne *Savary.* l'est pas moins d'apprendre que la canne à sucre, cultivée en Égypte, a été transportée autrefois de l'Inde où elle était commune. Déjà, dans le temps de Pline, le sucre formait un article essentiel du commerce hindou. L'Arabie, dit-il, produit du sucre, mais celui de l'Inde est plus estimé.

Les Égyptiens comme les Hindous ne se nourrissaient que de végétaux; leurs prêtres se servaient d'un langage particulier, qu'ils disaient leur avoir été révélé par le ciel; c'était leur *Dévaganari.* La population se divisait, chez les Hindous, en quatre grandes castes et une classe inférieure composée de parias ou chandalas; de même les Égyptiens formaient cinq tribus parmi lesquelles celles des prêtres tenaient le premier rang. Le nombre des ablutions journalières

sous les traits d'un dieu qui l'aurait fécondée. Remarquons en outre qu'on voit souvent dans les anciens temples hindous, principalement aux environs de Gaya, des statues de Lakschmi qui la représentent pleine de mamelles, avec une corde en sautoir nouée sur le côté, figurant assez bien la corne d'abondance de la Cérès grecque.

II. Janus ou *Ganesha*. C'est chez les Grecs et chez les Hindous le dieu de la sagesse, avec les mêmes attributs et les mêmes caractères. Janus, à deux faces, quelquefois à quatre, était toujours invoqué dans les cérémonies religieuses, avant même de prononcer le nom du dieu pour lequel elles avaient lieu. Il tenait d'une main une verge comme gardien des routes, et de l'autre une clef comme présidant à l'ouverture des portes et au commencement de toutes les affaires. Il présidait pareillement au matin ou commencement du jour, et à la naissance des enfans, commencement de la vie. Les fonctions de Ganésha dans l'Inde sont tout-à-fait semblables; il n'est pas d'entreprise que ne précède ou n'accompagne une invocation à Ganésha. « Un Hindou, dit M. Sonnerat, ne bâtirait pas une maison sans placer sur la porte l'image et le nom de ce dieu, et tous les matins il a grand soin de parer l'idole de fleurs et de l'arroser d'huile.

On voit des figures de Ganésha dans tous les temples, dans les rues et les grandes routes, et dans la campagne au pied des arbres. » M. Jones a vu, à Dhamaranya ou Gaya, travailler aux constructions d'une grande ville où chaque maison avait le nom de Ganésha au-dessus de la porte d'entrée. Une simple lettre que les Hindous s'écrivent porte ces mots en tête : Salut à Ganésha; il en est de même de tous les livres.

III. Jupiter, *Zeu*, *Siv*, *Jov*, le dieu grand, vengeur, créateur, conservateur, sauveur, secourable, nourricier, etc. (1), en un mot le père des dieux et des hommes, est le Brimh des Hindous, le Grand-Être, dont les attributs personnifiés sous les noms de Brahma, Vischnou et Schiba se retrouvent dans le ZEUS des Grecs. Les brahmines instruits disent que la nature de Brimh ne peut être comprise que par lui-même, mais que son pouvoir se manifeste par l'opération de son esprit qu'ils appellent Vischnou, *qui pénètre*, ou Narayan, *qui se meut sur les eaux*; ils ajoutent que cet esprit, qu'ils nomment aussi le premier mâle, dirige et gouverne toute la nature. Ceux de la secte de Védanta, qui ne conçoivent

(1) *Magnus divus*, *ultor*, *genitor*, *conservator*, *soter*, *opitulus*, *altor*, etc.

pas que la matière soit indépendante de l'esprit, soutiennent que Dieu est toujours présent et agissant dans toutes les parties de son ouvrage. Mais les uns et les autres s'accordent à désigner par les mêmes noms les trois grands pouvoirs de Brimh, de créer, de conserver et de reproduire.

Les anciens Grecs peignirent Jupiter avec ces caractères, non le Jupiter que la mythologie vulgaire fait fils de Saturne, mais le Zeus ou Jupiter d'Orphée, *créateur de l'abîme et de l'empirée, de la terre et des mers, des dieux et des déesses;* le Jupiter qu'on considérait comme fils de l'Air, c'est-à-dire sans parens connus, et suivant Cornutus comme législateur et père des dieux et des hommes. Sous ce premier rapport, Zeus est Brahma. Mais le Jov conservateur, le Jou des Celtes, celui que Cicéron désigne comme le dieu secourable (*juvans pater,*) celui que Callimaque nomme le dispensateur de tous les biens est évidemment le pouvoir conservateur des Hindous, le Vischnou de leur trinité. Jupiter, dit Caton dans Lucain, est tout ce qui se voit, tout ce qui se meut. C'est la même idée que les brahmines expriment en d'autres termes, quand ils parlent de leur pouvoir conservateur d'après le Manava-sastra. Le pouvoir de conserver les êtres créés appartient, disent-ils, au Grand-

Être ; mais il réside d'une manière transcendante dans le second membre de la trinité, lequel est partout en tout temps, non en substance mais en esprit et en énergie.

Vischnou, comme Jupiter, est presque toutoujours représenté assis sur le *Garoura* (1), et quoiqu'on donne à cet oiseau une forme imaginaire, il n'en est pas moins vrai que les brahmines de Coromandel ont pour l'aigle beaucoup de vénération. Dans les anciens temples de Gaya, le Garoura est représenté auprès de son maître comme un serviteur prêt à exécuter ses ordres; c'était ainsi que Ganymède se tenait à côté de Jupiter. Les anciennes sculptures donnent presque toujours à Garoura la tête d'un beau jeune homme.

Ce fut en qualité de vengeur et de destructeur, comme Schiba, que Jupiter combattit et vainquit les Titans. De même Schiba vainquit les Daityas, les génies et les esprits révoltés contre Dieu. Jupiter avait fixé sur l'Olympe le séjour de la cour céleste et sa propre résidence; Schiba, sous le nom de Mahadéva, demeure sur le sommet de la montagne de Kaïlasan, qui est toute de

(1) M. Sonnerat croit que c'est l'aigle de Pondichéry de Brisson.

diamant et d'autres pierres précieuses. Mahadéva a trois yeux, ainsi qu'on l'a déjà vu. Zeus ou Jupiter avait aussi, dit Pausanias, un troisième œil au milieu du front, d'où lui venait le nom de *Triophthalmos*. Cet historien dit qu'il a vu lui-même dans le temple de Minerve, à Corinthe, une idole en bois (1) représentant Zeus avec trois yeux; ce qui, suivant lui, signifie que ce dieu est un, quoiqu'il règne à la fois sur le ciel, sur l'enfer et sur les eaux; et c'est mal à propos, ajoute-t-il, que quelques écrivains en ont fait trois divinités distinctes.

Quant au Jupiter stygien, au Jupiter *genitor* et au Jupiter marin ou Neptune, on les retrouve encore dans Mahadéva. Ce dernier, considéré comme pouvoir destructeur, est l'époux de Kali (qui est le Temps, divinité femelle), et Kali est évidemment Proserpine, comme nous le verrons plus bas. A la vérité le roi des enfers est appelé *Seschanaga* dans le Bhagavat-Gita; mais, suivant les brahmines, Seschanaga est Mahadéva sous un nom différent, et la manière dont il est dépeint s'applique trait pour trait à Pluton. Consi-

---

(1) Il assure que cette statue était celle de *Jupiter Patrius*, et qu'elle fut prise par Stélénus au sac de Troie. Elle se trouvait dans le palais de Priam.

déré comme reproducteur, Schiba rappelle avec non moins de vérité le ravisseur d'Europe et l'amant d'Io. Armé de sa lance à trois pointes en forme de trident, époux de Bhavani qui naquit de l'écume de la mer, ayant sous ses ordres Varouna, dieu subalterne des eaux, Mahadéva ou Mahésa se présente avec les principaux traits qui distinguaient Neptune.

Pris pour le firmament personnifié, le Jupiter ou Diespiter des Grecs cesse d'avoir de l'analogie avec les personnes de la trinité hindoue; mais on le reconnaît dans Indra, roi du ciel et prince des esprits aériens, qui gouverne les vents et les pluies, et fait sa résidence sur le mont Mérou que les Hindous regardent comme le pôle arctique.

IV. Bacchus et Rama sont un même personnage. Ce n'est pas toutefois comme dieu du vin et de la vendange qu'on doit s'attendre à trouver Bacchus dans l'Inde où l'usage des liqueurs fermentées est prohibé, c'est comme conquérant et guerrier. Les Hindous ont pourtant une divinité qui préside aux vendanges; c'est Souradévi qui naquit, disent-ils, de l'Océan et du frottement de la montagne Mandar, quand les dieux travaillaient à se procurer l'immortalité (1).

(1) Cette fable indique, suivant M. Jones, que les Hin-

V. L'Apollon des Grecs était représenté sous divers caractères, ou pour mieux dire il y avait chez eux plusieurs Apollons que la mythologie vulgaire confondait souvent et qu'elle regardait comme un seul dieu. Celui qu'ils distinguaient par le nom de Nomius, né en Arcadie, avait passé sa jeunesse parmi les bergers; il est difficile de ne pas reconnaître en lui le dieu favori des Hindous, le beau Krischna, célèbre par ses exploits et par ses amours. Nomius fut comme lui guerrier et amoureux; paré de toutes les graces, rempli de force et de courage il trouva peu de cruelles, et il tua le serpent Python à coups de flèches; on sait aussi qu'il garda les troupeaux d'Admète. Krischna vit couler dans les jeux ses premières années, et parmi les jeunes laitières qui l'entouraient, il en choisit neuf qui devinrent ses favorites et ses compagnes (1): elles prirent le nom de *gopis*.

---

dous sont originaires d'un pays où l'on buvait du vin; et ce fut vraisemblablement pour prévenir les dangereux effets de l'intempérance que leurs législateurs le défendirent plus tard.

(1) M. Jones n'affirme pas que ces jeunes filles fussent au nombre de neuf, parce que le mot sanscrit *nava* signifie neuf, nombre, et neuf ou nouveau, de sorte que le passage qui donne à Krischna ces *gopis* peut tout aussi bien se rendre par *neuf* filles, que par de *jeunes* filles. Il dit pourtant

On a déjà vu que la prédilection des Hindous pour Krischna tient à l'opinion où ils sont que Krischna n'est pas seulement une incarnation de Vischnou, mais la personne même du dieu. Le troisième Rama, qu'on suppose être son frère aîné, ne possède qu'une portion de la divinité; et dans le dictionnaire sanscrit d'Amara Coscha, composé depuis plus de deux mille ans, Krischna est désigné comme ayant plusieurs noms qui indiquent ses occupations pastorales, mais qui tous sont accompagnés de l'épithète de *Narayan* ou esprit divin. Tous les avatars sont généralement représentés avec une couronne et une auréole; ils sont couverts des plus magnifiques habillemens; mais lorsque Krischna paraît parmi les avatars, il les éclipse tous par la richesse et la somptuosité des siens; souvent on le peint flottant sur les eaux. Il sortait à peine de l'enfance qu'il tua le terrible serpent Caliya et un grand nombre de géans et de monstres qui désolaient la terre; devenu plus âgé il donna la mort à Kangsa et combattit pour le roi Youdhischthir contre ses ennemis; après qu'il

---

qu'il a vu une peinture où *neuf* jeunes filles groupées forment ensemble une masse semblable à peu près à un éléphant sur lequel est assis Krischna jouant de la flûte.

eut terminé cette guerre, il retourna aux demeures célestes.

Apollon, sous le nom de Phœbus, était considéré comme le soleil. Le colonel Vallancey, auteur de savantes recherches sur l'Irlande, soutient que le mot Krischna en irlandais signifie le soleil, ce qui ne doit pas surprendre, puisque la religion de Brahma a laissé encore dans cette île des traces sensibles de son ancienne existence.

L'OM mystique des Hindous, mot formé par la contraction des trois lettres A, U, M, qui servent à désigner Vischnou, Schiba et Brahma, fut dans les premiers temps le nom vénéré du soleil, de même que l'ON des Égyptiens. Une remarque à faire, c'est que les deux enfans de Sourya, Assouinari et Assouini-Coumarau, sont jumeaux comme Castor et Pollux. W. Jones.

VI. Les Hindous ont leur Vulcain dans Vissouacarman, qui forge les armes des dieux et qui a inventé les *agniastras* ou flèches de feu; ils ont encore leur Minos, juge des enfers, dans l'inflexible Yama, qui n'est pas seulement le dieu de la mort, mais qui prononce sans appel sur la future destinée des ames. On trouve aussi Plutus dans Couvéra, Éole dans Pavan, le Vulcain d'Égypte dans Agni, l'Aurore dans Arauna.

Quant aux gopis de Krischna qui ressemblent assez aux muses d'Apollon, il est bon d'observer

que bien qu'elles président à la poésie, comme cela paraît résulter des divers poèmes de Jayadéva, le Pindare de l'Hindoustan, elles n'ont point la musique dans leur domaine. Les nymphes de la musique chez les Hindous sont au nombre de trente; ils les appellent *Ragginis*. Tout leur système musical est fondé sur une division semblable à celle de leur année commune; ils ont six saisons: deux printemps, un été, un automne et deux hivers; ils ont de même six rags qui président chacun à un mode de musique et à une saison; le rag a sous ses ordres cinq ragginis ou nymphes de l'harmonie, et huit enfans qui dirigent diverses parties de la musique. Chacun de ces rags est attaché avec sa famille à une saison particulière, durant laquelle on emploie spécialement le mode qu'il gouverne. Les Hindous avaient un septième mode qu'ils nommaient *deipec* ou mode de l'amour; ils disent qu'il s'est perdu, et qu'un musicien qui essaya de le restaurer fut consommé par le feu du ciel.

On a vu que les Hindous font de *Chandra* ou la lune une divinité mâle; on ne peut donc reconnaître en elle la Diane des Grecs; mais comme les brahmines prétendent que Chandra n'est qu'une forme d'Issouara ou Schiba, dieu de la nature et qu'on lui donne à ce titre Isani pour épouse; que d'un autre côté il résulte de tout l'en-

semble de la mythologie hindoue que l'épouse de chaque dieu n'est pas autre chose que la puissance ou l'attribut de ce dieu personnifié et représenté comme femelle, c'est dans Isani non dans Chandra que Diane se trouve. Au reste la plupart des anciens peuples regardaient la lune comme mâle et femelle tout à la fois. Strabon lui donne le nom de Men, Μην, que les Latins ont rendu par *Lunus*, et sur beaucoup de médailles antiques Lunus est représenté sous les traits d'un jeune homme.

VII. Le Lingam des Hindous est le Phallus des Grecs et des Égyptiens. Les premiers l'ont fait naître à Lampsaque, ville de l'Asie mineure, de Vénus et de Bacchus à son retour de l'Inde. Les Hindous le regardent comme une forme de Schiba; et l'un des noms de Dourga sa femme est Bhavani, leur Vénus Uranie; Rama, qu'on doit regarder comme le type du Bacchus grec, est une incarnation ou avatar de Vischnou; Vischnou et Schiba ne sont que des attributs différens du même dieu. L'usage de considérer les dieux comme des substances individuelles ou des personnes distinctes à raison de leurs caractères particuliers, est commun aux Indiens et aux peuples de l'Asie comme aux Européens.

Quoi qu'il en soit de l'origine du Lingam, le culte que les Hindous lui rendent, objet de tant de censures amères, me semble fondé sur la croyance

que les prières que font les vivans pour les morts sont extrêmement efficaces, et qu'elles peuvent adoucir ou abréger les peines de l'autre vie (1). Les Hindous regardent comme un très-grand malheur de mourir sans enfans, parce que c'est naturellement sur les prières de leurs enfans qu'ils doivent compter. «Hélas! s'écrie le roi Douschmanta dans le Sacontala, que deviendront les ames de mes ancêtres quand je ne serai plus! Et s'il faut que je meure sans laisser un fils après moi, qui remplira les cérémonies prescrites par les Védas? Mânes révérés! au lieu de libations salutaires, recevez le tribut de mes larmes: c'est tout ce que peut offrir le malheureux qui n'a point d'enfans.» Avec de telles idées, il n'était pas possible que les Hindous n'honorassent point par un culte particulier la puissance génératrice et productrice. Le respect pour les morts était

---

(1) Il n'est jamais entré dans la tête du peuple hindou ni dans celle de ses législateurs, dit William Jones, qu'une chose naturelle pût être obscène. C'est une opinion qui se trouve dans tous leurs écrits et qui perce jusque dans leur conversation. En la considérant avec nos préjugés, nous devons la trouver bien singulière; mais cette singularité, dès que la cause en est connue, ne saurait prouver ni dépravation dans les mœurs des Hindous ni principes corrupteurs dans leur morale.

chez les Égyptiens le même que chez les Hindous; des uns ou des autres il avait passé chez les Grecs, et le culte du Lingam y avait suivi la doctrine duquel il est né.

VIII. Les Grecs et les Romains eurent deux Amours ou deux Cupidons : le premier, Éros, était fils de Jupiter et de Vénus; le second, Antéros, naquit de Mars et de la même déesse. Le dieu Kama ou Kamadéva paraît être l'Éros des Grecs; car sous plusieurs rapports on peut dire que l'un a servi à l'autre de modèle, avec cette différence que l'Éros des Grecs est beaucoup moins intéressant que l'amour des Hindous, et qu'au lieu de naître de Schiba et de Bhavani, Jupiter et Vénus, il est né de *Maya* et de Kaschiapa, l'Uranus de l'Inde.

L'un des noms de Kama est *Dipaca* (celui qui enflamme). M. Jones remarque l'erreur de ceux qui ont écrit *Dipuc*, anagramme de Cupidon; bien que cette ressemblance entre le nom sanscrit et le nom latin pût fournir une preuve d'analogie, le savant anglais, fidèle à la vérité, ne craint pas de dire que ce sont les trois premières lettres de chaque mot, *dip* et *cup*, qui dans les deux langues sont la racine du mot entier. On pourrait avec plus de raison s'appuyer sur la très-grande ressemblance qui se trouve entre les feuilles du toulasi et celles de la marjo-

laine dont on parait les temples du dieu de l'hymen.

Les Hindous le représentent tantôt sous la figure d'un jeune homme entre sa mère et Retty sa femme, tantôt volant dans les airs au clair de la lune monté sur un perroquet ou bien entouré des nymphes de sa cour. Les lieux qu'il fréquente le plus sont les environs d'Agra et les plaines de Mathoura où il trouve Krischna et ses Gopis (1).

L'Éros des Grecs est monté sur un lion; Kamadéva sur un éléphant. Le sens de cette allégorie est évidemment semblable chez les deux nations.

IX. Tous les caractères de Junon olympienne, jusqu'à sa jalousie, se retrouvent en Dourga, l'épouse de Schiba. Sous le nom de Parvati, elle déploie la même majesté, la même fierté, les mêmes attributs; et soit que Schiba réside sur le mont Kaïlasan, soit qu'il assiste aux banquets des dieux, Parvati l'accompagne toujours. Une circonstance assez remarquable, c'est qu'on représente ordinairement auprès d'elle son fils Karticéya, monté sur un paon et souvent cou-

---

(1) Les Anglais ont trouvé à Tanjore une peinture représentant Kamadévà monté sur un éléphant formé de figures de jeunes femmes, et tout-à-fait semblable à celle dont parle M. Jones, et qui représente Krischna et ses neuf compagnes.

vert d'une robe toute parsemée d'yeux, par où il ressemble à l'espion de Junon, Argus aux cent yeux. Cependant Karticéya est le dieu de la guerre et le général des armées célestes ; il a plus de rapports avec Mars.

Sous le nom de Bhavani, Dourga peut être comparée à la Vénus marine; leurs attributs sont exactement semblables. Telle était aussi la Junon Lucine des Romains, la Vénus Uranie invoquée par Lucrèce, présidant à la génération des êtres et représentée quelquefois avec les deux sexes, comme dans la statue qu'on voyait à Rome avec une barbe, et dans certaines images ou figures de marbre auxquelles on donnait une forme conique, par une raison, dit Tacite, qu'on a laissé ignorer, mais dont l'explication se trouve dans les temples de l'Hindoustan. Considérée comme déesse des eaux, Dourga porte le nom d'Issani, femme d'Isouara ou la nature de qui l'eau n'est qu'une forme. C'est vraisemblablement pour cela que la fête de Dourga se termine par une procession qui se rend sur le bord du Gange avec l'idole, qu'on finit par jeter dans le fleuve. Après l'avoir honorée sur la terre qui est aussi une forme d'Issouara, on la rend à son élément primitif qui est l'eau. L'eau est le premier élément dans l'ordre de la création.

Dourga ressemble encore à la guerrière Pallas,

armée d'un casque et d'une épée. Pallas et Dourga représentent la vertu des héros, c'est-à-dire le courage uni à la prudence, la valeur unie à la sagesse. L'une et l'autre ont vaincu et détruit des géans et des monstres, l'une et l'autre ont protégé les hommes sages et vertueux. Les Romains donnaient à Junon le titre de *curis*, vieux mot latin qui signifiait épée.

X. La Vénus Uranie était bien différente de la déesse d'Idalie; cette dernière était la reine des Jeux, des Plaisirs et des Graces; c'est la *Rembla* des Hindous, qui a pour cortége des troupes d'*apsaras* ou de nymphes célestes. Rembla naquit du mouvement de l'océan agité par la montagne Mandar comme la Vénus d'Idalie de l'écume de la mer.

La sage Minerve, déesse des sciences, de l'harmonie et de l'éloquence, est la même que Saressouati, femme de Vischnou et fille de Brahma (1), qui passe pour avoir inventé les caractères *dévanagari*, et le langage même dans lequel furent écrites les lois données par les dieux aux hommes. Minerve a inventé la flûte,

---

(1) C'est par inadvertance que M. Jones la dit femme et non fille de Brahma, et qu'il la désigne comme l'emblême du pouvoir créateur.

était également considérable chez les deux nations.

Une infinité de pratiques religieuses du même genre, le respect pour certains animaux, les cérémonies du culte réglées sur des spéculations ou observations astronomiques, les attributs de la divinité à peu près semblables, le culte du lingam ou du phallus, une identité presque continuelle entre les opinions morales, physiques et théologiques, tout prouve que le fond de la religion fut le même chez les deux peuples; mais il faut dire que ni l'un ni l'autre, du moins dans les classes éclairées, n'a regardé ses dieux ou plutôt ses personnages divins, Osiris et Isis; Issouara et Isani comme la divinité elle-même; ils n'y ont vu que la représentation des pouvoirs créateurs ou créés, c'est-à-dire des modifications personnifiées de la nature.

VI. Cependant la religion de l'ancienne Égypte a été présentée sous divers aspects, même par les auteurs qui les premiers en ont parlé; cela devait être parce qu'elle a toujours été peu connue. Plutarque énumère, dans son traité d'Isis, les différentes opinions des mythologistes de l'Asie et de la Grèce, et elles sont presque toutes diamétralement opposées l'une à l'autre, suivant que leurs auteurs professaient les doctrines du matérialisme ou qu'ils étaient de l'é-

cole platonicienne. Toutefois suivant le plus grand nombre Osiris était l'ame de l'univers, l'énergie agissante qui enfante et qui conserve tous les êtres; Isis n'est qu'une partie de la nature. Femme d'Osiris, elle nourrit les êtres créés; elle est capable de recevoir toute sorte d'impressions et de prendre toutes les formes que la *raison suprême* veut lui imposer. Les pandits instruits qui se vantent d'expliquer les figures allégoriques de l'Inde, disent que la *vache d'abondance* mentionnée dans le Mahabarat n'est que le symbole de la terre, nourrice de tous les êtres; et, bien que l'Isis égyptienne soit considérée comme la lune et représentée avec un croissant sur le front, elle est pareillement regardée comme la terre suivant l'explication qu'on donne à certains hiéroglyphes; dès-lors il n'est point surprenant que la vache lui serve aussi d'emblème.

D'autres philosophes soutenaient que par Osiris et Isis les Égyptiens entendaient la matière animée en général, et en particulier cette portion de matière dont la puissance s'exerce en faveur de l'homme; par cette portion ils indiquaient le soleil et la lune, comme étant la source de la lumière et de la fécondité. D'autre part, ils considéraient dans Typhon ou l'océan qui engloutit le Nil cette autre portion de la matière, dont l'influence est nuisible et destructive. Ces prin-

cipes ont beaucoup de rapport avec ceux des anciens Persans; néanmoins leur source est dans la mythologie hindoue, où l'on voit Brahma, le premier être créé, désigné comme l'esprit universel qui pénètre la matière. Schiba probablement a servi de type au Typhon égyptien, avec cette différence que le premier détruit pour reproduire et que le second détruit pour anéantir; c'est pour cette raison qu'on a peint Schiba tenant d'une main une faux, de l'autre le lingam (1), et qu'on lui donne Kali ou le temps pour épouse; mais la mythologie égyptienne n'a-t-elle pas cherché à se rapprocher de la fable hindoue, lorsqu'elle suppose que Typhon mutila Osiris? *Thom. Maurice.*

Il serait beaucoup trop long de décrire les cérémonies que les Égyptiens pratiquaient dans leurs temples souterrains, et dont on peut voir le détail dans Plutarque et surtout dans Jamblique, disciple de Porphyre, lequel écrivait au temps de Constantin; il suffira de dire que, soit dans la partie mystique ou dogmatique soit dans les pratiques diverses, l'analogie avec les doctrines de l'Inde était complète, et qu'on en peut avancer autant des mystères célèbres d'Éleusis de même que de ceux de Mithra dans la Perse.

---

(1) *Tempus edax rerum; tempus renovator rerum.*

Terminons par une citation extraite de Jamblique; il a soin de dire que les principes qu'il fait connaître n'étaient dévoilés qu'à un petit nombre d'élus, et qu'on attendait même cette époque de la vie où les passions amorties laissent à la raison plus d'empire. C'était la même réserve que celle dont usaient constamment les brahmines très-jaloux de leurs connaissances secrètes, ou celle que suivant Warburton (1) les prêtres d'Éleusis mettaient dans la communication de leurs dogmes aux initiés.

« La providence de Dieu n'est limitée par aucun espace; *elle pénètre tout comme les rayons du soleil*.... C'est une erreur de croire qu'il y a des dieux bienfaisans et des dieux malfaisans; le mal vient de la matière non de Dieu.... La volonté de l'homme est la seule cause du mal moral; car l'homme peut abuser des dons de la divinité.... Le culte pur et parfait est celui qui se rapporte au grand On; c'est en lui qu'il faut adorer toutes les puissances célestes.

» La prééminence de Dieu sur toutes les puissances et sur tous les élémens est figurée dans le symbole qui le représente assis sur la fleur de lotos et flottant sur les eaux. La forme circulaire

---

(1) Dans sa *mission divine de Moïse prouvée*.

de cette fleur désigne la cause à laquelle tout aboutit; sa situation au-dessus des eaux indique la supériorité du Grand-Être. »

§ III. — Des mêmes rapports avec la religion des anciens Persans.

Les doctrines du Zend-Avesta traduit par M. Anquetil Duperron, et celles du Sad-Der traduit par M. Hyde découlent évidemment de la même source que celles des brahmines. Dans les premiers temps, dit ce dernier, les Perses ont cru en un seul dieu, dominateur, créateur et conservateur, père et juge des hommes. Ils ont admis les bons et les mauvais anges, l'immortalité de l'ame, les peines ct les récompenses de l'autre vie; mais ils n'ont pas tardé à voir dans le soleil l'image sensible de ce dieu suprême; et si le culte du soleil n'a été pour les mages qu'une simple allégorie, il s'est converti en idolâtrie pour le peuple.

I. Les lois de Zoroastre, comme celles de Brahma, tendirent à l'amélioration d'une croyance qu'il n'était pas possible de déraciner; elles conservèrent ce qu'il y avait de plus raisonnable; elles rejetèrent les fictions absurdes ou grossières. Je parle ici du second Zoroastre, contemporain de Darius Hystaspes, qui vivait vers la fin du

sixième siècle avant J.-C., lequel, pour imprimer à ses leçons un caractère plus auguste et peut-être pour imiter Moïse (1) dont il avait lu certainement les écrits, supposa qu'il tenait de Dieu même les nouvelles doctrines qu'il donnait aux hommes. Il ne faut pas toutefois oublier que ce Zoroastre ne fut qu'un réformateur, et que la plus grande partie de ses doctrines existait en Perse depuis long-temps. L'auteur du Dabistan parle d'une classe d'anciens sages persans qui, d'après l'ensemble de son récit, paraissent être d'origine hindoue; et comme le livre de Menou que cite cet auteur, écrit en une langue céleste, ne peut être que quelqu'un des Védas écrit en caractères dévanagaris, c'est dans l'Inde même qu'il faut chercher aujourd'hui les principes sur lesquels est fondée la religion du second Zoroastre.

---

(1) MM. Hyde et Prideaux disent que Zoroastre naquit dans la Palestine de parens juifs, et qu'il avait vécu en qualité de serviteur auprès des familles d'Esra ou Daniel. Mais il est peu probable que Zoroastre que tous les anciens historiens présentent non-seulement comme un homme de génie, mais encore comme astronome, mathématicien et savant, fût né dans l'esclavage ou dans une condition incompatible avec l'étude par laquelle on peut seulement acquérir l'instruction.

On prétend que ce ne fut pas seulement Zoroastre qui visita les bracmanes, mais que Darius lui-même fut du voyage, et qu'il séjourna quelque temps dans le Kaschmir où la religion de Brahma était alors florissante, et où elle s'est conservée le plus long-temps sans altération et sans mélange d'aucune doctrine étrangère.

Au fond, la doctrine des mages est absolument semblable à celle des brahmines. La seule différence qu'on y remarque, c'est que la première n'a point adopté le principe de la transmigration, mais la morale en est la même. Quant à la doctrine qui montre le démon cherchant à séduire les hommes pour les éloigner de l'obéissance de Dieu, elle est toute conforme au livre de Job qui étant arabe ne put sans doute rester inconnu aux Persans.

II. Les premiers temples de la Perse furent, comme ceux de l'Inde, des grottes ou des cavernes creusées par la nature ou par la main des hommes dans les entrailles de la terre. Dans son traité *de Antro Nympharum*, Porphyre fait une longue description des souterrains de Mithra et des cérémonies qu'on y observait. Il dit que partout où la divinité suprême de Mithra était reconnue (1), c'était dans les cavernes qu'avaient

(1) Πανταχου δε οπου τον ΜΙΘΡΑΝ εγνωσαν, δια σπηλαιου τον θεον ιλεουμενον.

lieu les pratiques religieuses. Dans les temps postérieurs à ceux dont parle Porphyre, on érigea des temples et, par un excès opposé, on les construisit sur le sommet des montagnes. On appelait ces temples *pirœies*.

III. Mythra était le créateur de l'univers; c'était lui qu'on honorait dans les cavernes décrites par Porphyre. Celse et après lui Origène prétendent qu'on y représentait la marche des corps célestes et le passage de l'ame par tous ces corps divers (1). Il y avait dans une partie de ces cavernes une échelle par laquelle on montait à un lieu où l'on trouvait sept portes qui répondaient aux sept planètes, toutes gouvernées par des intelligences animées subordonnées à Mithra. On lit dans Aboulfazil que les anciens Hindous croyaient que les astres et les étoiles étaient les ames des morts qui s'étaient distingués sur la terre par leurs vertus.

La manière d'honorer la divinité a suivi dans l'Inde la même marche que dans la Perse. Vischnou et Schiba, ou plutôt le soleil, reçurent les premiers hommages des brahmines dans les

(1) Il semble résulter des figures sculptées qui ornent les murs et les voûtes d'Éléphanta et de Salcette que les brahmines y donnaient des représentations du mouvement des corps célestes, comme celle dont il est parlé ici.

souterrains d'Éléphanta; ensuite on leur bâtit des temples sur les lieux les plus élevés. M. Anquetil prétend qu'une montagne du Canarah a été taillée en cône; l'on ne saurait douter que la main de l'ouvrier n'ait été dirigée par le même esprit qui dicta aux Égyptiens la forme de leurs pyramides (1). Quant aux pratiques du culte, on peut croire qu'elles furent les mêmes dans l'Inde et dans la Perse puisqu'elles se rapportaient au même principe; car Mithra est le soleil, et les brahmines *sauras* de nos jours ne sont au fond que des parsis sous un nom différent.

Kircher fait dériver le mot Mithra de *Mithraïm* ou *Mizraïm*, et l'on sait que Mizraïm fut le premier fils de l'idolâtre Cham. Si cette étymologie était juste, elle ferait aisément arriver à la source du culte de Mithra; mais d'autres savans prétendent que Mithra vient d'un mot qui signifie *pierre*, ce qui s'accorde mieux avec la mythologie persane qui fait naître ce dieu

(1) Contre l'opinion générale qui fait de ces pyramides des mausolées, le savant Greaves soutient fortement qu'elles n'étaient que de vastes monumens élevés en l'honneur d'Osiris, nom que les Égyptiens donnaient au soleil, et qu'ils avaient choisi en les construisant cette forme conique afin d'imiter celle d'un rayon de cet astre ou d'un jet de flamme. Ce point sera traité spécialement dans mon Histoire générale de l'Égypte.

d'une pierre. Cette fiction est prise dans la nature : c'est le feu qui naît du choc de deux cailloux. Plutarque enchérit sur cette fable, car il dit que Mithra né d'une pierre, voulant avoir des enfans, épousa une autre pierre, et que de leur contact sortit un fils nommé Διωρφος, *la lumière*.

IV. Mithra n'était pas le seul dieu des Persans; il n'avait pas même le premier rang. Ce peuple reconnaissait deux principes dans la nature; il appela le premier *Ormuzd*, nom dont les Grecs ont fait Orosmades, et le second *Ahriman;* celui-ci était le dieu du mal, l'autre régnait par ses bienfaits. Mithra, placé entre ces deux principes comme médiateur, les tempérait l'un par l'autre. Orosmades existait de toute éternité; Mithra avait été formé de tous les divers pouvoirs de la nature, mais il n'était pas infini; Ahriman n'existait que par la tolérance de l'Être-Suprême et pour le temps nécessaire à l'exécution des décrets divins. Tandis que les agens d'Orosmades, sous la direction de Mithra, travaillaient au bonheur des mortels, les agens d'Ahriman s'efforçaient de rendre inutile la douce bienveillance des premiers, ce qui, vu la nature et l'étendue des pouvoirs dont les uns et les autres se trouvaient investis, produisait une lutte opiniâtre dont la violence ébranlait quelquefois la terre jusque dans ses fondemens.

Hyde.

Si le législateur des Hindous et celui des Persans ne sont point le même individu, il faut convenir qu'ils se ressemblent beaucoup. Brimh est ce grand être qui crée l'univers et en donne à Brahma le gouvernement; Brahma organise les mondes, et comme Orosmades il est le chef des esprits bienfaisans; Vischnou, le conservateur, remplit les fonctions de Mithra, et secondé par Mahadéo il poursuit le rebelle Mahasour ou Moïsassour, le grand esprit malin qui s'attache à tout corrompre, et il le blesse de ses *agniastras*, de ses flèches de feu, instrument terrible de la céleste vengeance.

§ IV. — De la mythologie hindoue comparée à celle des Scythes et des Druides.

I. Les Scythes n'érigèrent point de temples à leurs dieux, mais ils s'assemblèrent dans les forêts, et ce fut à l'ombre des chênes qu'ils célébrèrent les sanglans mystères de leur religion ou qu'ils pratiquèrent les plus rudes austérités. Des traces de cet usage subsistent encore dans l'Inde; sous les rameaux immenses du bananier, les modernes yogis donnent en spectacle les horribles tortures auxquelles ils se soumettent. Les druides, descendans immédiats des Celto-Scythes, retinrent les coutumes barbares de

leurs ancêtres, et dans les premiers temps de l'empire romain ils n'eurent pour temples que les chênes de leurs forêts.

Les Hindous autrefois cherchèrent aussi les forêts; l'ombrage et la solitude prêtaient à leurs cérémonies une couleur sombre et mystérieuse qui les invitait au silence et au recueillement. La ville de Thirout qui passe pour avoir été dès les premiers âges la résidence d'un grand nombre de savans brahmines (1), possède des bosquets d'orangers qui s'étendent à plusieurs lieues, et font de cette riante contrée l'Athènes de l'Hindoustan. *Naugracut*, située dans les montagnes du Lahor, doit comme Thirout sa célébrité à son ancien collége de brahmines autant qu'à ses bocages délicieux.

Mais il n'est que trop vrai, que la nature du culte répondait mal au charme de ces lieux, et que plus d'une fois le sang ruissela sous des arbres couverts de fleurs, soit qu'il fût versé en holocauste par la main superstitieuse des tremblans adorateurs de Kali, soit que d'insensés fanatiques fissent eux-mêmes le sacrifice de leurs vies.

Toutefois les Hindous furent loin d'égaler la

(1) Ce fut dans cette ville que s'établit, dit-on, la colonie de prêtres égyptiens qui fuyait les persécutions de Cambyse.

froide atrocité des Scythes ; ceux-ci sacrifiaient toujours leur centième prisonnier. Ils recevaient dans un vase le sang de la victime, et ils y plongeaient une épée, emblême de leur dieu. Ils croyaient que pour assurer le salut de l'ame d'un défunt, il fallait que cet ame arrivât devant son juge entourée de témoignages d'honneur et d'affection de la part des vivans; de là naquit l'affreuse coutume dont parle Hérodote, de faire mourir au décès d'un prince ou d'un grand personnage ses principaux officiers ou serviteurs et plusieurs de ses plus beaux chevaux ; on déposait dans la tombe qui recevait leurs dépouilles divers ustensiles, afin qu'ils s'en servissent dans l'autre monde. Les Hindous semblent avoir pensé comme les Scythes; plus d'une fois du moins on les a vus tomber dans des excès non moins déplorables : dans l'île de Ceylan, tous ceux qui se vantent d'attachement à la personne du prince se donnent la mort, aussitôt qu'il expire. Un usage semblable existait il y a mille ans chez les Naïris, peuples de la côte occidentale de la Presqu'île. A la mort de Sivaji, l'un des premiers fondateurs de la puissance mahratte, plusieurs de ses serviteurs, de ses femmes et de ses chevaux furent brûlés avec son cadavre.

Hérodote.

Marc Paul.

Voy. Arab. de Renaudot.

Orme. Frag. hist.

On a vu ailleurs combien les Hindous mon-

trent de vénération et de respect pour les mânes de leurs aïeux. Les Scythes n'en témoignaient pas moins pour leurs morts. Quand Darius vainqueur de leurs troupes indisciplinées leur reprochait de fuir devant lui : Suis-nous, lui répondirent-ils, jusqu'aux tombeaux où reposent nos pères; tu apprendras alors si les Scythes savent combattre.

Ne croyons pas pourtant avec M. Bailly que les Scythes furent les instituteurs des Persans, des Égyptiens, des Hindous et des Chinois. L'ingénieux écrivain développe avec beaucoup d'esprit son système, mais pour le rejeter il suffit de connaître le caractère des brahmines. Pleins pour eux-mêmes de prévention et d'estime, ils n'auraient pas supporté l'idée de tenir leurs doctrines d'un peuple étranger et surtout d'une race qu'ils regardaient comme barbare.

II. Trop resserrés dans la contrée qu'ils habitaient, les Scythes se répandirent vers les montagnes de la Perse et du Haut-Hindoustan. Ce fut après cette invasion que les provinces voisines du Sind prirent le nom d'Indo-Scythie. Les tribus qui s'étaient avancées vers la Perse ne s'y arrêtèrent point, et elles pénétrèrent en Europe. Les unes s'établirent sur les rivages de la Baltique et sur les bords du Danube, les autres descendirent sur les bords du Rhin et de proche en proche

elles s'étendirent jusqu'aux îles (1) Cassitérides, apportant avec elles leurs dieux et leurs doctrines religieuses. Quelques écrivains donnent aux Indo-Scythes le nom de Cuthéris ou Cathaïs, de Cuth ou Cush de qui l'on suppose que Rama fut le fils; ils ajoutent que ce furent des tribus de ce peuple qui émigrèrent vers l'occident et passèrent dans l'Europe centrale.

Mais que les druides soient d'origine scythe ou qu'ils sortent des provinces septentrionales de l'Hindoustan, quand on considère leurs dogmes, leurs institutions, leurs usages on y trouve tant de ressemblance avec les principes et les pratiques des sectateurs de Brahma qu'on est presque certain que tout émane de la même source. Bois ténébreux, cavernes profondes, sacrifices sanglans, plantes consacrées, vénération pour les astres, ablutions fréquentes, rites secrets, pieuses cérémonies, principe de la transmigration des ames, recherches astronomiques, adoration superstitieuse des serpens, bâton sacerdotal, vénération pour la roue ou pour le cercle, culte du soleil, feu sacré entretenu con-

(1) Il est à remarquer que César parlant des Druides dit que ceux de la Gaule sont sortis de la Grande-Bretagne. L'opinion générale est contraire à cette assertion; elle fait des Druides bretons une colonie des Druides gaulois.

stamment sur l'autel, prédilection pour les chevaux blancs et les jeunes taureaux, respect religieux pour les pierres pyramidales, temples découverts, tuniques blanches des prêtres : tout est semblable entre les druides et les brahmines.

César et Strabon parlent longuement des druides; l'un et l'autre rendent témoignage de leurs connaissances profondes en théologie, en morale et en physique; mais plus il est constaté que les druides furent éclairés au milieu d'un peuple plongé dans l'ignorance et la barbarie, plus il paraît certain que leur doctrine et leur ordre même étaient d'origine étrangère (1).

T. Maurice.

On a prétendu que les druides étaient sortis de l'Égypte; c'est une erreur qui peut se démontrer aisément, soit par le rapprochement de quelques faits que l'histoire a recueillis soit

---

(1) Il paraît que ces émigrations de peuplades *asiatiques* eurent lieu vers l'époque du premier Bouddha, en qui l'on trouve et le Wodden ou Odin des nations septentrionales de l'Europe, et le Teutatès de la Gaule, et l'Hermès égyptien, et le Taut de la Phénicie. M. Leclerc, l'un des plus savans mythologistes des temps modernes, énonce comme un fait positif et incontestable que tous ces divers noms s'appliquent au même personnage et que ce personnage est le Mercure de l'Italie. Voyez ci-dessus article de *Bouddha ;* on y trouvera plus d'une preuve à l'appui de cette opinion.

par des considérations morales prises dans le caractère connu des prêtres égyptiens et des druides. Les doctrines de ces derniers ont quelque chose de simple et de rude qui rappelle les premiers âges; celles des sectateurs d'Osiris portent l'empreinte du perfectionnement qui naît de longues études dirigées par l'expérience. On voit que les druides appartiennent à ces hordes scythes qui, à diverses époques très-éloignées, envahirent les contrées septentrionales de notre Europe et l'inondèrent des flots d'une population nouvelle. Toutes les histoires scandinaves parlent de ces irruptions; elles donnent le nom de Woden, ou Odin, au guerrier qui marchait à la tête des tribus conquérantes; ou plutôt, Woden fut regardé comme un dieu sous la forme humaine: tel fut l'indien Bouddha.

Une tradition commune à tous les peuples du nord fait régner sur toutes les contrées septentrionales un homme extraordinaire, nommé Odin, qui changea la religion, les mœurs, les coutumes, jouit durant sa vie d'une autorité sans bornes et reçut après sa mort les honneurs de l'apothéose; on peut regarder même le fait comme incontestable, et si l'on compare entre elles les opinions auxquelles il a donné lieu, on finit par se convaincre qu'Odin ou ses ancêtres sont sortis des plaines de la Scythie ou des

Mallet, Antiquités du Nord.

frontières de la Perse, et que dans la suite l'ignorance et la superstition ont confondu le guerrier avec le dieu dont il se disait le prophète. L'Edda, le livre sacré de ces peuples, semble littéralement copié des livres sanscrits; c'est la même doctrine sur la création, sur le chaos, sur l'esprit qui pénètre la matière, sur les bons et les mauvais anges, sur la naissance des géans et des demi-dieux, sur le déluge qui n'épargne qu'une seule famille; ce sont les principes du Baghavat et du Zend-Avesta touchant les attributs de la divinité et les célestes intelligences qui président aux révolutions des astres ou qui gouvernent les élémens; c'est en un mot toute la mythologie hindoue transplantée des rives du Gange aux régions hyperboréennes.

Le savant Mallet cite plusieurs extraits de l'Edda, et d'un poëme runique, très-ancien, intitulé *Voluspa*, desquels on peut tirer cette conséquence : que la doctrine de ces livres offre les traces sensibles d'une croyance beaucoup plus ancienne et plus générale; que les Scythes l'emportèrent avec eux quand ils prirent les routes du nord, et qu'ils la conservèrent plus long-temps que les autres peuples avec qui elle leur fut commune.

Les Scythes ne donnent à la divinité ni corps ni forme; ce serait selon eux une impiété que

de lui attribuer une figure humaine ou un sexe quelconque; on ne saurait donc la représenter par aucune image. Elle a sous ses ordres une infinité de génies ou de dieux subalternes, pour diriger les mouvemens et les opérations des êtres créés. Les Hindous ont divers genres d'épreuves judiciaires par l'eau et par le feu; ces peuples ont des institutions semblables, car ils sont persuadés que les élémens sont animés par des intelligences incorruptibles comme la divinité de qui elles émanent, et que par conséquent il suffit d'unir l'accusé à un de ces élémens pour que la vérité apparaisse.

Le premier culte des druides semble avoir été celui du soleil. Ils l'adoraient de même que les anciens bracmanes, sous la figure de pierres coniques et pyramidales, symbole des rayons de cet astre. Sur la plupart de ces pierres était écrit le nom oriental de *Bal :* ils appelaient Belen leur dieu du feu; on sait que Bal était le nom chaldéen du soleil. Quant aux connaissances astronomiques des druides, elles avaient la même base que celle des Hindous; comme ces derniers ils désignaient les jours de la semaine par le nom des sept planètes, et ils se servaient pour calculer leurs époques du cycle de soixante ans.

Il y avait dans tous les temples de l'Inde de grands bassins plein d'eau consacrée pour les

ablutions et les aspersions que chacun devait faire en entrant dans l'enceinte. Cette coutume qui dure encore était générale en Asie, et elle datait d'un temps immémorial; elle passa en Europe avec les Scythes, et l'on pourrait peut-être sans trop de témérité penser que c'est un reste de cet usage qu'on voit pratiquer journellement dans nos temples (1). Quand on sait que les druides avaient toujours auprès de leurs autels des bassins de pierre ou des vases consacrés, continuellement remplis d'eau, on ne peut pas douter qu'ils n'eussent une destination du même genre.

Mais ce qui, mieux que tout, prouve entre

(1) Il est certain que les premiers chrétiens conservèrent beaucoup de pratiques du paganisme, de même que les Hébreux avaient retenu la plus grande partie des usages des Égyptiens. Les chrétiens, dit Warburton, avaient adopté à l'égard de leurs dogmes la méthode du silence et du mystère soit par imitation des gentils soit pour éviter les persécutions ou pour rendre la religion plus respectable. Le savant Casaubon confirme cette assertion. Ils prenaient, dit-il, la nuit pour leurs fêtes, et ils allaient plus loin encore que les païens dans leurs précautions pour s'envelopper de mystère. Comme les initiés dont parle Sénèque et les pythagoriciens mentionnés par Jamblique, ils distinguaient deux classes de dogmes. On pouvait parler de ceux de la première classe; mais il fallait couvrir les autres d'un profond secret.

les druides et les brahmines communauté d'origine, c'est la conformité de leurs doctrines religieuses, de leur morale et de leurs opinions sur l'immortalité de l'ame et ses diverses transmigrations. César avait dit d'eux qu'ils entendaient ce système, de telle sorte que l'ame passait non-seulement d'un corps humain à un corps humain, mais encore qu'elle pouvait habiter sous des formes beaucoup moins nobles. Cette assertion de César a été vivement combattue; mais les druides et les brahmines ont tant de traits de ressemblance, qu'on peut, ce me semble, s'en rapporter à ce que dit l'illustre écrivain. Des doctrines qui descendent d'une source unique peuvent bien différer sur des points accessoires ou peu essentiels, mais elles doivent s'accorder sur le fond, et il est naturel de penser que les druides en adoptant le principe de la transmigration n'avaient rejeté aucune de ses conséquences.

César rapporte encore que d'après les druides le monde devait périr par le feu. Cette opinion d'une conflagration générale fut de tout temps celle des brahmines; on la trouvait aussi chez les disciples de Zoroastre et chez les platoniciens (1).

---

(1) Les Chaldéens ou les anciens mages pensaient que ce

Les druides formaient comme les brahmines le premier ordre de la nation, ou pour mieux dire ils se regardaient comme des hommes d'une classe supérieure, n'ayant que Dieu au-dessus d'elle. Ils se servaient dans toutes leurs cérémonies de certaines herbes ou plantes que le vulgaire tenait pour sacrées. La verveine était pour eux ce qu'est le couscha pour les Hindous; le gui fameux était le toulasi de la Gaule et de la Germanie. Les jeunes druides demeuraient jusqu'à l'âge de vingt ans auprès de leurs maîtres ou instituteurs; on a vu que le brahmine passe chez le gourou ses premières années. Quand le druide était initié dans la connaissance du

---

terrible événement aurait lieu quand les sept planètes se trouveraient en conjonction dans le signe du cancer, de même, disaient-ils, que le déluge était arrivé au moment où la conjonction s'opérait dans le signe du capricorne. Les stoïciens plaçaient cette catastrophe à la fin de leur *grande année* ou période de trente-six mille ans; et cette idée d'un monde détruit par le feu pour être remplacé par un monde nouveau avait donné naissance, au rapport de Porphyre, à la fable du Phœnix qui se reproduisait de ses cendres. C'était aussi en mémoire de cette tradition que, suivant ce même écrivain, les Égyptiens marquaient leurs maisons et leurs propriétés avec de la craie rouge quand le mois de juin amenait le solstice; et il est probable que les feux qu'allumaient les Druides à la même époque avaient une cause semblable.

dogme, on lui faisait jurer un secret inviolable; les brahmines prennent la même précaution.

A la vérité, les druides avaient rejeté l'usage de l'écriture pour leurs doctrines morales et religieuses; ils les conservaient dans des stances qu'il fallait apprendre par cœur. Cette manière d'apprendre par cœur, et de ne recevoir ou de ne transmettre les connaissances diverses que par la voie de la tradition orale paraît avoir été usitée primitivement dans l'Inde; car les Institutes de Menou ont été écrits après lui sur les *traditions* recueillies par Brighou et son fils Soumati. Il est pourtant plus que probable que les ancêtres des druides eurent sinon des livres du moins des tablettes où ils conservaient leurs dogmes religieux et leurs calculs astronomiques; mais il est encore probable que ces tablettes se sont perdues durant le cours de leurs émigrations. Au surplus, cette méthode ne contribuait pas seulement à ce qu'ils pussent cacher plus facilement leurs doctrines, mais encore elle favorisait l'opinion qu'ils faisaient prendre au peuple, qu'elles étaient inspirées. *T. Maurice.*

Pour se distinguer de toutes les autres classes, les druides tenaient toujours dans leurs mains le bâton sacerdotal; c'est aussi à ce signe que les brahmines se font reconnaître indépendamment du zennar. La coiffure des druides con-

sistait de même que pour les brahmines en une pièce de toile ou de mousseline roulée autour de la tête en forme de turban. Dans les cérémonies religieuses ils portaient à la main un croissant, et avaient pour cette figure la plus grande vénération. On sait que Schiba, sous la forme d'Issouara, a la tête ornée d'un croissant, comme l'Isis des Égyptiens.

L'ancien culte druidique a laissé en Angleterre beaucoup plus de traces sensibles qu'on n'en trouve en France. On peut consulter sur ce point l'histoire de Toland; sans parler des monumens encore subsistans, tels que Stonehenge, Roldrich, Abury, etc., ni du si fameux purgatoire de saint Patrice (1), il suffit de dire, d'après cet écrivain, que les habitans de Lewis, l'une des îles les plus considérables de l'ouest, exécutent encore en certaines occasions autour d'une chapelle où ils font leurs dévotions une espèce

(1) On lit dans Strabon : « Dans une île voisine de la Bretagne on célèbre des fêtes et des cérémonies semblables à celles qui se faisaient dans la Samothrace en l'honneur de Cérès et de Proserpine. » La Samothrace était une île de la mer Égée, où l'on célébrait les mystères d'Orphée, semblables à ceux d'Éleusis. Les mystères orphésiens passaient pour avoir été apportés de l'Inde par Bacchus. Dans les mystères de l'Irlande, dit Warburton, on préparait les initiés par

de danse circulaire semblable à celle des druides en l'honneur du soleil, mentionnée par Pline et par Athénée, laquelle n'était elle-même qu'une imitation du Ras-Jattra des brahmines.

§ V. — Des rapports de mœurs, de doctrines et de croyance qui existent entre les Hébreux et les Hindous

I. En recueillant ici quelques faits qui établissent entre les peuples de l'Inde et les anciens Hébreux des rapports singuliers de mœurs, de croyance et de doctrine, je n'entends nullement émettre une opinion contraire à celle qui doit naître de la lecture des livres saints. Ainsi je ne prétends point conclure de mes remarques que les Hébreux ont emprunté aux Hindous, ni même aux Égyptiens parmi lesquels ils vivaient, les sublimes doctrines de la Genèse; je n'en conclurai pas non plus, à l'exemple de quelques hommes égarés par le zèle, que les Hindous ont pris dans les livres de Moïse et plus tard dans l'Évangile

des austérités et des jeûnes, ensuite on les faisait assister au spectacle des peines de l'enfer et du bonheur des élus. Saint Patrice, qui vint en Irlande vers le commencement du cinquième siècle, y trouva ces pratiques établies, et les moines qui l'accompagnaient s'emparèrent probablement de ces superstitions pour les faire tourner au profit des nouvelles doctrines qu'ils apportaient.

les principes d'une religion qui existait avant la délivrance des enfans de Jacob; je veux seulement ajouter une preuve à celles que j'ai déjà recueillies, en confirmation de l'idée souvent exprimée dans le cours de ce Traité : que les Hindous ont fondé leurs doctrines théologiques sur les traditions originales transmises par Noé à ses descendans, qu'ils sortent du même pays que les patriarches hébreux, et qu'en s'établissant sur les rives du Gange ils ont conservé les mœurs et les usages de leur ancienne patrie.

Junius gram. Les langues orientales, celles même des Goths ou des Celtes ont entre elles beaucoup de rapports. Il n'est pas étranger à mon sujet de prouver par quelques exemples que le sanscrit et l'hébreu ne sont pas sans affinité. On retrouve presque sans altération dans l'hébreu plusieurs mots sanscrits; et chose à remarquer, ces mots chez les Hindous servent à désigner plusieurs de leurs divinités. Le premier verset de la Genèse fournira le premier exemple : *Bereschit bra Elohim*, dans le commencement Dieu créa; c'est le mot *bra* qui répond au mot créa; et si Brahma, le pouvoir créateur des Hindous, ne doit pas son nom à ce terme hébreu, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait au moins entre les deux mots beaucoup de ressemblance.

Quant au nom d'Isa, l'Isis égyptienne et chez

les Hindous l'épouse d'Issouati, il paraît formé de celui de *Ichsa* qui, suivant les rabbins, est le nom primitif d'Ève. Le Sourya de l'Inde est évidemment le *Suria* chaldéen, et le chaldéen est généralement regardé comme le plus ancien dialecte des Hébreux. On a vu que les Égyptiens appelaient souvent leur Osiris *Surius*, et que les Persans donnaient au soleil le nom de Sure ou Syre; on sait aussi que ce fut dans le pays qu'on nomma Surie ou Syrie (1) que se répandirent d'abord les superstitions sabéennes. L'Auruna ou l'aurore semble pareillement dériver de *aur*, lumière.

L'hébreu *racha* signifie grand et puissant ; c'est absolument le sanscrit radjah, et pour l'identité du mot et pour la signification. M. Jones a trouvé Adam dans *Adim*, Noé ou Nouh dans *Menou*. Il y a plus : il existe d'anciens livres géographiques sanscrits, où l'Inde porte le nom de *Cusha-Douipa*, terre de Cush. J'ai dit plus haut que les habitans des provinces du nord s'appelaient *Cuthæi*. Cush était fils de Cham, et dans le Raamah, quatrième fils de Cush, mentionné par Moïse, on reconnaît le Rama qui

(1) L'upsilon grec Υ ou υ, que nous appelons y grec, se prononçait comme *u*.

d'eau ou d'huiles aromatiques eurent remplacé chez les Hindous l'ancienne coutume d'immoler des créatures vivantes, les Hébreux firent à peu près comme eux. Ils répandaient de l'eau et plus souvent de l'huile en l'honneur du vrai Dieu. Les Israélites, réunis à Masphat sous la conduite de Samuel, voulant rendre à Dieu des actions de graces pour avoir délivré l'arche sainte des mains des Philistins, puisèrent de l'eau et la répandirent en libations (1). Jacob, après sa vision, avait arrosé d'huile la pierre sur laquelle il avait reposé sa tête (2).

De tout temps les Hindous ont oint leurs corps d'huile, surtout la tête; ils attribuent à ces onctions beaucoup d'efficacité. Presque toutes les nations de l'Asie ont eu la même habitude. On lit dans l'Iliade qu'Ulysse et Diomède, à leur retour d'une reconnaissance très-périlleuse, se lavèrent et s'oignirent d'huile. Les Hébreux, principalement leurs femmes, faisaient de l'huile un grand usage. Celle qui s'adressa au prophète Élizée était fort pauvre, elle avait pourtant un peu d'huile pour ses onctions. Plus tard, c'était chezl es Juifs une marque d'estime ou d'honneur

(1) I. Reg., cap. VII, v. 6.
(2) Gen., cap. XXVIII, v. 18.

que d'offrir de l'huile à celui qui les allait voir, afin qu'il pût s'oindre la tête (1).

IV. Avant d'avoir des temples, les Hindous dressèrent leurs autels dans les bois, sous l'ombre épaisse de leurs bananiers. Ils font encore aujourd'hui de petites idoles (2) qu'ils placent dans la campagne au pied des arbres. Les Hébreux croyaient aussi que la divinité se plaisait dans les lieux sombres, au milieu des brouillards, *in caligine*. Abraham planta un bois à Bersabée ou Birshebah pour y invoquer le Seigneur (3). Ses descendans abusèrent des bois consacrés en s'y livrant à tous les excès de la superstition. Les prophètes leur reprochèrent souvent de faire brûler l'encens sous les arbres, en l'honneur des dieux des Phéniciens et des autres peuples du voisinage. Le même Abraham, allant du côté de Sichem et étant arrivé au bois de chênes de *Moreh*, le Seigneur lui apparut et lui dit : Je donnerai cette terre à ta postérité; Abraham érigea en ce lieu un autel. Josué prit dans une autre occasion une grande pierre et la plaça sous un chêne qui était près du sanctuaire. Il grava sur cette pierre le serment des Hébreux de ne point

(1) S. Luc, cap. VII, v. 46.
(2) De Ganésha et de Panchanana.
(3) Gen., cap. XXI, v. 23.

s'écarter du culte du vrai Dieu. Gédéon fit un sacrifice sous un chêne; l'ange du Seigneur toucha la victime, et le feu du ciel descendit sur elle.

Depuis la construction du temple, il était défendu de faire les sacrifices ailleurs que dans le temple même; mais les Hébreux violèrent souvent cette défense, et ils continuèrent de sacrifier sous les chênes (1).

V. Les Hindous honorent dans Schiba la puissance productrice; nous avons parlé du Lingam. Les Égyptiens et les Grecs eurent le Phallus, les Romains leur Priape. Les Hébreux avaient probablement conservé la tradition de cette partie des superstitions asiatiques et égyptiennes. Asa chassa de sa maison sa mère Maacham, parce qu'elle y avait érigé un autel à Priape (2).

Les Hindous ont leurs dieux pénates dans leurs dieux gardiens; les Grecs et les Romains les eurent aussi dans les trois Cabiris; presque tous les peuples ont honoré d'un culte particulier ces protecteurs immédiats des personnes et des propriétés. Les Hébreux partageaient sur ce point les superstitions de leurs voisins. On sait que Rachel emporta les pénates de Laban son père, et que, lorsque celui-ci se rendit dans sa tente

(1) Paralip., cap. XXXIII, v. 17.

(2) II Paralip., cap. XV, v. 16.

pour les reprendre, elle les cacha sous le harnais d'un chameau.

Les Hindous honorent la vache. Les Juifs, toujours enclins à la révolte et à l'idolâtrie, adorèrent un veau d'or, ce qui prouve la prédilection qu'ils avaient pour cet animal. Après la division du royaume de Juda, Jéroboam pour plaire à son peuple lui donna des idoles : c'étaient deux veaux.

Dans quelques lieux de l'Inde, les habitans font cuire les sauterelles pour les manger; les anciens Juifs avaient le même goût; car le Lévitique (1) contient une disposition expresse qui leur permet de s'en nourrir, d'où l'on peut croire que l'usage en avait été prohibé ou que du moins il existait antérieurement.

Les pagodes hindoues sont ordinairement construites en pierres noires d'une grande dimension; il paraît que ce fut de pierres semblables que Salomon se servit dans les constructions de son palais (2). Les Juifs bâtissaient leurs toits en terrasse, et à l'entrée de leurs maisons ils pratiquaient une galerie couverte pour recevoir les étrangers, ou bien ils dressaient dans la cour des

(1) Levit., cap. XI, v. 21 et 22.
(2) III Reg., cap. VII, v. 10.

tentes ou des berceaux de feuillage : c'était un ancien usage de l'Inde; il y existe encore.

Les femmes hindoues mettent du noir autour de leurs yeux, pour relever leur teint jaunâtre. On lit dans Ézéchiel que les femmes juives avaient la même habitude; et le livre des Rois parle de Jézabel qui, voulant séduire Jéhu, se noircit le tour des yeux avec de la mine de plomb.

C'est la coutume dans l'Inde que les nouveaux mariés se montrent en grand appareil par les rues de la ville, et ne retournent chez eux que vers le milieu de la nuit. Un usage semblable a existé incontestablement chez les Juifs, ainsi que l'indique ce passage de saint Mathieu : *Au milieu de la nuit un grand bruit s'est fait entendre : Voici l'époux qui arrive : sortez au-devant de lui.*

Les Juifs n'étaient divisés qu'en tribus, non en castes comme les Hindous; mais les tribus n'étaient pas égales. Celle de Benjamin passait pour la dernière; celle de Lévi les surpassait toutes en autorité. Ces divisions en tribus autorisaient beaucoup de mariages que la loi écrite a défendus. Jacob épousa deux sœurs qui, de plus, étaient ses cousines germaines (1). Les Hindous, extrême-

(1) Solon permit aux frères de s'unir à leurs sœurs consanguines ; Lycurgue le permit aux frères utérins ; les Égyptiens

ment nombreux, n'avaient pas besoin de recourir à ces sortes d'alliances.

Un Hindou qui a perdu sa caste est banni sans retour de la société, et l'approche des pagodes lui est interdite parce qu'il la souillerait par sa présence. Les Juifs avaient une espèce d'excommunication qu'ils prononçaient contre les coupables de certains délits; l'entrée du temple leur était pareillement interdite.

Les Hindous ont en horreur tout ce qui blesse la bienséance ou l'honnêteté; les Juifs avaient la même délicatesse (1). Hésiode, qui recommande la modestie aux Grecs, leur cite l'exemple des Juifs et des Indiens. Les Hindous regardent le rat comme un animal immonde, quoique ceux de la dernière caste en mangent sans beaucoup de scrupule. Il en était absolument de même chez les Juifs, et cependant il a fallu une prohibition formelle d'en manger; elle est dans le onzième chapitre du Lévitique. Comme plus d'une fois la défense était violée, le prophète Isaïe menace les infracteurs de la colère divine.

---

ne le défendaient qu'aux frères germains; les Perses mariaient même les fils à leur mère, s'il faut en croire le rapport de Philon.

(1) Il leur était expressément défendu *mingendi ad parietem*.

Les Hindous déposent sur la tombe de leurs morts, quand ils les enterrent au lieu de les brûler, des fleurs, des fruits, du riz. Cet usage fut commun aux Juifs comme à tous les peuples de l'antiquité. Saint Augustin le reproche même aux chrétiens de son temps comme un reste de gentilisme. Avant de brûler ou enterrer les corps, les Hindous les lavent et les oignent d'huile; les Juifs en usaient de même. Les premiers chrétiens les imitèrent souvent. Grégoire de Tours dit de sainte Pélagie qu'on lava son corps *suivant la coutume.* Les Juifs ne lavaient pas seulement les corps, ils les embaumaient. La privation de cette marque d'honneur était une peine infligée à la mémoire du défunt. Ils tenaient probablement cet usage des Égyptiens.

Les Hindous commerçans se font peu de scrupule de tromper les étrangers, et ils ne prêtent guère de l'argent qu'à de très-gros intérêts. On sait que le Deutéronome permettait aux Juifs de prêter à intérêt aux étrangers: ils profitent encore de la permission autant qu'ils le peuvent. Les premiers s'abstiennent de vin et de liqueurs fermentées autant par esprit de religion que par un sentiment naturel de répugnance. Les seconds ont usé de la même réserve; il y en avait même parmi eux qui portaient la pré-

caution jusqu'à s'abstenir de manger du raisin (1).

Les jardins des Hindous sont plantés sans ordre et sans symétrie; ce sont des vergers plutôt que des jardins. Ceux des Juifs offraient le même défaut, et c'est pour cette raison sans doute que l'Écriture les appelle *pomaria*.

VI. Les brahmines dansaient autrefois en rond en l'honneur du soleil. Dans les fêtes qui ont lieu de nos jours, on porte les idoles en procession au son des instrumens, et des troupes de danseurs et de danseuses marchent devant elles. Les Juifs dansaient aussi dans des circonstances semblables: David dansa devant l'arche; mais en général ces danseurs étaient peu estimés, car Michol reprocha aigrement à David d'avoir fait le personnage d'un bouffon: *Quasi si nudetur unus de scurris* (2). Les Juifs se dépouillaient de leurs manteaux avant de danser.

J'ai parlé des saniassis, des yogis et de leurs pénitences; les prêtres de Baal se déchiraient le corps de même que les Hindous fanatiques pour obtenir la faveur de leur dieu. Souvent ces yogis ou des religieux mendians de quelque autre secte vont par bandes nombreuses; les Juifs avaient

(1) Nomb., cap. VI, v. 3.

(2) II Reg., cap. VI, v. 20.

des troupes de prophètes qui marchaient au son des trompettes et des tambours (1), et ces prétendus prophètes ne rendaient leurs oracles qu'après s'être procuré des convulsions à force de chants et de bruits. Aussi l'on disait d'un homme qui cédait à quelque mouvement de haine, de fureur, de vengeance : *il fait le prophète*. L'Écriture le dit de Saül : l'esprit malin s'est emparé de Saül; il *prophétise* au milieu de sa maison.

§ VI. — Conclusion de ce chapitre.

Quand on a parcouru l'histoire des anciens peuples, on voit que le culte du soleil a été général dans l'Asie, dès l'époque la plus reculée; on peut même dire qu'une superstitieuse reconnaissance envers cet astre bienfaisant fut comme un premier pas qui conduisit les hommes à l'idolâtrie. On ne peut pas douter non plus que la religion de Brahma n'ait été vers le même temps extrêmement répandue; et s'il faut croire avec l'auteur du Dabistan qu'une dynastie hindoue régna sur l'Iran, plusieurs siècles avant l'ère de Cayoumers qui passe pour le fondateur de la monarchie perse; si du moins on est forcé de reconnaître dans les Hindous un peuple primitif sorti des environs du mont Taurus trois ou qua-

(1) I Reg., cap. x, v. 5.

tre cents ans après le déluge, de même que les Tartares, les Arabes, les Égyptiens et probablement encore les hordes scythes qui suivirent les enfans de Japhet, il est plus que vraisemblable que la doctrine des brahmines se composa d'un mélange adultère des principes de la religion des patriarches et des superstitions sabéennes nées dans la Chaldée; que les brahmines eux-mêmes, sortant de la Perse et tournant leurs pas vers le soleil levant, arrivèrent sur les rives du Sind, apportant leurs lois et leurs dogmes que plus tard ils plièrent aux exigences nouvelles produites par le changement de situation et de climat; que ce fut sans nul doute ce changement de position sous un ciel brûlant qui fit introduire ces innombrables ablutions qu'on peut regarder comme nécessaires au maintien des forces physiques; que les brahmines se divisèrent en plusieurs sectes, ainsi que cela arrive toujours dans toutes les religions naissantes; que ces sectes portèrent le nom de Brahma, de Vischnou, de Schiba et de Bouddha; que la secte de Bouddha occupa les régions septentrionales, de même que le Thibet d'où sortirent dans la suite plusieurs colonies qui pénétrèrent au cœur de la Sibérie; que les prêtres de Bouddha donnèrent au nord son Woden, à l'occident son Mercure; que de nouvelles émigrations du Thibet et de l'Indo-Scythie, se mêlant

avec le grand corps des tribus celtiques, parvinrent au fond de l'Europe et y jetèrent les fondemens du culte druidique; qu'enfin, au bout de plusieurs siècles, la secte de Bouddha s'ouvrant de nouvelles routes vers l'orient et le midi alla donner aux Chinois un nouveau législateur sous le nom de Fo, tandis que les Siamois recevaient d'elle leur Sammonacodoum, et que les autres sectes, se rapprochant mutuellement par un retour aux anciennes doctrines, leur centre commun, faisaient fleurir dans l'Inde la religion des Védas et la trinité de Brimh.

SECTION II.

CHAPITRE UNIQUE.

DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA MORALE DES BRAHMINES.

La philosophie chez les brahmines est étroitement liée aux sciences théologiques, et elle ne consiste pas tant suivant eux à chercher et à pratiquer la sagesse qu'à discuter sur la nature divine, sur les propriétés de l'esprit et de la matière, sur la manière dont leur réunion s'opère dans l'homme, sur les rapports de la créature à son créateur. Cela doit être ainsi dans un pays où les philosophes sont aussi les ministres de la religion, où nul ne peut même aspirer à la haute science s'il n'appartient à la caste privilégiée qui fait de la science une propriété exclusive.

L'époque où la philosophie de l'Inde fut le plus florissante, dit M. Ward, est celle de Pythagore (1). Cet écrivain se fonde sur une raison

(1) Pythagore qui certainement a visité l'Inde fut, dit cet

assez singulière : la concordance parfaite sur beaucoup de points entre la philosophie de l'Inde et celle des Grecs. A mon avis, cette circonstance ne prouve pas autre chose si ce n'est que les Grecs empruntèrent aux Hindous leur philosophie, comme ils avaient fait leur Bacchus, leur Apollon et beaucoup d'autres dieux. Dire que deux hommes sont contemporains parce que leurs doctrines se ressemblent, c'est partir d'un principe qui peut être fécond en conséquences absurdes. Cette première supposition de M. Ward le conduit à prétendre que les écrits des philosophes hindous (les *dharsanas*) n'ont précédé que de cinq cents ans l'ère vulgaire, et que les Védas ne sont antérieurs que de peu d'années aux dharsanas, puisque Kopila fondateur de l'école sankhia était petit-fils de Menou, et que les Védas ont été recueillis sur les instructions orales de ce dernier ; que Goutama fondateur d'une autre école avait épousé la fille de Brahma, le premier mâle, et que Kanad et Patanjali chefs de deux autres sectes appartiennent à l'âge de Goutama.

Pour admettre l'opinion de M. Ward, il faudrait renverser non-seulement toute la chro-

écrivain, contemporain de Goutama, ou du moins il vécut dans un temps voisin de celui de ce philosophe.

nologie des Hindous, mais encore détruire beaucoup de faits de leur histoire. Placer dans le sixième siècle Kopila et Goutama, l'un fils de Menou l'autre gendre de Brahma, c'est vouloir faire entendre que Brahma et Menou sont de la même époque; et dans ce cas, ou il faut chercher aux Hindous une autre origine, ou, s'il est vrai que Menou fut leur premier législateur antérieur à Rama, aux dieux Bouddha et à la grande guerre de Youdischtir, il s'ensuivra que les Hindous sont un peuple moderne, et que Rama, Bouddha, Krischna furent tout au plus contemporains d'Alexandre.

Ne donnons pas aux Hindous plus que ne le permettent la raison et une saine critique, mais ne leur ôtons point ce qui évidemment est à eux. Est-ce que l'Europe ou la religion gagneraient quelque chose à ce que les Védas fussent moins anciens?

Je n'entreprendrai point de donner un système complet de la philosophie hindoue : l'exécution d'un tel dessein passerait l'intelligence et les forces d'un écrivain; lors même qu'il serait possible de réussir, on aurait composé un ouvrage que personne ne voudrait lire. La vie entière, dit M. Jones, serait trop courte pour connaître la moitié seulement des traités que les philosophes de l'Inde ont écrits sur les matières les

plus abstraites. Je me bornerai à parler de leurs six écoles, et de leurs philosophes les plus célèbres par leur savoir et par leur doctrine; je terminerai ce chapitre par quelques citations prises dans leurs livres de morale; elles donneront une idée générale de la manière dont les sages de l'Inde ont considéré le bonheur et la vertu.

§ I. — Des six écoles ou systèmes de philosophie des Hindous.

Tous les systèmes qui divisent les anciens philosophes de l'Inde portent le nom générique de dharsanas; leurs noms particuliers sont les suivans : Veisheshika, Nyaya, Mimangsa, Sankhia, Patanjali et Védanta. On désigne de la même manière les disciples de chaque école; ainsi l'on dit : les *nyayas*, les *védantas*, etc., comme nous disons : les épicuriens, les stoïciens, les platoniciens, etc.; car les diverses écoles professent des opinions souvent opposées, et elles tiennent à ne pas être confondues. Les Nyayas en particulier semblent attacher la plus grande importance aux vaines subtilités et aux questions de mots. Ils ressemblent sur ce point aux stoïciens. En général le sujet de toutes les controverses dans les six écoles est absolument le même que chez les anciens Grecs : éternité de

la matière, Dieu ame du monde, doctrine des atomes, création, transmigration des ames, nature divine, révolutions des mondes, etc.

Il n'est pas de sujet sur lequel les philosophes grecs se soient plus exercés que sur ce qui concerne l'esprit et la matière; mais pour peu qu'on consulte les livres des brahmines, on se convaincra que ceux-ci ont surpassé les Grecs. C'est la grande matière à controverse des Bauddhistes. Les Veisheshiks qui font le monde avec des atomes inanimés, les Sankhias qui prétendent que la création a eu lieu d'elle-même sans le secours d'aucune intelligence, tous ceux qui adoptent la doctrine de l'œuf du monde, se placent sur le même terrain que les Bauddhistes. Viassa (1) s'élève avec force contre les atomes inanimés, de même que contre les opinions hétérodoxes des Sankhias.

Les Bauddhistes peuvent être comparés aux anciens sceptiques; ils mettent en question tout ce que les autres sectes regardent comme des vérités positives, et ils disent que rien n'est certain ni en morale ni en physique. On prétend que le fameux Pyrrhon avait accompagné Alexandre

(1) M. Jones ne parle jamais de ce philosophe qu'avec une sorte de vénération.

dans l'Inde, et qu'il en rapporta ses doutes et la doctrine qu'il répandit dans la Grèce.

Les Hindous pensent que ce furent les disputes nées entre les brahmines et les sectateurs de Bouddha qui donnèrent lieu à écrire les dharsanas. Il paraît pourtant que les dharsanas sont d'une époque antérieure au second Bouddha puisque, suivant les calculs très-modérés de M. Jones, Viassa existait douze siècles au moins avant l'ère chrétienne. Ce qu'on peut dire avec plus de fondement, c'est que sur les six écoles trois enseignent presque ouvertement l'athéisme (les Veisheshiks, les Mimangsas et les Sankhias), et que les trois autres s'occupent sans cesse de les réfuter et de les combattre : il paraît que Bouddha prit dans toutes les écoles, mais que dans l'adoption des doctrines il donna néanmoins la préférence à celles de Sankhia.

Voici un modèle de la manière d'argumenter des écoles hindoues. « Le monde, dit un Bauddhiste, existe par lui-même; sa naissance, ou pour mieux dire son organisation, est l'effet naturel des qualités propres aux élémens dont il se compose; il n'y a point de créateur; devons-nous supposer un être que nos mains ne peuvent toucher, que nos yeux ne peuvent apercevoir ? On obtient par induction ou par comparaison, répond le Védanta, une preuve égale à celle que les sens

fournissent. Je dis que Dieu existe : je l'infère de la vue de ses œuvres. La terre est l'ouvrage de quelqu'un; un homme ne peut pas l'avoir créée; elle est donc l'ouvrage de cet être que j'appelle Dieu. Quand vous vous absentez de votre maison, pourquoi votre femme ne se croit-elle pas veuve? Ses sens ne lui fournissent pourtant aucune preuve que vous existez. Suivant nous, une lettre de son mari suffit pour l'assurer qu'il est vivant; suivant vous, la femme doit se croire veuve malgré la lettre qu'elle reçoit; car cette lettre est l'ouvrage du mari, mais n'est pas le mari. Je sais que là où il y a de la fumée, il y a du feu : je vois de la fumée sur cette montagne, j'en conclus qu'il y a du feu. Cette preuve que j'ai par induction ne vaut-elle pas celles que vos sens pourraient vous donner? »

Le système de Pythagore, ceux d'Anaxarque, de Pyrrhon et de plusieurs autres Grecs sont tellement empreints des doctrines brahminiques qu'il n'est pas possible de douter que ces philosophes ne soient allés dans l'Inde chercher le germe de leurs connaissances. On a dit que Pythagore eut l'idée du véritable système de l'univers, tel que l'ont développé Copernic et Newton; il est à peu près démontré que les astronomes hindous croyaient au mouvement de

la terre autour du soleil, de même que leurs physiciens connaissaient l'attraction.

Les brahmines se montrent aujourd'hui bien moins attachés que ne l'étaient leurs pères aux doctrines exclusives d'une école. Ils suivent presque tous celles des Védantas pour tout ce qui concerne la divinité, et celle des Nyayas pour ce qui a rapport à la logique. Quant à la création, il y a parmi eux trois opinions principales; l'une est celle de la formation de l'univers par la rencontre des atomes; l'autre suppose dans la matière la propriété de prendre toutes sortes de formes; la troisième admet l'opération de l'esprit sur la matière, c'est celle des Védantas; la seconde appartient aux Sankhias; les Veisheshiks et les Nyayas s'accordent sur la première. Les Patanjalis soutiennent que l'univers s'est organisé par la réflexion de l'esprit sur la matière sous une forme visible; les Mimangsas le font naître de la parole de Dieu qui, pour cet effet, a uni à sa substance le dharma et l'adharma, c'est-à-dire le bien et le mal. Tous les dharsanas au surplus conviennent de l'éternité de l'esprit et de la matière.

Sir Taylor. W. Jones. I. Le système de Nyaya a la plus étonnante analogie avec la dialectique et la philosophie d'Aristote. Il existe dans l'Orient une tradition presque générale et appuyée de fortes présomp-

tions : c'est que les brahmines communiquèrent leurs principes de logique à Callisthènes qui les transmit à Aristote; et l'auteur mahométan du Dabistan prétend que ce fut sur ces notions apportées de l'Inde que l'instituteur d'Alexandre fonda sa méthode. Les Nyayas enseignent que la raison, considérée dans ses rapports avec nos actions, consiste à garder un juste milieu entre deux extrêmes; ainsi le vrai courage est aussi loin de la témérité présomptueuse que de la poltronerie, l'économie diffère autant de l'avarice que de la prodigalité. C'est d'après ce principe qu'ils estiment que la modération est la première de toutes les vertus. *Crawfurd.*

Cette école, avec toutes les sectes qui en dépendent, admet l'autorité des Védas, mais n'en suit pas toujours la lettre; elle croit en un dieu suprême, infini et éternel, dont l'essence pénètre l'espace et anime tous les êtres. Ce que nous appelons la Nature n'est pour elle qu'un attribut de Dieu, personnifié sous le nom de Maya ou Parvati; elle suppose que les actions des êtres créés sont toujours déterminées ou produites par l'effet de cette essence pénétrante. Ses doctrines sont en général très-abstraites. Cette école fut fondée par le fameux Goutama ou Goutam, de qui j'ai parlé à l'article d'Indra. « L'esprit, disent les Nyayas, possède la vie et l'en-

tendement; la matière est inanimée et inerte; elle ne se meut que par l'impulsion de l'esprit. » Ils ne pensent pas que le monde ait toujours existé sous la forme actuelle : la matière seule dont ils se compose est éternelle, mais elle a besoin d'être mise en œuvre par la main de *Dieu*, de sorte qu'elle n'est éternelle que dans sa constitution en atomes, car ses formes sont périssables. Les diverses combinaisons de l'univers matériel sont donc causées par une intelligence supérieure, et cette intelligence est Dieu. La matière est incapable d'agir d'elle-même; elle n'a de mouvement que celui que lui communique l'impulsion donnée par un être différent d'elle.

« Nous avons en nous-mêmes, disent-ils encore, la conscience de notre existence, de nos sensations de plaisir ou de douleur, etc., mais nous ne savons pas d'une manière évidente que l'esprit et la matière sont deux choses distinctes; nous ne pouvons l'apprendre que par le secours du raisonnement. Par exemple nous disons : un instrument demande un ouvrier, car sans l'ouvrier l'instrument ne fera rien; de même nos yeux sont l'instrument de la vue, mais cet instrument a besoin d'un agent; de lui-même il ne saurait nous donner l'aspect des objets : il y a donc en nous un être qui opère. »

« L'ame est une émanation de Dieu, mais

elle a une existence propre qui la sépare de Dieu. Dans son état d'union avec la matière, elle est sujette à l'erreur, exposée à devenir l'esclave des passions et capable de recevoir l'impression des objets extérieurs, au lieu que Dieu est toujours parfait. La vérité et l'intelligence sont les attributs éternels de Dieu; l'ame individuelle est susceptible d'ignorance et même de douleur et de plaisir. Tant qu'elle est enveloppée dans la matière, elle est comme emprisonnée et sous l'influence des passions; toutefois, quand l'homme est parvenu par l'étude à la connaissance des premiers principes, son ame devient semblable à l'éternel; mais dans ce cas même son individualité continue. »

Cette partie de la doctrine de ces philosophes est très-abstraite et même très-obscure; car ils admettent l'union de l'ame avec Dieu, quoiqu'elle continue de résider dans le corps. Ceux de leurs adversaires qui ne conviennent pas que l'ame soit une émanation de Dieu, leur opposent l'état d'inertie de l'ame durant l'enfance, ses progrès subordonnés à l'accroissement du corps, la différence prodigieuse qu'on remarque entre les individus de la même espèce, la décadence de toutes les facultés intellectuelles dans la vieillesse. Comme les Nyâyas ne peuvent résoudre ces difficultés, ils se contentent de

dire qu'il a plu à Dieu de mettre des bornes à nos connaissances et de nous donner le sentiment des choses sans nous rendre capable de les expliquer.

II. Les Veisheshicks doivent leur *origine* à Kanad, qui était de l'école de Goutama. Il y a peu de différence entre eux et les Nyayas; encore cette différence ne porte-t-elle que sur la division et la classification des êtres et sur quelques principes de logique. Le fond des idées est le même; et dans les colléges nyayas du Bengale, les élèves étudient le système de Kanad en même temps que celui de Goutama.

III. Le caractère distinctif de la philosophie des Védantas, c'est de considérer dans la divinité deux états. Dans le premier c'est une essence pure, simple, abstraite, immuable et *inagissante;* dans le second c'est une substance active, qui se manifeste par le mouvement de ses qualités. Ce système est attribué à Véda-Viassa qui le composa, disent les brahmines, sur les instructions de Krischna à son ami Arjooun. Les dandis et les plus austères sanyassis professent les doctrines des Védantas; les brahmines instruits appartiennent pour la plupart à cette secte, principalement à Bénarès. Schancara-Acharya écrivit un commentaire du livre de Viassa, et le sanyassi Adoueitananda composa

par le moyen de ce commentaire le Védanta-Sara, qui renferme les doctrines qu'on enseigne dans les écoles.

« Dieu, considéré sous la première modification, s'appelle Brimh, *le grand Être*, ou Koutasth, *celui qui habite en haut*. En sa qualité de substance agissante, il porte le nom de Isch, *le Seigneur*, ou celui de Jiv, *l'ame*. Brimh est un être qui consiste en une simple essence; Isch est un être qui déploie en tout temps son énergie et produit tous les phénomènes de l'univers; Koutasth existe dans les créatures sensibles, mais dans un état de pure essence, tandis que Jiv habite en elles d'une manière active. »

Dans quelques livres et souvent même dans le langage ordinaire tous ces mots dénotent des êtres distincts; il y a aussi des systèmes philosophiques dans lesquels Brimh et Jiv sont considérés comme deux personnes; mais les Védantas nient fortement la pluralité des êtres, et ils prétendent que tous les phénomènes de la nature, de même que les sensations diverses, ne sont que des accidens de l'être infini; toutefois, pour rendre leur pensée plus intelligible, ils parlent de ces phénomènes et de ces sensations comme d'autant d'existences distinctes, et ils ajoutent que tout l'univers consiste en un être indivisible mis en mouvement. « Le mouvement renferme

énergie et sensation; l'énergie a produit le monde matériel; la sensation comprend les facultés morales et sensitives, comme le plaisir et la peine. »

« Toutes ces distinctions ne tendent pas, disent encore les Védantas, à faire admettre plusieurs êtres ou substances, mais elles conduisent l'esprit à la connaissance d'une seule essence, qui pénètre tout, et dans laquelle se trouvent les modifications qui donnent lieu à ces distinctions. Tant qu'elles nous restent inconnues, notre ame ignore sa propre nature; elle est sous l'empire des illusions, elle se croit un être fini, individuel; mais quand ces distinctions sont bien comprises, elle sent ce qu'elle est, c'est-à-dire, infinie et éternelle. »

Crawfurd. Il est toutefois positif que plusieurs philosophes de cette secte considèrent l'ame vitale comme une substance distincte de ce qu'ils entendent par la grande ame universelle. C'est même par là qu'ils expliquent les qualités intellectuelles que possèdent les animaux, au lieu de les attribuer comme font les autres aux suites de la transmigration.

IV. L'école de Sankhia a été fondée par un Dr. Taylor. philosophe nommé Kapila. Plusieurs écrivains anglais ont avancé que les Sankhias professaient le matérialisme; cela n'est point exact; les Sankhias croient à l'existence de deux substances

éternelles qu'ils nomment *Pourousch*, le mâle, et *Pracrali*, la nature. Pourousch reste suivant eux dans un état parfait d'impassibilité, spectateur inactif des mouvemens des corps créés; ces mouvemens, de même que tous les êtres qui sentent, procèdent de Pracrali.

Les doctrines de cette école, qui semblent avoir donné naissance à celles de Bouddha, ne sont point celles de Kapila, comme on le croit communément; elles ne viennent de lui que par divers intermédiaires. Kapila n'en est pas moins accusé d'avoir favorisé l'athéisme s'il ne l'a point prêché. Cependant le livre par excellence des Sankhias, l'Évangile de la secte, le Sankhia-Sara, commence par ces mots : « Salut à Dieu, à celui qui existe par lui-même, source de tout, esprit universel, pénétrant tout, dominant tout, dont le nom est Maha! » *Colebroo.*

V. La secte des Patanjalis est très-ancienne. Les Hindous prétendent qu'elle remonte au Satya-Youga, et que Patanjali, son fondateur, est une incarnation du dieu Ananta. Viassa a fait un commentaire sur le livre de ce sage, et d'autres commentaires ont été faits sur celui de Viassa.

« Quand l'esprit s'isole du monde par la méditation, disent les Patanjalis, il devient semblable à l'être qu'il veut connaître; quand il reste attaché à la terre, il prend les qualités des choses de

la terre, paresse, injustice, et penchans voluptueux. Dans le premier cas, l'esprit ne voit que Dieu; dans le second, il éprouve cinq sortes de tribulations; ces tribulations proviennent de la fatigue de chercher des preuves à la réalité des êtres, de l'erreur, de l'entraînement aux illusions, d'une existence pénible et du recueillement. On prévient la paresse, l'injustice et l'effet de la volupté, en méditant sur la divinité et en combattant ses désirs. Par le premier moyen, on n'a jamais en vue que l'être sur lequel on réfléchit; par le second, l'esprit se détache des choses terrestres et les sens s'accoutument à l'assujettissement.

Cette secte est celle des contemplatifs, et sa doctrine consiste uniquement en préceptes pour les Yogis et en institutions pour ceux qui aspirent à le devenir. Le livre qui les renferme est extrêmement curieux; après avoir décrit les divers genres de contemplations et distingué les Yogis en plusieurs classes, en proportion de leur avancement dans la vie contemplative, il entre dans le détail de tous les moyens qu'ils doivent employer pour se rendre parfaits, et jouir enfin des avantages qui les attendent, tels que de connaître le passé et l'avenir, d'avoir toutes les sciences, de savoir ce qui leur est arrivé dans leurs précédentes transmigrations, de connaître les pensées des autres, de se rendre invisibles, etc.,

suivant que l'esprit, dans le cours de ses méditations, s'est fixé sur l'un ou l'autre de ces objets exclusivement.

VI. La secte des Mimangsas reconnaît Jaïmini pour fondateur; elle s'est divisée en deux branches, *Pourva* et *Outtar*. Ceux de la première disent que le mouvement est le seul être qui existe, qu'il a été de toute éternité et qu'il sera toujours, continuant de produire tous les phénomènes qui composent l'univers. Il n'y a pas eu de création; il n'y aura pas de dissolution; le monde a toujours eu la forme qu'il a aujourd'hui.

Jaïmini semble avoir nié l'existence de la grande ame universelle pour n'admettre que l'ame vitale, ce qui l'a fait passer pour athée; mais cette opinion n'a pas été généralement adoptée par ses disciples; et dans la doctrine de l'Outtar Mimangsa on trouve la notion expresse d'un être, distinct de l'univers, juge des actions des hommes et dispensateur des peines et des récompenses.

VII. Outre ces six grandes écoles hindoues, il existe encore dans l'Hindoustan, sans parler des Bauddhistes et des schismatiques ou hérétiques, plusieurs autres sectes, dont les principales sont celle des *Schatouatas* et celle des *Pouraniques* ou sectateurs des pouranas.

Les schatouatas prétendent que Dieu a une

forme, parce qu'il n'est pas possible qu'un être sans forme agisse, produise, gouverne, dirige, etc. A la vérité cette forme n'est pas composée de la matière des élémens, mais d'une matière particulière. L'esprit est sous la dépendance du corps; toutefois il peut, par le moyen de bonnes actions, s'assurer le bonheur à venir. La création est l'œuvre de la volonté de Dieu; le désir de créer est naturel à cet être.

Les pouraniques sont plus attachés en général à la mythologie, qu'ils ne s'adonnent aux recherches philosophiques; cependant ils ne laissent pas d'avoir plusieurs systèmes de philosophie. L'un de ces systèmes, créé par Soma-Harschana, compte beaucoup de sectateurs. « Narayan, la cause suprême, possède une forme visible. Pour créer l'univers, il a pris les noms de Brahma, de Vischnou et de Schiba; il s'est fréquemment incarné pour venir au secours des hommes, tantôt comme conquérant, tantôt comme législateur ou sous les traits d'un sage, etc. On adore Dieu par des pratiques corporelles, comme en s'inclinant devant son image, en remplissant quelque fonction dans les temples; on l'adore par les œuvres, comme en priant, en chantant ses louanges, en répétant son nom; on l'adore par la pensée, en méditant sur les diverses formes qu'il a prises. On a dû voir, par l'exposé que

je viens de faire, que les systèmes théologo-philosophiques des Hindous ne diffèrent nullement par le fond de ceux qu'on rencontre chez les autres peuples. Le déisme, l'athéisme, le matérialisme, le scepticisme, voilà sur quoi l'entendement humain s'est toujours exercé; quelques vérités surnageant sur un océan d'erreurs, voilà le résultat de ses travaux durant cinquante siècles.

§ II. — De quelques philosophes célèbres de l'Inde (1).

I. Kopila, petit-fils de Menou, fut, comme on l'a vu, le fondateur de la secte sankhia; il passe pour un très-grand saint, qui connut le passé et le présent et eut le pouvoir de faire tout ce qu'il désirait. On dit de lui qu'il réduisit en cendre, par la seule force de ses imprécations, les soixante mille fils du roi Sagara. D'autres prétendent qu'il fut une incarnation de Vischnou, ce qui répond assez peu à ses opinions qui approchent fort du bouddhisme. Les pouranas le font fils de Karmada, l'un des premiers hommes, et de Déva-Houti, fille de Menou. Son teint était noir, et il portait des vêtemens jaunes.

Quoique Kopila enseignât l'existence de Dieu,

---

(1) Le fond de toutes ces notices est extrait en grande partie de l'ourrage de M. Ward.

un de ses aphorismes était pourtant *qu'il n'y a point de Dieu.* Il disait que l'univers était l'ouvrage de la nature, et que celle-ci était pourvue de trois qualités : sagesse, activité et stupidité; qu'elle était indéfinissable, incréée, destituée de vie et pourtant sujette à dissolution ; que nos preuves pour la vérité d'un fait dérivent de nos sens, des inductions ou du témoignage d'autrui, et que nous ne pouvons rien savoir de Dieu que par induction ; qu'il n'y a aucune différence entre l'ame et l'esprit vital ; que le bonheur naît de ce qui conduit à la vérité ; que celui qui détache tout-à-fait son cœur des choses de la terre sera exempt de transmigrations nouvelles.

Ses principes de physique étaient fort singuliers. Il reconnaissait cinq élémens : le son, le contact, la couleur, le goût et l'odeur. L'espace, disait-il, naquit du son ; l'air, du son et du contact; le feu du son, du contact et de la couleur; l'eau, des trois précédens et du goût ; la terre, du mélange de tous.

II. Goutama est né à Hymalaya, vers le temps de Rama, suivant les pouranas et le ramayana. Il avait épousé Ayalya, fille de Brahma. Peu de temps après, s'étant aperçu qu'elle entretenait avec Indra un commerce criminel, il lança sur elle ses malédictions. Son fils *Schatananda* fut

prêtre de Janaca, roi de Mithila, père de la célèbre Siti. Quand on fait remarquer aux brahmines qu'il est fort extraordinaire que Goutama qui vivait dans le second âge eût pour femme une fille de Brahma, laquelle avait quatre mille huit cents ans divins plus que lui, ils répondent que tous les sages ont vécu durant les quatre yougas.

Après avoir répudié la faible et malheureuse Ayalya, Goutama se retira sur le mont Himalayá, à peu près vers le temps où Rama, obligé par la jalousie de sa belle-mère de s'éloigner de la maison paternelle, se disposait à embrasser la vie religieuse; Goutama lui envoya un de ses disciples pour le détourner de ce dessein.

Le livre original de Goutama existe encore; mais on ne le lit point parce qu'il est très-obscur et très-difficile à comprendre, même pour les savans. Parmi les nombreux commentaires de cet ouvrage, ceux de Jagadischa et de Gaghadàra sont les plus estimés; ce sont les seuls suivis dans les écoles.

Les Pandits du Bengale se glorifient d'avoir eu pour compatriote Schiromani, l'un des plus savans philosophes de cette secte. Ils racontent que le pandit Pakscha, qui en était aussi, ayant vaincu par ses argumens tout ce qu'il y avait d'hommes instruits dans l'Inde, arriva il y a en-

viron deux siècles à Nadiya patrie de Schiromani avec une suite nombreuse; et, qu'ayant entendu vanter par les habitans la science de Schiromani, il s'écria : O dans quelle ignorance Gour (1) n'est-il point enseveli, puisque le plus sage de ses enfans est l'aveugle Schiromani! Après avoir prononcé cette injurieuse apostrophe, il envoya un défi à tous les savans du Bengale; mais fut battu complètement par l'*aveugle* Schiromani, dont il reconnut la supériorité. Ce sont les écrits de Schiromani qui ont fourni la matière des deux commentaires cités plus haut.

III. Patanjali naquit, suivant les pouranas, d'Angira et de Sati avec tant d'avantages, qu'aussitôt après sa naissance il connut le passé, le présent et l'avenir. Il épousa Loloupa qu'il avait rencontrée dans le creux d'un arbre, et il mena pendant long-temps la vie de religieux mendiant, annonçant ainsi la secte des Yogis qu'il devait fonder. Il avait acquis sans doute par ses longues austérités le pouvoir sans bornes qu'il promet à ses disciples, puisque les habitans de Bhoga-Bandara ayant eu l'indiscrétion de le troubler dans ses pieuses pratiques, il les réduisit tous en cendres par le feu qui sortit de ses yeux.

---

(1) Un des noms anciens du Bengale.

Il enseigna une doctrine assez pure, malgré quelques erreurs qui tenaient plus à l'esprit de système qu'à l'ignorance. « L'esprit divin, disait-il, est distinct de l'ame humaine; car le premier est exempt de passion. Dieu a une forme; elle a été vue par les Yogis; il est bon, glorieux, créateur, conservateur et régénérateur; l'univers est né de son commandement, doué d'une propriété ou vertu de progression continuelle. Certaines choses matérielles sont inaltérables, d'autres changent de forme; le monde a cinq élémens; les connaissances ont cinq degrés, depuis la certitude positive jusqu'à la certitude négative. Il y a aussi cinq classes d'hommes; ceux que leurs passions gouvernent, les colères, les bienveillans, les pieux, et ceux qui se détachent du monde.

IV. Kanad ou Kanada, contemporain de Goutama, fonda la secte des Veisheshiks. Ce fut, suivant le Rig-Véda, un homme grand, à longue barbe grise, les cheveux tortillés sur la tête comme un turban, tout le corps sillonné par les traces de ses austérités et flétri par ses jeûnes et ses abstinences. Il vécut en anachorète sur le mont Nila; il eut pour disciple le sage Moudgala, dont la postérité devint si nombreuse qu'aujourd'hui encore beaucoup de brahmines se vantent d'être issus de lui. Lorsque touché

de sa dévotion Vischnou descendit du ciel sur la terre pour lui offrir une grace, telle qu'il la demanderait, Kanad répondit que tout ce qu'il souhaitait c'était d'avoir des yeux à ses pieds pour ne point faire de faux pas en marchant, afin que dans ses pélerinages rien ne pût l'empêcher de méditer sur Vischnou.

Il enseigna que la forme visible de Dieu est la lumière; que lorsque Dieu voulut créer le monde il fit d'abord l'eau, et qu'aussitôt après des mondes innombrables flottèrent sur sa surface; que parmi ces mondes était l'œuf duquel sortit Vischnou; que celui-ci avait au nombril une fleur de lotos dans laquelle naquit Brahma, que Brahma ayant reçu l'ordre de Dieu créa la terre d'abord avec son esprit et ensuite avec les atomes primitifs.

V. Viassa, théologien, législateur, philosophe, historien, poète a laissé dans l'Inde un nom à jamais célèbre; et à travers les fables qui couvrent ou qui défigurent les événemens de sa vie, il est aisé de voir qu'il fut un homme éclairé, doué d'une imagination inépuisable, d'une érudition vaste, d'un jugement droit, logicien profond, écrivain pur et facile.

Il n'a pas seulement compilé et mis en ordre les Védas, mais il a écrit encore les dix-huit pouranas et les dix-huit Oupa-pouranas, le Kalki,

le Maha-Bhagavat, le Dévi-Bhagavat, le Ekamrou, le Védanta et les institutions de la secte dont il fut le fondateur. Il naquit, dit-on, sur un banc de sable au milieu de la rivière de Yamouna, ce qui lui fit donner le nom de Doueipayana; son séjour dans la forêt de Vadari lui valut celui de Vadarayana; mais son titre le plus glorieux aux yeux des Hindous, c'est d'avoir publié les Védas; aussi le nomme-t-on communément Véda-Viassa.

Il était de haute taille, avait le teint noir, et se couvrait d'une peau de tigre; ses cheveux qu'il portait roulés autour de la tête prirent la couleur de l'or par l'effet des rayons solaires. On dit qu'il était fils de Parashara, qui lui-même était fils d'Ila, fille de Brahma; sa mère devait le jour à pêcheur. On ajoute que Parashara, pour cacher à tous les yeux cette intrigue, fit descendre un épais brouillard sur la maison du pêcheur. Ce Parashara fut au surplus un grand philosophe et un grand saint, suivant les brahmines. On peut le regarder comme le précurseur de son fils dont il annonça les doctrines.

Afin que tout soit merveilleux et surnaturel dans Viassa, les Hindous assurent qu'il acquit la connaissance des Védas et des pouranas sans aucune étude et par la seule faveur de Vischnou; qu'il écrivit le Schri-Bhagavat sur les in-

structions du dieu Narouda; qu'il communiqua les quatre parties des Védas à quatre de ses disciples; qu'il enseigna les pouranas et le Maha-Bhagavat à Loma-Kharsana, qui devint l'instituteur de Schouka ou Schouta son fils, lequel en fit part à son tour à soixante mille sages qui habitaient la forêt de Heimischa.

VI. Jaïmini, qui fonda l'école des Mimangsas, est dépeint comme un petit homme, assez jeune, d'un tempérament délicat, vêtu en religieux mendiant. Il était fils de Schakatayana, auteur d'un dictionnaire sanscrit.

Il enseigna que les Védas étaient incréés et portaient en eux-mêmes la preuve de leur nature divine; qu'ainsi aucun mot ne pouvait en être changé. Ses idées sur la nature de la matière furent semblables à celles de Goutama; il rejeta la croyance de la destruction future de l'univers; il soutint que les différentes manières d'adorer Dieu n'avaient ni mérite ni démérite réel; que les images des dieux ne les représentaient point et qu'elles n'avaient été faites que pour fixer l'esprit ou l'attention.

VII. Narouda, fils de Brahma et d'une esclave, regardé par quelques écrivains comme l'emblème de la raison humaine, allait presque toujours nu, portait la marque de la secte de Vischnou sur le front, le nom du dieu gravé

sur l'épaule, et vivait dans un ermitage près de la rivière de Yamouna. Il avait parmi ses disciples les soixante mille brahmines dont parlent plusieurs pouranas, *lesquels n'étaient pas plus hauts que le pouce.* On lui attribue plusieurs ouvrages, entre autres un sur la musique,

VIII. Poulastya est encore un fils de Brahma; il était noir, de haute taille, et religieux mendiant. Havirbhou, sa femme, lui donna sept enfans qui devinrent tous des philosophes. Il fut lui-même au nombre des sept sages que l'Inde révère (1). Ces sept sages, qui sont probablement le type de ceux de la Grèce, sont considérés comme égaux à Brahma.

IX. Vaschischthà est l'un des plus anciens et des plus fameux philosophes de l'Inde. Il naquit, suivant les Hindous, dans le satya-youga (2). Le Ramayan fait mention de lui comme ayant été long-temps attaché aux rois de la race du soleil. On le représente sous les traits d'un anachorète avec une longue barbe grise, et les cheveux couleur de safran noués autour de la tête. Les pouranas lui donnent deux naissances et deux

---

(1) Les autres sont Marichi, Atri, Angira, Poulaha, Vaschishthà et Kratou.

(2) M. Jones le fait vivre douze ou treize cents ans avant J. C.

vies. Durant le cours de la première, il épousa cette Sandhya qui excita les désirs de Brahma, son père; pendant la seconde, il eut Ourja pour femme. Son premier mariage lui procura plusieurs enfans, mais il eut d'Ourja les sept Rischis, qui ont été mis au rang des dieux et dont les fonctions consistent dans le ciel à chanter les versets des Védas.

Les doctrines de ce philosophe sont à peu de chose près celles de l'école de Védanta; on y retrouve l'opinion de Pythagore sur l'esprit de Dieu répandu dans tous les êtres, source de la vie et du mouvement; celle de Platon dans son Tymée, sur les deux causes qui ont produit l'univers, l'esprit divin uni à la matière, ou bien la puissance qui opère et la matière dont les choses sont faites; celle d'Empédocle sur les élémens qui concourent à la formation des êtres, et l'ordre dans lequel ils ont été eux-mêmes tirés du chaos, l'éther ou l'espace, l'air, le feu, la terre ou l'eau; enfin celle de Cicéron, sur le mouvement et l'ation de l'esprit sur la matière.

Les cinq élémens dans leur ensemble, et chacun d'eux en particulier, possèdent deux qualités, desquelles naissent les sens, les facultés intellectuelles, et même quelques facultés physiques. Ce système est si nouveau pour des Européens que je crois devoir en offrir l'analyse.

« Par la première qualité, l'espace produit le pouvoir d'entendre, l'air celui de toucher, le feu celui de voir, l'eau celui de goûter, la matière celui de sentir; la réunion des cinq élémens produit la pensée et le jugement.

« Dans la seconde qualité, l'espace engendre la parole, l'air le pouvoir des mains, la lumière celui des pieds; l'eau celui de la génération, la matière celui de l'expulsion; des cinq élémens sort le pouvoir des cinq respirations, c'est-à-dire la manière dont l'air s'introduit dans le corps pour en ressortir.

« Les cinq sens, les cinq organes d'action, les cinq respirations avec l'esprit et la connaissance, sont le corps en état d'embryon. Pour donner au corps la perfection dont il est susceptible, il faut une certaine combinaison de ces divers organes. Quant à l'ame, elle ne peut être affectée en aucune manière par le corps, puisqu'elle est une portion de Dieu; c'est dans le corps seul que résident la douleur et le plaisir. L'ame est comme un cristal qui reçoit sur sa surface l'apparence des couleurs d'un objet quelconque, sans subir aucun changement, sans cesser d'être clair et sans tache. »

X. Brighou est souvent mentionné dans les pouranas. Ou le représente comme un homme grand, de couleur brune, les cheveux argentés,

une barbe de bouc, un lambeau d'étoffe autour des reins, un bâton de pélerin et un bassin pour recevoir les aumônes. Il a eu deux naissances; il dut la première à Brahma, qui le tira de sa propre peau; il tint la seconde du dieu Varouna. Il fit son habitation sur le mont Mandarà; douze mille disciples y recevaient ses leçons. On lui attribue la rédaction des lois de Menou.

Si par ses habitudes il semble avoir servi de modèle au cynique Diogène, par sa doctrine il a devancé Pythagore qui n'enseigna qu'après lui, et probablement pour l'avoir appris des brahmines, que l'ame se compose de deux parties, l'une rationnelle, émanation de la grande ame et séjournant dans la poitrine; l'autre sujette aux passions et résidant au cœur.

XI. Vrihaspati est célèbre par ses divers écrits sur les lois et la jurisprudence; il a aussi composé quelques traités sur la doctrine de Bouddha. Il avait le teint jaune; il s'habillait proprement contre la coutume de presque tous les autres philosophes de l'Inde qui se faisaient honneur du costume de mendians. Il enseigna constamment l'unité de Dieu, qu'il désignait comme un être invisible, éternel, source de l'existence et de la vie de tous les êtres, et sagesse suprême. Il suppose dix élémens primitifs : l'*avidya*,

la matière, l'eau, le feu, l'air, le vide, le temps, l'espace, la vie et l'ame qui renferme l'intelligence ou l'entendement. Le premier de ces élémens est incréé; il paraît, dit M. Ward, qu'il entendait par ce terme la matière inanimée : c'était aussi l'idée de Platon qui fait de la matière un principe éternel et infini.

Il était né d'Angira, petit-fils du dieu Agni. Cet Angira fut aussi philosophe; mais bien différent de son fils, il vécut presque nu dans les bois. Il enseigna que les Védas étaient incréés, et il composa un livre de lois qui existe encore.

XII. Dakscha, l'un des grands ancêtres de la race humaine, était fort grand, avait des formes athlétiques, le teint jaune, une huppe d'oiseau sur la tête, des boucles d'oreilles et des vêtemens semblables à ceux que portent aujourd'hui les Hindous. Il naquit, dit le Mahabharat, au moment de la création, de l'orteil du pied droit de Brahma; d'autres livres le font naître de Prachita. Il vécut en anachorète sur le mont Vrindha; il n'en eut pas moins de sa femme mille fils et seize filles dont l'une, Sati, devint l'épouse de Schiba. Une seconde femme lui donna encore mille fils et soixante filles.

Il niait que les dieux apparussent sous une forme humaine, et il disait que le seul culte qu'on devait leur rendre c'était de prononcer leurs noms.

Sa morale était d'ailleurs très-pure; il plaçait toute l'espérance du bonheur à venir dans la pratique des vertus et l'accomplissement des devoirs.

XIII. Pilamaha était un petit bossu, vêtu en mendiant, marqué au bras droit d'une grande cicatrice noire. Il disait que les Védas étaient éternels de même que le monde, le temps et l'espace; que la destinée des hommes dépendait de leurs œuvres, que les dieux n'avaient point de formes, que celles des créatures dans la vie actuelle étaient proportionnées au mérite de leurs actions dans la vie précédente.

Il avait fixé sa demeure auprès de cinq étangs formés par le sang des Tschatriyas qui avaient péri des mains de Parassourama dans une grande bataille. Il eut jusqu'à quinze mille disciples, parmi lesquels se trouvait le sage Nachikéta de qui l'on raconte que, tandis qu'il offrait un sacrifice à Brahma, le feu jaillit de son crâne. Le dieu, ajoute-t-on, acceptant le sacrifice promit à Dakscha qu'à l'avenir il trouverait toujours sa nourriture sous sa main sans la chercher; il lui donna de plus l'intelligence du langage des animaux et le pouvoir de faire tout ce qu'il voudrait.

XIV. Agastya vécut dans les bois en anachorète, n'ayant pour vêtemens qu'une peau de tigre. Ses doctrines ressemblaient à celles de Viassa et de Vaschistha; il était frère de ce dernier sui-

vant quelques pouranas; il a eu deux vies, l'une dans le Satya-Youga, l'autre dans le Tètra-Youga.

On raconte de lui beaucoup de merveilles; car ses austérités et ses dévotions lui avaient acquis une grande puissance. Dans une occasion il avala tout entière la mer de lait pour donner aux dieux le moyen d'arriver jusqu'à deux géans qui s'y étaient réfugiés. Une autre fois, il dévora le géant Vatapi, ennemi des hommes, lequel avait pris la forme d'un mouton. Le fait suivant l'emporte encore sur ceux qui précèdent : la montagne Vindhya avait pris tant d'accroissement et d'élévation qu'elle cachait le soleil à une partie de la terre. Les dieux prièrent Agastya de chercher un remède à ce mal, et le saint, autant pour les obliger que pour servir les hommes, s'avança sur-le-champ du côté de Vindhya. Aussitôt que la montagne l'aperçut, elle s'inclina devant lui pour lui faire honneur, de sorte que sa tête toucha la plaine. Agastya lui ordonna de rester dans cette position, ce qu'elle fait encore; après quoi il s'en retourna.

XV. Kaschiapa est fameux dans les poèmes des Hindous. Ce fut de lui que naquirent les demi-dieux, les géans, les oiseaux, les serpens, les bêtes et les hommes. Les brahmines se contentent d'en faire un grand philosophe, auteur d'un

traité de lois et de quelques livres ascétiques. Il enseigna que Dieu seul est éternel, que le monde est sujet à de continuels changemens; que Brahma fut le premier être créé, et que c'est de Brahma que sont sortis les autres; que le seul moyen de salut est de pratiquer la vertu et de faire de bonnes œuvres; qu'il y a deux principes dans la nature, l'un actif et l'autre passif, et que ce fut de l'union de ces deux principes que la terre se forma.

XVI. Vischouamitra n'est pas moins célèbre que le précédent, et les anciens poèmes sont pleins de ses hauts faits; Rama voulut l'avoir auprès de sa personne.

Les connaissances humaines se divisaient d'après lui en cinq espèces : le certain, l'incertain, le faux, l'apparent et le similaire. Il ajoutait que les ouvrages de Dieu étaient incompréhensibles puisque, sans avoir de commencement, ils étaient créés et que, sans avoir de fin, ils étaient sujets à la décadence et à la destruction(1); que Dieu lui-même était inconcevable et sa volonté irrésistible; qu'il avait un corps visible, mais

(1) Cela signifiait probablement que la matière était éternelle et qu'elle recevait une forme pour un temps déterminé; ce qui rentre dans le grand principe des Hindous que la matière ne périt point, qu'elle ne fait que changer de figure, et que *détruire* c'est *reproduire*.

d'une nature toute différente de celle du corps humain; que c'était avec les puissances de ce corps qu'il avait opéré les merveilles de la création.

XVII. Je n'étendrai pas davantage cette notice biographique; dans tout ce que je pourrais ajouter, je n'offrirais guère au lecteur que la répétition des mêmes faits placés sous d'autres noms et à des époques différentes. Les philosophes de l'Inde sont très-nombreux, et sans parler des moralistes, des philologues et des grammairiens, on ne finirait pas s'il fallait citer tous les philosophes des temps postérieurs à l'ère vulgaire. « Sur quelque point de littérature hindoue qu'on jette les yeux, dit William Jones, l'idée de l'infini se présente aussitôt; la vie la plus longue ne suffirait pas pour lire tout ce qui est écrit sur cette matière. Contentons-nous de choisir au milieu de cet océan sans limites, et de cueillir quelques fruits sur l'arbre de la science sans nous charger des rameaux et des feuilles qui sont innombrables. »

Du reste, les philosophes que j'ai nommés sont les plus intéressans à connaître. Leurs écrits renferment toutes les doctrines religieuses, tous les systèmes de philosophie qu'on a vus dominer dans l'Inde. Aussi l'opinion que les Hindous ont eue de leurs sciences et de leur sagesse les a

fait regarder comme des êtres privilégiés ; ces peuples n'ont pas cru sans doute que, pour paraître grand aux yeux du monde, un sage n'eût besoin que de ses vertus et de ses lumières ; ils lui ont prêté des qualités occultes et surnaturelles ; ils en ont fait le favori des dieux, souvent leur rival et plus d'une fois leur vainqueur.

Terminons cet article par l'extrait du discours que prononça M. Jones devant la société de Calcuta le 20 février 1794, discours qui, malheureusement pour la science, a été le dernier. Il renferme son opinion sur la philosophie et les philosophes de l'Inde.

« Le seul livre philosophique que j'ai pu lire de ceux qu'on attribue à Viassa, encore ai-je employé le secours d'un brahmine de l'école de Védanta, c'est un petit traité en quatre chapitres, extrêmement obscur et qui, bien qu'il soit écrit en aphorismes soigneusement modulés, ressemble moins à un ouvrage régulier qu'à une table de matières. Mais toutes les difficultés de ce livre ont disparu dans le très-savant commentaire du pandit Sancara. J'ai lu ce commentaire avec la plus grande attention : il n'éclaircit pas seulement les mots du texte, mais il renferme encore une analyse bien faite de toutes les doctrines des diverses écoles, depuis celle de Kapila jusqu'à celle des écrivains les plus mo-

dernes, même de ceux qui passent pour hétérodoxes. Il n'est pas possible de parler de ce livre avec indifférence, et je suis persuadé qu'on ne fera pas en Europe une histoire générale et complète de la philosophie tant qu'on n'aura pas une traduction fidèle du commentaire de Sankara.....

» Il paraît que le plus ancien chef de secte dont l'ouvrage entier se soit conservé jusqu'à nous est Kapila, non le divin personnage petit-fils de Brahma auquel Krischna lui-même se compare dans le Gita, mais un sage de ce nom, fondateur d'une école dont les doctrines ressemblent en partie à la métaphysique de Pythagore et en partie à la théologie de Zénon. Ces doctrines furent éclaircies et étendues par le vénérable Patanjali, auteur d'un commentaire extrêmement utile de la grammaire de Panini, ouvrage plus obscur sans cela que le plus obscur oracle.....

» Goutama vient après Kapila suivant l'ordre des temps, si même il n'est plus ancien, car sa femme Ahalya fut rappelée à la vie par le grand Rama; et nous voyons un personnage du même nom cité fréquemment dans les Védas. Ses doctrines et celle de Kanada sont le fondement de la philosophie nyaya, qu'on désignerait mieux par le nom de logique ou dialectique; il n'y a point de traité ni de système de logique dans l'Inde, qui s'accommode mieux à la raison na-

turelle et au bon sens des hommes que les principes des nyayas, parce qu'ils admettent l'existence actuelle de la substance matérielle dans l'acception vulgaire du mot matière, et que non-seulement ils ont un corps complet de dialectique, mais encore une méthode artificielle de raisonnement qui consiste à établir une vérité quelconque en trois propositions, dont la dernière est la conséquence des autres (1).

» Si l'anecdote de Callisthènes est vraie, c'est un des faits le plus intéressans qu'ait offerts l'histoire de l'Asie; s'il est faux, je ne trouve pas moins extraordinaire qu'il ait été imaginé par l'auteur du Dhabistan, ou par des pandits parsis avec lesquels j'ai souvent conversé. Je n'ai pas eu le loisir d'étudier le nyaya-sastra; mais je puis affirmer que j'ai fréquemment rencontré des syllogismes parfaits dans les écrits des brahmines, et que plus d'une fois je les ai entendus dans le cours de la controverse employer cette forme d'argumentation.

» Quel que soit le mérite de Goutama, ou à quelque âge qu'il appartienne, je ne crains pas

(1) M. Jones parle ici de la tradition qui attribue les doctrines d'Aristote aux notions que lui transmit son neveu Callisthènes.

de dire que l'école la plus justement célèbre de l'Inde est celle de Viassa, dont toutes les doctrines sont littéralement puisées dans les Védas. Le principe fondamental de la philosophie de Viassa, c'est que la matière n'a pas, comme le pense le vulgaire, une essence indépendante de notre perception; que l'existence et la perceptibilité sont deux mots convertibles; que les apparences et les sensations extérieures sont illusoires, et qu'elles finiraient par se réduire à rien si l'énergie divine qui les soutient suspendait son action un seul instant. Ce principe fut adopté par le sicilien Épicharme et plus tard par Platon.

» Je ne connais pas assez la doctrine des Védantas pour en porter un jugement décisif; je doute que la seule raison humaine puisse jamais ni démontrer qu'elle est vraie ni établir qu'elle est fausse; mais il me semble évident que rien n'est plus capable d'éloigner les hommes de l'impiété qu'un système de philosophie tout fondé sur l'attachement et la reconnaissance envers la divinité; et l'inexprimable difficulté que trouvera tout homme qui voudra l'entreprendre à définir d'une manière satisfaisante la *substance matérielle*, doit nous porter à réfléchir mûrement avant de condamner le savant et pieux restaurateur des Védas. Toutefois je conviens que, s'il faut juger du mérite d'un système philoso-

phique par l'opinion générale, c'est à celui de Goutama que je devrais donner la préférence, puisqu'il est le plus universellement suivi par les brahmines du Bengale.

» Si la métaphysique de Viassa est erronée sur quelques points, on peut dire que celle des bauddhistes l'est bien davantage; car ils nient, dit-on, l'existence d'un pur esprit, et ils n'admettent absolument d'être réel que la matière. Cette accusation est trop grave pour être crue sans preuves. Comme Bouddha prohiba les sacrifices sanglans que certainement les Védas ont recommandés, il n'est pas impossible qu'elle soit uniquement née de la haine et du ressentiment des brahmines. J'ai lu quelques pages d'un livre saugat (1), et il commence par le mot OM, sym-

(1) Dans le dictionnaire sanscrit d'Amaracoscha on trouve parmi les noms de Bouddha celui de Sugatá; on appela les bauddhistes saugats, et les brahmines les traitent d'athées sous l'un et sous l'autre nom. Suivant M. Wilkins, Sougot ou Sougat fut un philosophe du Bahar qui vécut mille ans après le commencement du kali-youga (c'est l'époque de Bouddha). Il écrivit plusieurs livres contre les brahmines, enseigna que les actions des hommes ne sont punies ou récompensées que dans cette vie, et qu'il ne fallait croire qu'aux choses visibles, ou tout au plus en celles qui se déduisent rigoureusement d'un fait positif comme la fumée qui indique le feu.

bole des trois attributs divins, et par un hymne à la nature sous le nom de Arya; tout ce qu'on peut dire, c'est que lesdissidens ne reconnaissent pas d'autre divinité que la *nature visible.*

» L'école de Nyaya, dit ailleurs le même écrivain, est analogue à celle des péripatéticiens, et celle de Veisheshiks à l'école ïonienne. La doctrine des mimangsas et des védantas répond à la doctrine platonicienne, celle des sankhias et des patanjalis aux principes de l'école italique, de sorte qu'on peut comparer Goutama à Aristote, Kanad à Thalès; Jaïmini à Socrate, Viassa à Platon, Kapila à Pythagore, et Patanjali à Zénon. Les livres de ces philosophes sont très-succincts; mais ils ont été allongés, expliqués, délayés et souvent obscurcis dans des commentaires sans fin et sans nombre. L'une des plus belles compositions sorties de l'école de Védanta, c'est le Yoga-Vasischtha qui contient les instructions du fameux Vasischtha à Rama son pupille. »

§ III. — De la morale des Brahmines.

Les Hindous ont moins écrit sur la morale que sur les matières théologiques ou philosophiques. On ne trouve même qu'un seul livre original de morale dans la littérature sanscrite, c'est le *Pancha-Tantra.* Tous les autres ne sont que des ex-

traits ou des compilations des pouranas, qui abondent en traits de morale et le plus souvent de morale en action. Les pouranas et les Védas, suivant Goverdhan-Caul, traitent des rapports et des devoirs conjugaux et sociaux. Dans le Mahabarat on trouve des instructions pour les rois; dans les institutes de Menou des leçons et des préceptes pour les diverses classes de la société; mais, à l'exception du Pancha-Tantra, il n'y a même aujourd'hui que très-peu d'ouvrages exclusivement consacrés à cette partie si nécessaire de la véritable philosophie. Je ne parle pas ici des divers recueils d'apologues et de contes moraux; il y a aussi loin de l'Hitopadès au Pancha que du genre de La Fontaine à celui de La Bruyère.

Les moralistes de l'orient ont en général un style serré, concis, laconique; ils abondent en maximes sentencieuses qu'ils accompagnent souvent de comparaisons vives et animées; quelquefois ils adoptent les formes de l'apologue. Dans un hymne à la nature (l'Arya cité par M. Jones), on lit que l'homme de bien, au moment où il succombe sous les coups d'un ennemi, doit non-seulement lui pardonner, mais encore lui désirer du bien (1), *de même que le*

(1) M. Jones reproche à quelques missionnaires protestans

sandal frappé par la hache meurtrière exhale ses parfums sous l'instrument qui l'abat. Je vais maintenant offrir au lecteur quelques sentences ou maximes extraites du Pancha-Tantra. Cet ouvrage est du même Vischnou-Scharma qui a composé l'Hitopadès.

Les hommes ne naissent ni amis ni ennemis; l'amitié ou l'inimitié viennent des circonstances.

Celui-là seul est ami qui assiste son ami aux jours de danger.

---

qui cherchent à convertir les pandits, d'attribuer sans nécessité au divin auteur de l'Évangile des préceptes ou des maximes connues long-temps avant l'Évangile, comme par exemple les deux suivantes: Agissez envers les autres comme vous désirez qu'on agisse envers vous; ne rendez pas le mal pour le mal; mais faites du bien à votre ennemi.

« C'est s'exposer, dit-il, à perdre tout le fruit de ses peines que de parler de la sorte aux pandits, car ils savent fort bien à quoi s'en tenir. La première de ces maximes n'est pas seulement, quoique en d'autres termes, dans Thalès de Milet et dans Pittacus de Mitylène (qui vivaient l'un et l'autre dans le septième siècle avant J. C.), mais elle est mot à mot dans l'original de Confucius, que j'ai comparé soigneusement avec la version latine; l'autre ne se trouve pas moins littéralement dans l'hymne à Arya, écrit trois cents ans au moins avant la même époque. »

Ne vous liez point avec le méchant; le charbon embrasé ou éteint brûle ou tache.

Craignez le calme du méchant plus que la colère de l'homme vertueux.

Le méchant qui possède la science est un serpent dont la tête est ornée de pierreries.

Il n'est jamais prudent de s'unir avec un ennemi; l'eau, quoique bouillante, éteint toujours le feu.

L'amitié de l'homme de bien ne se perd pas facilement, et si elle se perd on la regagne; un arc d'or ne se rompt pas sans beaucoup d'effort, et quand il se rompt on peut rejoindre ses parties; l'arc de terre est fragile, et ses fragmens ne peuvent plus se réunir.

Le cœur de l'honnête homme ressemble à la noix de coco : sous une coque rude et grossière ce fruit renferme une eau rafraîchissante et une chair délicieuse; le méchant ressemble au *jujube*, doux au dehors, dur en dedans.

Ne quittez pas votre ancienne demeure pour une nouvelle sans y avoir bien pensé.

Si vous trouvez un lieu d'où soit bannie la peur de mal faire, hâtez-vous de fuir.

Un vieillard chérit une jeune femme ; la jeune femme n'aime point le vieillard : pour se sauver un malade prend le breuvage qu'on lui présente.

Les femmes n'aiment ni ne haïssent ; ce qu'elles veulent, ce sont de nouveaux amis.

Cette femme n'a point de vertu qui n'est point soumise à son mari, qui recherche les fêtes et les plaisirs, se découvre en présence des hommes, reste comme un convié dans la maison d'un étranger, fréquente les gens débauchés, boit des liqueurs enivrantes, ou aime à être loin de son mari.

Une femme ne doit jamais rester dans l'indépendance ; que dans son enfance elle soit soumise à son père, dans sa jeunesse à son mari, et à ses enfans dans sa vieillesse (1).

Ne vous fiez point à la mer, à l'animal qui

(1) Nous ne citons cette maxime et les deux précédentes que parce qu'elles peignent le caractère et les mœurs des Hindous, et leurs principes envers le sexe.

porte cornes ou griffes, à celui qui est armé d'instrumens meurtriers, à une femme, à l'homme puissant.

Le sage n'est jamais chef de parti; car si les affaires du parti tournent bien, chacun veut avoir part aux avantages; si elles tournent mal, le chef seul endure la peine.

Ne méprisez point les petites choses; plusieurs pailles unies arrêtent un éléphant.

La vie n'est rien si l'honneur se perd: un moment suffit pour donner la mort; l'honneur est éternel.

Celui qui craint la mort durant sa vie ne l'aperçoit pas quand elle arrive.

Ne rien faire pour sa réputation, c'est mourir vivant.

Celui qui manque de courage quand il entreprend une chose, ou de persévérance quand il l'a entreprise, s'excuse en disant: la volonté du destin s'accomplit, le ciel ne veut pas que je réussisse; mais l'homme actif dit: le destin n'agit que par le moyen d'instrumens, un char

ne marche pas avec une seule roue, et la proie ne manque jamais au lion.

On connaît le jugement d'un homme aux attachemens qu'il forme.

Il est impossible de bien faire une chose avec de mauvais instrumens. Quelque peine qu'on prenne avec la corneille, on ne la fera point parler comme le perroquet.

Le sage ne parle ni de son âge, ni de ses richesses, ni de ses pertes, ni des fautes de sa famille, ni des amours de sa femme, ni des recettes de son médecin.

L'homme de bien est comme la fleur : cachée sous l'herbe ou portée parmi les cheveux, elle répand toujours ses parfums autour d'elle.

Il vaut mieux faire vœu de silence que de mentir, être pauvre que de s'enrichir par la fraude, vivre seul dans les bois que de s'associer avec des sots.

La vie d'un malade, d'un vagabond, d'un subordonné, ou de tout homme qui vit chez autrui est la mort; la mort est pour eux le repos.

Le bonheur consiste dans l'absence des inquiétudes.

La bienveillance envers les créatures, c'est la religion.

La religion est l'échelle par laquelle les hommes montent au ciel.

Celui-là sera certainement sauvé, qui se purifiera dans la rivière (1) de l'esprit soumis, dont les eaux sont la vérité, les flots la compassion pour autrui, et les rivages la tempérance et la bonne conduite; des pratiques extérieures ne peuvent rien pour le salut.

Celui qui sait dompter ses passions trouve la solitude, même au sein des villes; celui que

---

(1) C'est une allusion assez vive à la croyance populaire : qu'il suffit de se baigner dans le Gange ponr se laver de tous ses péchés. Schoumontou, un autre sage de l'Inde, dit à son interlocuteur Biasche : le Gange a-t-il plus de vertu qu'une autre rivière? Que trouves-tu dans le Gange? De l'eau comme celle de la fontaine, comme celle du ruisseau; ce qui lave las péchés, c'est le repentir de les avoir commis, c'est une bonne conduite pour l'avenir.

ses passions gouvernent voudrait trouver le monde au fond d'une solitude.

Le séjour de l'homme sur la terre ressemble à un voyage fait pendant la nuit.

La jeunesse, la vie, la beauté, la fortune et l'amour sont un faisceau de paille que le courant entraîne.

Le torrent qui tombe de la montagne ne retourne jamais en arrière; les jours et les nuits de la vie humaine sont les eaux de ce torrent.

Souffre mille injures, dit le sage, plutôt que d'engager une querelle; la querelle une fois engagée, n'oublie rien pour te procurer la victoire.

Un conseil à un sot produit toujours du mal pour celui qui le donne.

La science fait tout connaître excepté le cœur du méchant.

Un hameçon enveloppé d'une trompeuse amorce, c'est le faux ami qui en vous voyant vous caresse, vous flatte et pleure de joie.

La fortune habite quelquefois chez un homme

ignoble, et la science chez le méchant; quelquefois aussi l'épouse d'un mauvais mari lui demeure fidèle.

Celui-là est dans l'erreur qui croit que le prince est son ami.

Quel honneur reste-t-il à l'homme qui vit dans la servitude?

Vous ne rejettez pas un breuvage salutaire, bien qu'il soit désagréable au goût; gardez votre ami malgré ses défauts.

Vous retranchez un membre que la gangrène attaque: fuyez le méchant, quelque cher qu'il vous soit.

Le feu a consumé votre maison, et vous gardez du feu; votre corps est accablé d'infirmités, et vous gardez votre corps; si votre ami a eu quelques torts, ne vous séparez point de votre ami.

Une femme infidèle, un faux ami, un serviteur insolent, un serpent dans votre maison, autant l'un que l'autre.

Un roi, de même qu'un père, doit défendre

ses sujets contre les voleurs, contre l'ennemi, contre ses ministres et ses agens, contre lui-même.

Ne vous effrayez pas du bruit avant d'en connaître la cause.

Être riche, c'est avoir tout juste ce qui nous est nécessaire; ce que nous possédons au-delà de nos besoins appartient aux autres.

Pourquoi vous montrez-vous si sensible à la peine et à la douleur? La douleur et la peine se touchent, se suivent et se succèdent sans cesse.

La sagesse est un meilleur auxiliaire que la force.

Vous regardez au-dessous de vous et vous vous trouvez bien grand; regardez un peu au-dessus : ne vous trouverez-vous pas bien petit?

L'avare désire tout ce qu'il n'a pas pour l'entasser sur ce qu'il possède.

La richesse est dans les mains de l'avare, comme la force qui ne suffit pas pour vaincre un ennemi, comme les connaissances qui ne conduisent pas à la vertu.

La véritable grandeur n'est pas dans la naissance : elle est le prix de nos efforts. Une pierre roule rapidement du haut d'une montagne à sa base, mais ce n'est pas sans travail qu'on la conduit de la base au sommet.

Un perroquet répète tout ce qu'on lui enseigne; comprendre ce qu'on dit, c'est un des caractères de la sagesse.

L'homme prudent mesure ses ressentimens sur les moyens de les satisfaire; il ne les pousse pas au-delà de ce qu'il peut pour sa vengeance.

Les affections ou les haines ne se fondent ni sur la beauté ni sur la laideur; le sentiment qui les produit est inexplicable.

Le prince et la femme sont comme la plante grimpante; ils aiment tout ce qui est près d'eux.

Le sage est insensible aux reproches injustes; il est comme la flamme qui s'excite par le souffle des vents.

Un diamant conserve son éclat sous la poussière qui le couvre; un morceau de cuivre placé

sur la tête (1) est toujours un morceau de cuivre : tels sont le sage et l'homme vicieux.

La conversation, un cheval, un instrument tranchant, un sastra, une flûte, un individu sont bons ou mauvais, suivant qui les emploie.

Le sage qui écoute écoute le discours, non l'orateur.

Ne méprisez jamais un homme ; qui vous dit que le plus humble ne sera pas bientôt le plus élevé ?

Le lion méprise le cri du jackal, il s'irrite au bruit du tonnerre ; la tempête brise le chêne robuste et épargne la faible plante ; le puissant déploiera-t-il sa puissance contre le faible ?

---

(1) C'est-à-dire un ornement de tête fait de cuivre.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE.

Pag.

